

Croissez

et

Multipliez

Caroline BRUNO- CHARRIER

*A Cécilie,
le plus lumineux des rayons de soleil*

*A Joël mon mari,
pour m'avoir inspirée,
éclairée et supportée, merci.*

A vous tous, préservez-vous...

« Insidieusement, des signes, témoins de la dégradation de l'environnement, s'insinuent au quotidien de l'Homme.

Quel avertissement, suffisamment puissant, faudra-t-il pour une prise de conscience et une mise en marche collective ?... Ne sonnera-t-il pas le seuil de l'irréversibilité ?...

N'attendons pas l'effroi pour protéger notre mère nourricière...»

1^{ère} PARTIE

Pauline, génération sacrifiée

2008

I - CONFERENCE

La foule se pressait à l'entrée du bâtiment en cette soirée déjà fraîche de septembre. Non décidément, l'été n'avait pas été brillant avec ses pluies régulières et ses températures frisquettes. Cela confortait les sceptiques du réchauffement climatique s'ils occultaient les autres signes.

Malheureusement, de manière quasi-unanime, les scientifiques de la planète s'accordaient désormais à reconnaître que l'accroissement de la température des dernières décennies n'était pas étranger à l'activité humaine.

La conférence, qui débiterait dans quelques instants au Centre des Congrès de Nantes, portait sur ce thème.

A l'intérieur de l'édifice, Pierre parcourait quelques notes et autres news reçues ce même jour, tandis que Jeanne, son épouse, entreprenait les dernières modifications de l'exposé, sur informatique, pour intégrer ces dépêches de dernières minutes. Constamment, de nouveaux éléments - mesures, calculs, hypothèses scientifiques- venaient corroborer le consensus international, celui de la gravité de la situation mais surtout du caractère irréversible du réchauffement climatique.

Dans un souci de transparence et de précision, le couple s'évertuait à présenter un oral actualisé. Scientifique ni l'un ni l'autre, Jeanne et Pierre se sentaient réellement concernés depuis leur prise de conscience de 2003 : la grande canicule, puis ensuite les premiers articles de presse économique faisant déjà état de l'intégration du réchauffement climatique par les puissances commerciales et industrielles du monde. Si certaines personnalités s'opposaient toujours au dogme du réchauffement planétaire, les intervenants économiques de tous les continents appréciaient la réalité des faits et se résignaient aujourd'hui à prendre des décisions stratégiques : tel assureur américain décidait de ne plus couvrir les risques climatiques sur plusieurs zones côtières ; toujours aux Etats-Unis, un gestionnaire de bases de données prenait la décision de déplacer ses centrales informatiques vers le nord, la progression des températures lui coûtant de plus en plus cher en refroidissement des systèmes ; en France, les grands du tourisme se livraient une guerre sans merci pour construire hôtels et autres équipements de montagne aux altitudes toujours plus élevées, afin de suivre la régression insidieuse de l'enneigement ; plus effarant en Espagne, les Andalous importaient désormais l'eau douce par « bateaux » depuis la France, palliant la réduction de trente pour cent de la pluviométrie durant ces trente dernières années; ou encore des hommes et des femmes d'îlots voisins se pressaient aux portes de l'Australie réclamant à l'ONU, le statut de réfugiés climatiques. Et puis, il y eut Katrina, le cyclone, suivi cet été 2008, de la première pénurie alimentaire planétaire, démontrant que les limites de cette terre nourricière ainsi que le seuil critique théorique – celui des huit milliards d'habitants-, se rapprochaient inexorablement.

Tous ces bouleversements associés à l'indifférence générale expliquaient la grande sensibilité de Jeanne et Pierre à la cause terrestre.

Animés d'une volonté farouche de partager, de disséminer leurs connaissances, de proposer des solutions, ils voulaient avant tout redonner l'envie de « bien faire » autour d'eux, prodiguant une méthode en quatre étapes pour - comme ils se plaisaient à le dire - sauver la planète.

S'appuyant sur l'interactivité du public, les deux intervenants en profitaient pour faire la chasse aux bonnes idées émises par leur auditoire avec le souci de lui insuffler énergie et espoir pour l'avenir.

Effectivement, comme Jeanne l'exposait dans la première partie, le tableau s'avérait bien sombre. De toute part les glaciers s'évanouissaient, la banquise se disloquait et ce, à un rythme annihilant tous les modèles de prévisions scientifiques. Les espèces animales et végétales se mourraient, la qualité de l'air se dégradait, la grande bleue se vidait de ses richesses halieutiques, les terres polluées exprimaient leur souffrance par le ralentissement de la progression des rendements agricoles, les ressources exploitables du sous-sol agonisaient. L'ensemble de ces maux semblait s'harmoniser pour causer des déchaînements climatiques d'une violence exponentielle...

Méthodiquement, elle détailla chaque fait, ses conséquences immédiates, puis les implications sournoises, secondaires, celles auxquelles on ne pense pas.

Lorsqu'elle termina, un silence pesant s'abattit sur l'amphithéâtre, chacun digérant au mieux la montagne de données reçues un peu brutalement. Jeanne s'en excusa, mais comment faire autrement ?

- A trop vouloir, hypocritement, protéger et empêcher la panique des populations, on a tout simplement obtenu une confiance aveugle des citoyens en leur gouvernement, qui privilégie

d'autres priorités. C'est à nous, adultes, de prendre nos responsabilités. Le challenge est audacieux, mais si chacun, à son petit niveau, fait sa part, tout devient possible. Il ne faut pas baisser les bras... Des solutions existent et votre vie n'en sera pas moins confortable ou joyeuse.

Des applaudissements mesurés saluèrent la fin de son compte rendu, tandis que Pierre s'avavançait. Il commença par exposer des alternatives et sa fameuse méthode : tout d'abord, il proposa à l'assemblée de réaliser un bilan individuel afin que chacun connaisse enfin son empreinte écologique pour arrêter de jeter la pierre sur le voisin. Une fois, l'état des lieux effectué, l'objectif à atteindre défini, venait l'heure de hiérarchiser les faiblesses de chacun, par ordre d'importance – le mode de transport pour les uns, le chauffage pour les autres, la consommation effrénée, etc...-. Ensuite poste par poste, Pierre énuméra dans un premier temps les solutions matérielles et comportementales d'économie des ressources puis, dans un second temps, le bouquet des énergies renouvelables disponibles pour devenir autonome.

Enfin face au silence de l'assemblée devant l'immensité de la tâche à accomplir, il conclut en soulignant qu'un « écolo » n'était pas quelqu'un d'irréprochable mais un être qui tendait simplement à le devenir et c'est pourquoi, il insistait sur la nécessité de se donner un timing dans la réalisation des efforts..., sur 10 ans par exemple. Cette fois, le public s'agita et manifesta des réactions, déculpabilisé, décomplexé, signe encourageant que le défi semblait accessible. Le moment d'ouvrir le débat pointait. Comme à chaque fois, les objections fusèrent dans un premier temps. Calmement, presque mathématiquement, Pierre les réfuta, les démonta, démontrant le bien fondé de quelques efforts financiers ou humains, en contre partie d'un gain, capital pour tous. Les questions, les remarques, les contestations, les témoignages jaillissaient de toute part dans la salle, parfois infondés, parfois pertinents.

Une femme prit la parole :

- C'est très beau toute cette agitation, toutes ces bonnes résolutions . Pour la plupart nous nous sentons concernés. Néanmoins nous sommes quasiment tous venus en voiture. Dans quelques instants, nous allons la reprendre sans trop d'arrières pensées, rentrer chez nous, retrouver nos habitudes de vie et demain nous ferons des kilomètres encore parce que des amis organisent une fête, parce que nos parents nous invitent à un repas de famille,...des « obligations » non professionnelles, non vitales, dont on pourrait peut-être se passer au fond, mais comment vivre sans ces moments ?...Respecter sa planète veut-il dire « vivre coupé de tous » ?...

Pierre marqua un temps, passa une main dans ses cheveux, il cherchait un peu ses mots :

- C'est vrai, vous avez raison. Comment vivre comme on vit en 2008 après tout ce qu'on vient de dire et de décrire... Pourtant il faut bien. Nous ne sommes plus au moyen âge, heureusement et ne nous leurrons pas, nous n'y reviendrons jamais. La vie d'aujourd'hui nous a dispersés d'un point de vue géographique et on aurait tort de s'interdire des contacts pour ne s'autoriser des relations qu'au sein d'un même village. Effectivement vous vous êtes déplacés ce soir, et je vous en remercie... Maintenant ce ne sera pas un voyage improductif si vous ne perdez pas de vue ce qu'on aura dit ce soir, si vous vous fixez des objectifs de changement, si petit à petit vous modifiez votre quotidien, vos habitudes pour aller dans ce sens. Je vous le répète et ne l'oubliez jamais : être écolo, ce n'est pas être parfait, c'est tendre à le devenir. Je ne connais personne que vous ne puissiez coincer à un moment ou à un autre dans son comportement. A mon avis, les mauvaises attitudes sont soit celle-ci : « la montagne est tellement haute à gravir, que je n'essaie même pas », alors que palier par palier, je suis sûr que c'est faisable,... ou l'autre, le critique qui regarde l'assiette de son voisin « tant qu'il ne bouge pas, je ne vois pas pourquoi, moi, je m'y mettrais ! ». Alors, qu'au contraire, c'est celui qui bouge qui devient locomotive pour les autres et les entraîne avec lui. Et quand ce train aura pris suffisamment de puissance, c'est évident que les gouvernements devront suivre eux aussi et là, bingo! Tout ira très vite. On peut rêver...Les médias le disent de plus en plus, et pour une fois, ils ont raison : VOUS êtes acteurs de votre vie, de vos choix,... Effectivement le paquet de gâteaux est composé de multiples sachets

plastiques individuels ; vraiment les industriels ne pensent pas à l'écologie ; c'est certain ! Maintenant, qui vous oblige à l'acheter ?... Boycottez ! Et ça c'est une force que vous sous-estimez souvent. Quand l'industriel en aura assez de récupérer des stocks intacts, il commencera à se poser des questions et il changera, grâce à vous !

Murmures dans la salle. Pierre reprit :

- Pour en revenir à votre réflexion, je voudrais vous dire que nous aussi, nous sommes venus en voiture et nous repartirons avec... enfin je l'espère. Si vous conduisez tout en douceur pour rentrer, si vous réfléchissez à acquérir un véhicule plus propre lorsque celui-ci sera en fin de vie, si vous envisagez des investissements pour rendre votre habitat passif, si vous réduisez globalement toutes vos consommations, vos achats, ... vous aurez fait un pas énorme. On sera très certainement encore loin du compte mais en ramant tous dans le même sens on va plus loin et franchement beaucoup plus vite.

Graduellement le débat évolua. La magie opérait pour arriver à une sorte de fusion des idées et propositions individuelles. Les participants faisaient ce soir preuve d'une grande inventivité. Ils se montraient si concernés et motivés que les deux heures prévues de discussion furent allègrement dépassées et rien ne semblait arrêter les échanges. Quelques personnes, visiblement contraintes par leurs obligations, quittèrent à regret l'amphithéâtre. Mais les intervenants, Pierre et Jeanne, n'avaient pas le cœur d'interrompre les nombreuses interventions formulées. Ils se souvenaient de ces conférences auxquelles ils assistaient par le passé, et d'où ils repartaient un peu frustrés de ne pas avoir évoqué tous les thèmes qui leur tenaient à cœur, ou poser toutes les questions vitales... Alors, comme au cours des soirées passées avec les copains à refaire le monde, ils laissèrent chacun s'exprimer à sa guise. Pour eux, c'était ainsi que la réunion s'avèrerait la plus constructive et décisive. D'ailleurs, le débat changeait de tournure, Pierre et Jeanne ne répondaient plus systématiquement. Ils cadraient mais l'auditoire fourmillait d'avis, alors ils prenaient en note les idées à retenir.

Enfin, la discussion perdit en intensité... Pierre et Jeanne saluèrent leurs invités :

- Eh bien, je vous remercie déjà de nous avoir supportés, dans tous les mauvais plans que nous vous avons proposés ce soir, mais aussi et surtout pour toute l'ingéniosité dont vous avez fait preuve dans vos suggestions. Je reste persuadé que nous avons un devoir individuel de changement, mais il est capital d'avoir ces échanges collectifs pour avancer tous ensemble dans la même direction, conclut Pierre.

Jeanne enchaîna :

- Oui, merci encore de votre mobilisation. Ce n'est pas fini... et pour certain d'entre vous, ça doit commencer maintenant même ! Votre premier travail : poser votre bilan individuel, les priorités, les solutions puis le timing sans oublier de communiquer sur cette soirée et ce que vous en aurez retenu. Le bouche à oreille est le meilleur vecteur d'informations et le plus percutant. De notre côté, nous allons essayer, ce ne sera pas facile, de synthétiser les propos de ce soir. Vous les retrouverez sur notre site « sauverlaplanete.fr » en principe demain après-midi. Pour les méprises, les mauvaises interprétations, les oublis ou si vous avez de nouvelles idées, contactez-nous via le site, nous reviendrons vers vous. Rentrez bien, soyez prudents et préservez la planète. Bonne nuit !

La salle applaudit cette fois chaleureusement. Dans un brouhaha, les personnes de l'assemblée se levèrent, enfilèrent vestes et blousons, ramassèrent sacs à main et blocs-notes, puis se dirigèrent vers les sorties. Certaines, au contraire, descendirent vers le podium saluer, féliciter, encourager ou encore questionner Pierre ou Jeanne. Ceux-ci rangeaient leurs documents, puis accompagnèrent les derniers vers l'extérieur du bâtiment. Enfin seuls, ils grimperent à bord de leur voiture.

- Tant pis, alors on rentre en voiture nous aussi?...fit Jeanne.
- Toi, je me demande si tu as bien écouté ce soir, la taquina Pierre en l'embrassant tendrement.
- Quand même, je me demande dans combien de temps, on pourra rouler avec un modèle à air comprimé.

- Bientôt, j'espère. Tu sais, on a déjà beaucoup réduit nos consommations, on avance petit à petit. Sois patiente
- Oui, je sais....mais j'aimerais tellement avoir un bilan positif, ou même seulement neutre pour être crédible jusqu'au bout. Se dire que si tout le monde vivait comme nous, il faudrait encore un peu moins de deux planètes, c'est très culpabilisant, surtout en pensant aux peuples qui vivent si chichement...
- Allez, je t'emmène vivre en pleine brousse? proposa Pierre malicieux.
- En fait, je pense qu'on a un rôle ici. Et là-bas, on pourra difficilement faire des débats comme ce soir...
- ...Où alors à quelques fourmis rouges et autre mygales!
- En plus tu sais que je n'aime que les insectes tout petits et le plus loin possible!... Bon sérieusement, qu'as-tu pensé de ce soir?
- Ma foi, c'était génial, je suis confiant. L'ensemble de notre présentation s'articule de mieux en mieux, nous avons répondu quasiment à tout. Je crois qu'on est bien rôdé maintenant et je trouve que le public est de plus en plus intéressant. Oui, je suis vraiment fier qu'on se soit lancé dans cette aventure.
- Moi aussi, admit Jeanne le regard vide, perdue dans ses pensées.

II - DES SIGNES

Quelques jours plus tard, installée devant l'ordinateur, Jeanne étudiait ses mails. Elle recevait quotidiennement des nouvelles de la planète qu'elle classait, renvoyait parfois à ses proches suivant le degré d'importance qu'elle jugeait. Ce matin là, deux nouvelles retinrent son attention:

- Pierre, viens voir!

Pierre, dans le séjour, colmatait des trous, percés dans le plafond pour y insuffler de la ouate de cellulose. Il apparut, sa truelle à la main, un peu de plâtre sur le front:

- Oui?
 - Ecoute ça! "Les glaces de l'Arctique fondent plus vite que prévu. Pour la première fois, le pôle Nord n'est plus relié à la terre ferme. Il est des premières fois particulièrement inquiétantes, comme celle de ce début septembre : le pôle Nord est pour la première fois entouré d'eau libre. Selon Étienne Berthier, glaciologue au CNRS de Toulouse, « ce phénomène est une réponse au changement climatique global, et on peut être pessimiste quant à la suite. On enregistrait depuis 20 ans une décroissance linéaire de la banquise », témoigne le chercheur toulousain. L'année 2007 avait été très déficitaire. On s'y attendait et on pensait à un artefact. Malheureusement 2008 confirme cette accélération. Ceci noircit le tableau pour l'avenir. Certains experts annoncent la disparition complète de la banquise aux alentours de 2020 au lieu de 2050 initialement prévu par le GIEC. La fonte de la banquise du pôle Nord intervient dans l'amplification du réchauffement climatique par une plus grande absorption du rayonnement solaire
- Pour Étienne Berthier, la disparition des glaces au pôle Nord « doit être prise comme un signal d'alarme. On considère le pôle Nord comme le canari dans les mines de charbon ». Sous-entendu, le dernier avertissement avant l'explosion. Sous entendu, il est peut-être déjà

- trop tard. " lut Jeanne, d'une voix éteinte. Tu en as entendu parler à la radio?
- Non, encore une fois NON! s'énerva Pierre. On est en train de parler de survie humaine, et ce genre d'info passe en dernier, si encore elle passe, juste avant les sports. C'est considéré à peine plus intéressant que l'identité du gagnant de l'Euro Millions !!! Tiens d'ailleurs, je parie que si on sondait les citoyens, une victoire de la France en coupe d'Europe serait jugée plus importante que la fonte de la banquise. Ça boosterait le moral des citoyens, qui du coup se remettraient à consommer et permettraient ainsi au pays de retrouver la croissance. Mais quand comprendront-ils la véritable importance des choses!!! Il sera trop tard, il l'est peut-être déjà...., poursuivit-il en enlaçant son épouse.
 - Papa?... Maman? appela une petite voix flûtée.
 - On est là, ma chérie, dans le bureau, répondit Jeanne, tandis qu'une petite puce de trois ans faisait son entrée bruyamment en se jetant au coup de son père.
 - On regarde les pingouins sur l'ordinateur?
 - Pas maintenant, Pauline, on travaille encore un peu et on ira se promener tout à l'heure. Ça te dirait d'aller voir les grenouilles? répliqua Jeanne en câlinant la petite fille.
 - Oh oui ! s'exclama cette dernière le visage rayonnant.
 - Et si en attendant, tu allais nous faire un beau château d'eau en lego? suggéra Pierre.
 - Oui ! Oui ! Un magnifique château d'eau! Je vais le faire tout de suite, très très haut, approuva la petite en bondissant des genoux de son papa, vers sa chambre.

Ils entendirent aussitôt les legos s'entrechoquer, tandis que Pauline chantonnait.

Jeanne, les yeux vers la porte d'où la petite avait disparu, soupira:

- Mais quel avenir on lui prépare à notre bébé? J'espère qu'elle sera forte et que nous serons présents suffisamment longtemps pour l'épauler.
- Sa vie sera différente de la nôtre, tout le gratin scientifique l'admet, mais personne ne veut se risquer à la décrire.
- Comment la préparer à affronter des choses qu'on ne soupçonne pas.
- As-tu reçu des infos concernant la nouvelle théorie sur les phases solaires ?
- Non, rien. Ceci dit, les thèses développant l'idée qu'on pourrait aller vers un refroidissement en raison de la variation continue de l'activité du soleil ne sont pas encore avérées. Il est vrai que ces derniers temps on a enduré des hivers plus rigoureux et des étés pourris. De toute façon, ça ne doit pas nous empêcher de penser aux générations futures. On ne peut quand même pas tout bouffer impunément sous prétexte qu'on est pas responsable du réchauffement ? Zut à la fin !... Tiens voilà l'autre mail dont je voulais te parler, c'est le calendrier des dates d'épuisement des ressources minières de la planète. Certains matériaux ne m'évoquent rien. En tout cas pour le pétrole ils se plantent royalement : nous faire croire qu'il reste trente ans de réserves alors qu'en 1970 c'était déjà le cas !!! Au fait, tu sais l'autre soir chez ta tante, j'ai discuté avec son voisin qui bosse dans le pétrole. Il m'a confirmé qu'ils estiment les réserves à environ deux à trois siècles. Simplement l'échéance des trente ans est une donnée théorique, purement économique et spéculative, car au-delà de ce seuil, les prix chutent et les pétroliers freinent des deux pieds les investissements de prospection. Le pire dans tout cela c'est que certains imbéciles se disent que lorsqu'il n'y aura plus de pétrole, la pollution disparaîtra, alors allons-y gaiement... attendons l'épuisement... J'ai vraiment honte d'appartenir à l'espèce humaine, la plus lâche et qui s'enorgueillit de se dire la plus "intelligente". Les animaux ont infiniment plus de mérite de vivre que nous, qui ne sommes que les parasites de cette planète. J'en pleurerai...

Pierre, fataliste, restait silencieux.

Sur ces entrefaites, Pauline pénétra dans le bureau, enthousiaste, une tour d'une douzaine de gros legos multicolores emboîtés, à la main :

- Voilà ! J'ai fait le plus beau des châteaux,... Il est beau mon château, c'est le plus haut !
- C'est vrai qu'il est superbe, ma belle !

Puis, couvrant la petite de baisers,

- Allez, on va prendre l'air ...

Sur le chemin de terre menant au petit étang, Pierre ne put s'empêcher de contempler une nouvelle fois les premiers stigmates tangibles du réchauffement sur la nature.

En bordure de route, les haies offraient dans un spectacle silencieux, les squelettes de jeunes arbres décimés par la canicule de 2003. Et puis, ces magnifiques oiseaux blancs, les hérons garde-bœufs, antérieurement coutumiers du sud de la France, illustraient, par leur présence dans le bocage vendéen, les mutations sournoises qui se tramaient. La présence de ces oiseaux était en soi une oxymore, à la fois majestueux et annonciateurs du pire. Les vaches, imperturbables ruminants, jouissaient désormais de pâturages d'hiver tandis que le maïs se semait et se récoltait de plus en plus tôt. Les oliviers ne grelottaient plus dans les jardins du val de Loire et les plantes exotiques exprimaient leur résignation en survivant.

- Papa ! Maman ! Regardez l'avion là-haut... Oh qu'il est gros, gloussa une Pauline toute émerveillée.

Jeanne et Pierre, suivant son regard, levèrent les yeux. Le ciel se fendait de longs traits blancs, s'épaississant avant de s'évanouir. A leur tête, on devinait, flamboyant au soleil, la carlingue des long-courriers.

- Un, deux, trois, quatre,... s'amusa Jeanne.
- Huit, six, onze, gazouilla Pauline coquine.
- Cinq, six, sept, huit, ...
- J'en compte onze ou douze, rien que de ce côté-ci, coupa Pierre. C'est fou, quand j'étais petit, c'était un événement d'en voir seulement un, et là regarde, le ciel est lézardé de toute part, comme si il était désormais impossible d'envisager un beau ciel bleu, uni. Tout simplement.
- Oui comme tu dis, c'est fou. Tous ces gens qui prennent l'avion pour un week-end, un match de foot, un concert. Pour rien quoi !
- Eh ho !!! Tu l'as pris combien de fois, toi, l'avion ? taquina gentiment Pierre. Sûrement plus d'une vingtaine de fois en comptant les allers et retours.
- Ah tu m'embêtes, sourit Jeanne. D'accord, mais par exemple, il y a six ans, lorsqu'on est parti en Turquie, je n'entendais pas tout ça, je ne savais pas. Mais aujourd'hui Comment peut-on faire la sourde oreille à ce point. En plus, non seulement, ça consomme à mort, un avion, mais en plus, on sait que ses émissions sont deux à quatre fois plus échauffantes en altitude. Moi l'avion, maintenant c'est sûr, plus jamais.
- Et si on te propose un entretien avec Al Gore à New York ?
- Eh bien j'irais en bateau, ou en pédalo, tiens ! D'toutes façons, ça ne risque pas d'arriver, alors je suis tranquille... Et comment ils faisaient avant ?
- Avant, la société n'avait pas les impératifs qu'elle se fixe, et si tu veux rester dans la course, t'as pas le choix. Tu vois, déjà, à notre petit niveau on commence à se marginaliser vis-à-vis de nos proches, on les agresse avec nos préoccupations, et ils nous agressent par leur comportement.
- Ben, chez nous, c'est comme ça : on parle écologie, on surveille nos consommations d'eau et d'énergie, on a des toilettes sèches et si ça dérange..., riposta un peu vivement la jeune femme.
- C'est clair, ça les gonfle. Et puis regarde, nous aussi on ne fait plus beaucoup d'efforts envers les autres. Tu as remarqué, on ne voit plus si souvent Agathe et Jean, ni Eric et Chantal d'ailleurs.
- C'est vrai, on les a probablement un peu saoulés et un peu négligés. Mais bon, si les gens veulent se voiler la face, moi je préfère communiquer avec des personnes qui ont les mêmes sensibilités, avec qui je me sens sereine. C'est juste un peu triste pour Pauline, maintenant elle voit beaucoup moins Benjamin, Tina et les autres.
- Ne t'inquiète pas pour elle, elle a des amis, et toute sa vie pour en rencontrer. Ce qui compte,

c'est de parvenir à lui donner une alimentation saine, lui transmettre les valeurs de respect de la nature, de l'autre. Je veux que toute sa vie elle puisse être fière de ses parents, d'elle-même. Je crois que ma plus grande déception serait qu'un jour elle nous reproche, qu'en connaissance de cause, nous n'avons rien fait. Bientôt elle ira à l'école, elle se fera des copines, la rassura Pierre. Regarde-la courir avec le chien, sa petite fleur à la main. Allez viens, embrasse le père de ta fille.

III - AGATHE

19h45. Agathe arriva chez la nounou, un peu stressée. Partie en retard du bureau, elle avait roulé bien au dessus des limitations de vitesse pour arriver finalement avec une bonne demie heure de retard, prendre sa petite Colombine. Elle tendit l'oreille et frappa à la porte. Elle ne perçut heureusement que des bruits de voix et des rires. Culpabilisée, elle craignait toujours de retrouver sa fille triste et en larmes. Une fois encore, il n'en était rien. La porte s'ouvrit et aussitôt la petite fille s'élança dans les bras de sa mère.

- Maman !
- Coucou mon chou ! Ca va ? La journée n'a pas été trop longue ? Je suis désolée, j'ai eu un imprévu au bureau, puis à l'adresse de la nounou, j'espère que je ne t'ai pas empoisonné la soirée, une fois de plus.
- Mais non, ne t'en fais pas. Je ne suis pas à quelques minutes près quand même. Et Colombine sait s'occuper toute seule, alors tu vois, pas de souci ! répondit la nounou souriante.
- En plus, je vais encore abuser mais pourrais-tu me la garder vendredi ? Ce n'était pas prévu, mais Jean repart à l'étranger et je n'ai pas réussi à négocier de congé.
- Attends, je regarde... Bon j'aurai les jumeaux, Babeth, mais ça va le faire, on ira tous ensemble la conduire à l'école, pas de problème. Tu me l'amènes à 7h45, comme d'hab ?
- En principe, oui. Pas avant en tout cas. Merci beaucoup, vraiment. Tu me dépannes une nouvelle fois.
- C'est rien. Allez, filez maintenant, votre soirée ne va pas être bien longue. A demain !

Colombine s'installa dans son fauteuil, à l'arrière de l'imposant monospace rutilant :

- Alors c'est vrai, Papa part encore ? Pour longtemps ?... Et toi tu ne seras pas là pour le goûter de classe ? demanda la petite fille en regardant sa maman dans le rétroviseur, une once de déception dans la voix.
- Ah Flûte ! J'avais complètement oublié ce goûter. Et c'est ce vendredi là ?
- Ben oui, la maîtresse l'a marqué dans le cahier et elle a dit qu'on emmenait ce qu'on voulait. Tu vas me donner quoi ?
- Oh, euh...bien je n'aurais pas le temps de faire un gâteau. Tu pourras prendre une bouteille de Coca et un paquet de bonbons, des schmallows si tu veux.
- Chouette ! adhéra l'enfant, les yeux gourmands. Et Enzo, il est où ?
- Mamie passait le prendre à la sortie de l'école et Papa doit le ramener à la maison, ils sont peut-être déjà arrivés.

La fin du trajet se déroula en silence. Colombine regardait par la fenêtre tandis qu'Agathe se perdait dans ses pensées. Devinant le somptueux portail blanc de la demeure familiale, Agathe actionna la télécommande, orchestrant l'ouverture des grilles. Les phares éclairèrent une longue et sinueuse allée parfaitement goudronnée, jalonnée de petits lampadaires scellés à même le sol. Dans

l'obscurité, on devinait les arbres âgés, aux troncs puissants et aux branchages épanouis.

Agathe soupira d'aise : il était bon de se retrouver chez soi. A cet instant, elle savourait la quiétude de leur propriété, certes à l'écart de la ville, car le calme réclamait ce prix. Sécurité et confort, en maîtres mots, la villa lui offrait un bien-être exceptionnel.

La maison se découpa dans l'ombre. Instantanément quatre spots puissants aveuglèrent les façades d'une bâtisse massive et cossue. Deux grandes portes de garage s'effacèrent invitant Agathe à parquer son véhicule à l'intérieur. L'espace était particulièrement bien exploité par les deux voitures familiales, calées sur le marquage au sol, la grosse cylindrée qui ne sortait plus beaucoup depuis la naissance des enfants, le quad, dernière folie de Jean et enfin les quatre bicyclettes par ordre de taille. Agathe libéra Colombine de la voiture, prit ses sacs sur l'épaule, son porte-document d'une main et quelques classeurs de l'autre. La petite fille remplaça ses bottines par ses chaussons, ouvrit la porte du fond et plongea dans l'antre familiale, suivi de sa maman. Elle se précipita dans sa chambre en poussant des exclamations joyeuses : retrouver sa chambre était toujours un bonheur pour elle. Câlinant ses poupées préférées, elle leur raconta sa journée, puis s'affaira à déballer ses jouets.

Passant à côté de la console, Agathe déclencha la fermeture automatique de tous les volets.

Simultanément une veilleuse s'alluma dans chaque pièce. Dans la cuisine, elle déposa tout son attirail sur le plan de travail étincelant et se mit en quête d'un dîner. Pas grand-chose dans le frigo, à part des montagnes de yaourts aux fabrications et parfums multiples, des fromages à la coupe, des œufs, du lait et quelques bières. Tout en grimaçant d'infortune, elle explora le sauveur des cuisinières débordées, le congélateur. Agathe ne détestait pas cuisiner, simplement elle ne prenait plus le temps et elle perdait l'habitude. Toutefois le week-end, si le déjeuner dominical se déroulait traditionnellement au restaurant, elle aimait concocter un dîner savoureux le samedi soir, ... enfin si aucune sortie n'était prévue. Pour ce soir, elle opta pour une grande pizza, au moins les enfants apprécieraient. Elle saupoudra de fromage, d'herbes aromatiques, de champignons, de lamelles de chorizo et l'enfourna.

Sa mission accomplie, elle fila dans la salle de bain et jeta un regard d'envie à l'immense baignoire, à la fois balnéo et hydro massante, divin plaisir, réservé aux week-ends, même si les effets auraient été particulièrement bénéfiques dans l'instant. Elle se démaquilla, retira ses vêtements mécaniquement, et enfila une tenue d'intérieur. La fermeture de la porte du garage se fit entendre. Une portière claqua, puis deux ; s'ensuivit une cavalcade dans le couloir qui la tira de sa rêverie, puis les cris.

- Bine, éteins tes niaiseries, j'veux regarder la télé, ...ou ferme ta porte !
- Nan ! Maman ! J'aime pas fermer ma porte, rétorqua la petite.

Agathe pénétra dans le salon :

- Enzo ! Déjà, tu pourrais dire « bonjour » avant de te ruer sur la télé. Tu as passé une bonne journée ?

Elle embrassa affectueusement le garçon qui du haut de ses douze ans se dégagea vivement.

- Mais M'man, tu t'rends pas compte, j'ai déjà manqué la moitié de « Heroes », Papa était en retard une fois de plus et voilà !
- C'est pas une raison ! En attendant, va regarder dans ta chambre et n'empêche pas ta sœur de jouer. Si vous avez chacun une télé, c'est justement pour éviter ça.
- Oui mais mon écran est trop petit, j'y vois rien, que dalle !
- Suffit ! Je suis sûre que tes copains se contentent de ça dans leur salon, alors exécution tout de suite ! ordonna Agathe d'un ton sans réplique tout en éteignant l'immense écran plasma de la pièce de vie.

Se redressant, elle se retrouva dans les bras d'un homme souriant, qui l'embrassa tendrement. Elle répondit à son étreinte.

- Mêmes querelles que d'habitude ? s'enquit Jean en la regardant, sans la lâcher.
- Je le crains, soupira-t-elle. On croit tout faire au mieux pour eux, et ils trouvent encore les moyens de se disputer. Enzo devrait comprendre, c'est lui le grand. Colombine n'a que six ans...

- C'est normal, sinon ils ne seraient pas frères et sœurs. C'était comment avec tes trois sœurs, tu m'racontes ?
- Pas pareil. On n'avait pas tout ce qu'ils ont, loin de là. Alors forcément, fallait se distraire, fit Agathe avec une moue.
- Peut-être, n'empêche que c'est la nature humaine de se chicaner. Nos enfants ne seraient pas normaux s'ils échappaient à cette règle.
- En tout cas, c'est fatigant !... A propos, ta journée ? Oh on en parle à table, je vais voir si Colombine est en pyjama.
- Comme tu veux, répondit Jean, les bras ballants.

Agathe, déjà dans la chambre à côté, constata consternée :

- Oh, p'tit chat ! T'as tout déballé, et tu n'es pas encore changée...Allez viens par ici.
- On va dans le bain ? questionna l'enfant.
- Non, pas ce soir, il est beaucoup trop tard, on verra demain. Allez, vite, mets-moi ça....

La petite fille se laissa déshabiller, puis enfila son pyjama docilement.

- Moi aussi, j'pourrai regarder la télé tout à l'heure ?
- Bon, mais pas plus d'un dessin animé, d'accord ? et après tu éteindras, promis ?
- Wouiiii, super, merci maman, bisous, bisous, bisous !

Colombine étreignit sa maman de ses deux petits bras en éclatant de rire.

- Bon, allez à table. A table tout le monde ! répéta-t-elle à l'adresse de la maisonnée.
- J'arrive, répondit Jean, du dressing.
- Une minute, c'est presque fini, implora Enzo de sa chambre.

Tandis que Colombine remettait de l'ordre dans sa chambre, Agathe se dirigea vers la cuisine, préparer la table. En traversant le salon, elle regretta à nouveau de ne pas se ménager plus de temps pour se prélasser sur l'un des délicieux canapés en cuir crème qui se faisaient face. La bibliothèque, le long du mur, regorgeait d'ouvrages en tout genre, romans, documentaires, histoires, qu'elle achetait sur des envies mais qu'ensuite, elle ne prenait plus le temps de lire. Elle tira les épais rideaux en velours rouge foncé devant la grande fenêtre. Elle opéra de même pour les trois autres baies de la pièce, caressa la table en teck de la salle à manger et rangea ses dossiers et autres sacs toujours étalés sur la table. Elle décida finalement de disposer le couvert sur le grand bar, les enfants adoraient. Elle déboucha une bouteille de Chianti, qui leur remettrait du baume au cœur, puis sortit du four la pizza dégoulinante de fromage. Enzo arriva à cet instant.

- Oh une pizza, miam, super m'man ! J'peux allumer la télé ? demanda-t-il le doigt sur l'interrupteur du poste, posé à l'extrémité du bar.
- Oui, j'aimerai bien voir les infos, enfin ce qu'il en reste, approuva Jean, approchant dans son pyjama rayé.
- Oh non, protesta Agathe, on discute quand avec ça ?
- Après.... allez, juste les infos et la météo, j'ai besoin de savoir ce que je mets dans ma valise, moi !
- Oui, mais après, les petits seront couchés, marmonna Agathe déçue.

L'écran s'alluma sur les nouvelles habituelles : les élections américaines, la crise financière bien inquiétante, la chute du pouvoir d'achat généralisée, l'augmentation des prix étendue, les futurs préavis de grèves dans les transports,...

Agathe servit les assiettes et chacun dévora en silence, le regard rivé sur les reportages qui défilaient. Agathe tenta d'intéresser Colombine ; elle n'aimait pas la voir scotchée sur des images, parfois violentes ou un peu trop crues à son goût.

La petite fille était déjà absorbée par ce qu'elle voyait :

- Malus sur le pic-nic ??? C'est mal, maman, de pique-niquer ?
- Non ma chérie, heureusement ! Mais ils créent un impôt sur les gobelets ou les assiettes en plastique, parce qu'ils trouvent que c'est polluant, expliqua Agathe en souriant.
- Pourtant, nous, on ramasse toujours, hein papa ?
- T'es trop bête, l'interrompt son frère. C'est parce que c'est fait en pétrole et comme il y en

a de moins en moins, les prix augmentent et puis, en plus ce n'est pas recyclé, on en a parlé à l'école aujourd'hui.

- Ah bon, alors on pourra encore aller pique-niquer dans la forêt, comme avant ?
- Mais oui p'tit cœur ! Surtout que leur taxe, elle n'est pas bien élevée, on ne va pas changer nos habitudes pour ça. Si en plus de préparer, il faut porter des paniers bien lourds et encore ramener la vaisselle sale, moi, j'abandonne tout de suite.
- Bah, comment on faisait avant? lâcha Jean.
- Avant, les femmes, elles ne travaillaient pas comme aujourd'hui, alors si tu veux t'en charger, j'accède à ta requête ! Et sinon Enzo, vous parlez de quoi, à l'école ?
- Euh, ben c'est vrai qu'en ce moment on cause pas mal d'environnement. En fait, je voulais vous en parler. La prof de géo nous a bien expliqué les climats et le réchauffement climatique, ça nous a vraiment fait peur. Et puis après on a fait des tests pour calculer nos empreintes écologiques ; ça revient à déterminer combien de planètes on utilise.
- Ah oui !!! Et y'a combien de planètes sur la terre ? coupa une Colombine très investie dans la réflexion.
- Mais non. En fait c'est une façon de dire qu'on utilise trop de choses, trop de matières premières de notre planète, la terre, et que si chaque terrien en faisait autant, il faudrait plusieurs terres pour contenter tout le monde, traduisit le grand frère avec un sourire maintenant affectueux.

La petite hochait la tête mais ses petits yeux plissés trahissaient son incompréhension.

- J'vois vraiment pas pourquoi on vous enseigne ça à l'école, critiqua Jean. On sait pertinemment que ce n'est pas vous, les enfants, qui consommez.
- Un peu quand même. On n'est pas idiot, on sait que la pub, c'est pour nous faire acheter des tas de trucs, et comme on regarde tout le temps la télé. En plus, on est carrément concerné, tout ce qu'ils annoncent c'est pour nous, notre génération p'tite sœur, entourant la fillette de son bras dans un geste protecteur, et franchement, c'est pas joli.
- C'est vrai, soupira Agathe, que le tableau n'est pas rutilant, en plus avec l'Asie qui s'éveille et l'Afrique qui emboîte le pas.
- Mais M'man ! Comment peux-tu dire une chose pareille ? Il n'y a que nous qui aurions le droit de vivre confortablement ? C'est pas juste!
- Non, c'est pas ce que je voulais dire, se défendit la mère ennuyée, mais bon, maintenant qu'on sait, ils pourraient faire des efforts et consommer propre directement.
- Tandis que nous, on continuerait comme avant, commenta Jean moqueur, tu t'enfonces ma chérie. Bon, bref, ton résultat de planètes a donné quoi ?.
- Tu sais, j'ai pas répondu à toutes les questions. Notre consommation d'électricité, je ne la connais pas, mais je sais qu'on n'a jamais froid à la maison. J'aime bien me promener en T-shirt quand il fait froid dehors, mais je crois que c'est pas bien. C'est pareil, ils disent qu'il faut couper les appareils en veille, nous, on le fait jamais et avec les veilleuses partout, ça doit pas aider.
- Si en plus, il faut remettre à l'heure tous les jours vos télévisions, chaînes et autres gadgets que vous avez dans vos chambres. Alors non et non !, trancha Agathe impatientement.
- N'empêche, moi j'étais à huit planètes, tu te rends compte ? La honte, les autres, ils étaient en moyenne à trois ou quatre, voire six pour les pires. Moi, huit ! Y'en a déjà qui m'appelle « le pollueur », ou même « l'amér'lo », confessa Enzo d'une petite voix.
- Bon, je crois que ça va un peu loin ! se fâcha soudainement Jean. Notre mode de vie ne regarde que nous. J'irai voir ta prof et on va voir de quel droit elle pose des questions si personnelles !
- Surtout, il me semble bien qu'on fait notre part, nous aussi. Le tri sélectif, on le fait comme tout le monde et franchement, faut pas croire que ça m'amuse, les quatre poubelles dans le garage, renchérit Agathe.

Un silence lourd s'ensuivit. Puis, Enzo dit faiblement:

- Papa, tu sais, j'ai peur. Ce qu'on nous dit a l'air si grave. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Peut-

être déjà, qu'on pourrait changer les voitures ? On me demande souvent à quoi il te sert le 4x4, on va jamais à la montagne.

- Bien sûr, ça c'est l'attaque facile ! Moi, ce véhicule, il me sécurise. Et franchement je crois que je m'acquiesce des taxes sans rien dire, il me coûte une fortune en gasoil, en assurance, je ne me plains pas, alors j'ai bien droit à un petit plaisir.
- Mais papa, c'est notre planète, notre futur qui se joue...
- Ecoute Enzo, je te renvoie le problème : es-tu prêt à renoncer à ton écran plasma, ton ordinateur, ta PSP, toutes tes fringues mode, la piscine, la maison d'un point de vue général, et à aller vivre au fond des bois dans une cabane où tu auras toujours froid et rien à faire sinon chasser, cueillir et pêcher ta nourriture, avec une peau de bête sur le dos ?...hein, c'est ça que tu veux ?
- Jean ! Tu vas trop loin, coupa Agathe.

Enzo baissa ses yeux emplis de larmes.

- Allons, allons, mon chéri, reprit sa maman, ne te mets pas dans des états pareils. On n'en est pas là aujourd'hui. Fais nous confiance, nous sommes tes parents, nous savons ce qui est bon pour vous. Nous veillons à ce que vous soyez toujours bien et n'ayez jamais besoin de rien, d'accord ?

L'enfant acquiesça sans mot dire, le visage chagriné.

- Bon, qui veut un dessert ?

Agathe, rassérénée dans son rôle de mère, venait d'ouvrir la porte du réfrigérateur américain.

- Je propose mousse au chocolat, crème dessert ou fondant au chocolat.
- Chocolat, gazouilla Colombine.
- Oui, mais mousse, crème ou gâteau ma puce ?
- Gâteau, répondit l'enfant.
- Moi, crème ! dit Enzo, requinqué.
- Et deux mousses pour nous, mon cœur ? soumit Agathe à Jean.
- Volontiers.

L'apaisement revenait sur la petite famille, tandis que s'amoncelait devant eux une pile de conditionnements individuels, de boîtes, de plastiques et de pots de yaourt.

Le dîner s'acheva tranquillement. Colombine embrassa son père, gagna la salle de bain pour un bref brossage de dents, puis s'enfonça sous la couette volatée de son lit de princesse, Agathe assise à ses côtés :

- Tu veux quelle histoire, ce soir ? lui proposa-t-elle.
- En fait, je voudrais savoir.... Pourquoi papa il était fâché ?
- Oh, ne t'inquiète pas pour ça, petit ange. Ce sont des conversations de grands, la rassura Agathe avec un large sourire.
- Pourtant, Enzo, il pleure pas souvent, et il s'était pas fait mal, il était même pas tombé.
- Oui, Papa a été un peu dur avec lui, mais c'était pour qu'il comprenne qu'il ne faut pas écouter tout ce qui se dit autour de lui.
- Tu sais nous aussi, on en parle de la nature à l'école. La maîtresse, elle dit qu'il y a des animaux bientôt qu'on ne verra plus, comme l'ours blanc. J'ai eu beaucoup de chagrin quand il est mort le chat blanc à Papi et Mamie, et quand j'y pense, je suis triste. Les ours blancs, c'est pareil, ça me fait penser à Minou, et j'ai envie de pleurer, confia Colombine.
- Je comprends, c'est dur, mais c'est la vie. De nouveaux animaux arrivent, d'autres disparaissent. Tu as déjà entendu parler des mammouths ou encore des dinosaures, et bien ils ont vécu là, il y a très très longtemps, puis ils ont disparu.
- Nous aussi, on pourrait disparaître ? s'épouvanta l'enfant.
- Non, jamais de la vie ! assura Agathe amusée. Regarde, on est partout, on est plus fort que tout. N'oublie pas que l'homme est très intelligent, alors tu vois, il faut te sortir ces idées de la tête, elles sont absurdes, d'accord mon poussin ? Allez, tu vas bien dormir maintenant ?

Colombine s'immergea dans les draps, puis reprit :

- Dis Maman, vous êtes obligés de faire ce que vous faites ?

- C'est-à-dire ? Qu'est ce qu'on fait ? s'enquit Agathe, fronçant légèrement les sourcils.
- Ben de travailler toujours. On te voit pas beaucoup. Mes copines, Chloé et Sophie, elles ont leurs mamans presque tous les soirs à la sortie de l'école, toi, c'est jamais. Et puis Papa, c'est pareil, il est toujours dans des avions, mais il est obligé de les prendre tous ces avions ?

Agathe soupira, puis répondit :

- C'est vrai qu'on n'est pas très disponible en ce moment..., d'accord, enfin presque tout le temps, corrigea-t-elle devant le regard réprobateur de la fillette, c'est notre choix. Notre désir profond à ton père et moi est que vous ne manquiez jamais de rien, et tu vois tu as sûrement la vie la plus plaisante de toutes tes amies. Elles le reconnaissent quand elles viennent à la maison, elles envient tout ce que tu as. Et puis on fait de beaux voyages tous ensemble. En fait, tu as énormément de chance... Vois les choses comme ça, et ne perds jamais de vue que tout ce qu'on fait, c'est pour vous, dans votre intérêt, pour plus tard. On laisse Poucy allumée, elle veille sur toi... Allez bonne nuit ma chérie.

Agathe quitta la chambre doucement, Colombine, suçant son pouce, les yeux tournés vers la grosse poupée éclairante qui diffusait une petite clarté, bien rassurante.

Elle se dirigea ensuite vers la chambre d'Enzo. Celui-ci, pas encore couché, jouait sur son ordinateur.

- Bonsoir mon grand ! Ne tarde pas trop, une partie pas plus, promis ? lui accorda Agathe en l'ébouriffant tendrement.
- Oui promis M'man. 'nuit, répondit-il sans décrocher ses yeux de l'écran.

Agathe retourna dans la cuisine. Tout y était impeccablement rangé et nettoyé, le lave-vaisselle ronronnait presque imperceptiblement. Une fois la cafetière programmée pour le petit déjeuner, elle alla se coucher.

Jean l'attendait, vautre dans le magnifique lit à eau.

- Hum, que c'est bon. J'ai vraiment de plus en plus de mal à dormir ailleurs, dit-il.

Agathe, se lovant contre lui :

- C'est justement pour t'obliger à décrocher le moins possible que j'ai insisté pour que tu me l'offres.

Jean saisit sa taille pour mieux sentir son corps et mangea ses lèvres délicates.

- Y'a pas que le lit qui me manque quand je suis loin.
- Ah oui ? Et quoi d'autres ?
- J'sais pas, moi....euh... mon fauteuil préféré, mes charentaises, les enfants,... toi aussi tiens, un p'tit peu, et ...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Un oreiller s'abattit sur lui tandis qu'il tentait de se dégager dans un éclat de rire. La bataille prit rapidement fin, le vainqueur ayant largement la main sur sa victime.

- Tu veux regarder quelque chose à la télé ? suggéra le *gagnant*.
- Non, j'aimerais plutôt bavarder.
- Tu veux reparler de tout à l'heure ?
- Oui, tu sais, Colombine m'a dit qu'en classe, eux aussi, ils évoquent l'environnement. La façon, dont ça les atteint, ça m'inquiète vraiment.
- Tu as peur qu'un jour ils nous en veuillent ?
- Oui... peut-être...Non..., En fait je ne sais pas. Mais j'ai peur que les réponses viennent à nous manquer et je me demande si tout ceci ne nous dépasse pas complètement, réfléchit la jeune femme. Nous, notre voie était relativement bien tracée. On a toujours été vers plus de confort, mais aujourd'hui, moi aussi ce que j'entends me perturbe. Pourtant, je me dis que si c'était si grave, les gouvernements prendraient de vraies mesures, alors je ne sais plus.
- Mmmm....répondit Jean, en étouffant un bâillement. Franchement avec ce que me demande la boîte en ce moment, je dois dire que ça me passe au dessus, et vraiment très loin. J'ai un peu l'impression qu'ils ont encore trouvé une façon de faire culpabiliser ceux qui s'en sortent pas trop mal, qui ont des moyens. Mais une fois de plus, ils oublient que c'est notre

travail qui nous a menés là et tout ce qu'on a aujourd'hui, on l'a gagné, alors il faut peut-être arrêter de nous traiter en ennemi public numéro un !

- En fait, je repensais à Jeanne, tu te souviens d'elle ?
- Oui ! D'ailleurs ça fait un paquet de temps qu'on ne les a pas vus, elle et Pierre. Faut dire qu'ils étaient un peu trop « écolo-chiants » pour moi, alors c'est pas plus mal. Je me souviens le dernier week-end, Colombine n'était pas encore née je crois bien. Il faisait froid dans leur maison. Même toi, tu avais trouvé que rien n'était vraiment nickel faute de nettoyeurs puissants. Leurs draps en fibres naturelles me grattaient et le pompon, c'était quand même leurs toilettes sèches, tu t'es retenue presque deux jours, à t'en rendre malade. T'as vraiment envie de la revoir ?
- Je sais pas. J'ai besoin de réponses. Les enfants grandissent et j'ai peur qu'on ne soit plus dans la bonne voie. Plus que tout, je veux leur bien, mais aussi qu'ils soient fiers de nous. Mmmoui, je pense que je vais l'appeler.
- Comme tu veux, ma belle. Allez, bonne nuit, je décolle tôt demain matin.

Les deux amants s'étreignirent, échangèrent un dernier baiser avant la quête d'un sommeil bien mérité. Agathe maintint les yeux ouverts un long moment, assaillie de questions sans réponses.

IV – L'INTERVIEW

La sonnerie de son portable tira Jeanne de sa rêverie. Elle fouilla dans son sac, saisit l'appareil promptement, visionna le numéro, qui ne lui évoquait rien, puis décrocha :

- Allo ?
- Jeanne ? interrogea une voix, aux accents du passé.
- Oui ! Qui est-ce ?
- C'est moi, Agathe !
- Agathe ? Quelle surprise ! Comment vas-tu ? Ca fait une éternité. Que deviens-tu ?
- Bien, tout va très bien, et toi ?

Agathe riait, délivrée de ce qui la tenaillait depuis une semaine.

- Aussi, ça va. Ah j'en reviens pas depuis tout ce temps. Mais zut de zut, je ne peux pas te parler maintenant, mon bus arrive et j'ai un rendez-vous à la radio que je ne peux pas manquer.
- A la radio ?
- Oui, je t'expliquerai. Je te rappelle juste après. On en a peut-être pour plusieurs heures, mais je ne t'oublie pas promis ! s'excusa Jeanne en grimant dans la navette.
- Dis-moi juste, c'est en rapport avec vos actions écologiques ?
- OUI!!!! Gagné Agathe ! Allez à tout à l'heure. Bisous.

Jeanne raccrocha son téléphone, le plongea dans son sac. Elle repéra une place assise, s'installa confortablement. Le trajet s'annonçait long, trois quarts d'heure. Heureusement, elle ne l'avait pas manqué car les bus, qui passaient à proximité de la maison, n'étaient pas légion. Pour le retour, Pierre serait en ville, elle l'appellerait et il passerait la chercher ; tant qu'elle pouvait éviter de traîner la voiture dans les embouteillages...

Contrariée, comptant sur ce trajet pour remettre de l'ordre dans ses idées avant l'interview, Agathe ne parvenait à détourner son esprit de cet appel inattendu d'une revenante.

Que pouvait bien lui vouloir Agathe ? C'est vrai qu'elles s'entendaient comme larrons en foire, qu'elles avaient fait les quatre cent coups ensemble, voyagé, partagé tant de bons moments et de peines aussi parfois. Puis la vie les avait séparées. Agathe s'était mariée très vite puis ensuite Enzo, né peu après. Jeanne collectionnait plutôt les galères sentimentales, flashant souvent sur des hommes qui ne lui correspondaient pas. Ca, elle avait mis du temps à le comprendre, jusqu'à l'arrivée de Pierre finalement. Elle s'entichait toujours de beaux gosses, cherchant avant tout à les séduire, puis s'en désintéressant aussitôt. Elle les trouvait alors totalement insipides, et leur frivolité ne les en rendait que plus repoussants. Puis un jour, au cours d'une soirée entre amis, elle avait rencontré son Pierre. Qui avait parlé le premier ? Lui sans doute. Elle avait toujours une certaine réserve à faire le premier pas. Mais instantanément, elle s'était sentie à l'aise. Elle aimait son regard franc, ses yeux bruns pétillants de malice derrière ses petites lunettes cerclées, ses cheveux sombres que sa main rêvait déjà de parcourir, sa simplicité. Immédiatement attirée, sans aucune réserve, son couple tombait sous le sens. Ensuite, au fur et à mesure du temps passé ensemble, des rencontres, des voyages, elle avait apprécié chaque recoin de sa personnalité. Terriblement respectueux, attentionné, il avait pour la nature le même regard qu'elle ; plus complet ceci dit, car ses études scientifiques lui permettaient d'apporter des réponses, des explications, des hypothèses à presque tout. En outre, il avait l'humour qui égayait chacun des moments.

Leur ménage se construisait lentement. Etape par étape dans la compréhension mutuelle et au fil des événements, leurs projets se profilaient. D'articles de presse en recherches personnelles, la dégradation de la nature leur était apparue si criante que désormais l'un et l'autre culpabilisaient de l'immobilisme. Alors, dans la complémentarité, ils avaient d'abord créé un site Internet pour communiquer sur le sujet. Leur domicile aussi se transformait, s'équipait au fil des années, au grand dam de leurs proches, qui ne voyaient en cela qu'excès et non rentabilité. N'écoulant qu'eux, privilégiés de partager les mêmes envies, les mêmes idées, ils avaient franchi le pas : équipant leur maison de panneaux photovoltaïques, de panneaux solaires thermiques, renforçant l'isolation extérieur comme intérieur, installant des toilettes sèches génératrices d'un excellent compost, aménageant un bassin naturel filtrant pour purifier l'eau de pluie avant de l'acheminer dans la maison. Leur volonté était de rendre leur bien passif, c'est-à-dire autonome voire positif en énergie. Leur mode de vie aussi changeait. Petit à petit, la viande désertait les assiettes. Les produits alimentaires, d'entretien, bio et écologiques s'insinuaient progressivement dans leur mode de consommation. Les achats du jeune couple se voulaient moins impulsifs et se soumettaient désormais au questionnement : en avons-nous vraiment besoin ? Comment est-ce fabriqué ? Qu'est-ce que ça devient ensuite ?

Ainsi, inexorablement, ils s'étaient éloignés de certains de leurs amis ou proches. Ils le déploraient mais ne regrettaient aucunement les choix qu'ils avaient faits. Et depuis l'arrivée de leur petite princesse, la motivation était plus grande, conditionnée aussi par une inquiétude grandissante.

Cette transition de vie avait eu raison de la relation intime que Jeanne et Agathe avaient su tisser. Jeanne ne saurait dire à quel moment s'était produit le basculement. Déjà au lycée, Agathe et Elodie, les deux inséparables, la taquinaient. Ses points de vue bien tranchés sur la viande de boucherie, les modes de transport et bien d'autres thèmes, coupaient court à toute discussion. Heureusement d'autres domaines les rapprochaient, et pour faire la fête ensemble, là pour tout dire, elles fusionnaient. Finalement, le monde du travail, la rencontre de leur conjoint respectif leur avaient tracé un chemin divergent. La dernière visite à la maison avait tournée au désastre. Aucun conflit n'avait réellement éclaté, mais une sorte de tension les avait tous opprimés durant le week-end. Elle et Pierre avaient ressenti une vraie réprobation à leur mode de vie et chacun s'était quitté avec soulagement. Les rencontres et les coups de fils s'espacèrent, furtifs, passé les banalités de

courtoisie, il ne restait plus beaucoup de sujet à aborder.

Avec le recul, ça faisait quoi? Cinq ans ... peut-être sept, qu'elles ne se voyaient plus? Alors, que signifiait l'appel inattendu d'Agathe aujourd'hui? Elle brûlait de le savoir.

La dernière station résonna dans le haut parleur, déjà cinquante minutes absorbée dans ses réflexions.

Le bus s'arrêta. Elle en descendit prestement son dossier sous le bras, regarda sa montre. Encore dix minutes de marche, elle serait à l'heure. Rendez-vous programmé pour 16h, il lui restait un quart d'heure. Elle se mit en route d'un bon pas, le plan du centre ville à la main. Suivant les trottoirs, traversant un grand carrefour, ensuite un jardin public où elle se serait bien attardée sur un banc à flâner au soleil. Enfin, un large bâtiment en verre se dressa devant elle, avec de grandes lettres bleues et jaunes qui clignotaient en façade : Young radio. Elle pénétra dans le hall et s'adressa immédiatement à l'accueil :

- Bonjour, Jeanne Buvier ! J'ai rendez-vous à 16h avec Nadine Dou.
- Bonjour ! Je la préviens de votre arrivée. Montez directement au huitième étage, vous verrez un salon d'attente à votre droite. Installez-vous, elle viendra vous chercher, l'accueillit gentiment la standardiste.

Jeanne la remercia et se dirigea vers les ascenseurs. En d'autres temps, elle aurait pris l'escalier, mais primo elle ne le voyait pas et secundo elle préférait éviter tout essoufflement et échauffement avant ce rendez-vous qui la stressait déjà suffisamment.

D'autres personnes patientaient devant les portes coulissantes. Avec eux, elle s'engouffra à l'intérieur. Au huitième, l'ouverture du sas sur une immense paroi de verre offrait un panorama somptueux. Elle lança un regard vers le salon. Les fauteuils visiblement moelleux l'invitaient à s'asseoir, elle préféra contempler la vue : des toits, des tours, des rues et des piétons ridiculement petits. Elle scrutait la fourmilière, puis perdit son regard dans les minuscules jardinets attenants quelques maisons bourgeoises. Elle essayait d'imaginer la vie, ainsi parqué quant elle fut arrachée à son inspection.

- Bonjour ! Vous êtes Jeanne Buvier ? Nadine Dou ! Enchantée de vous rencontrer.
- Bonjour, et merci ! Ca me fait très plaisir d'être là, c'est gentil de me recevoir, répondit Jeanne à la jeune femme blonde qui venait l'accueillir avec un large sourire.
- Je vous propose de me suivre dans mon bureau. Je vous expliquerai ce qu'on attend de vous, le déroulement et ensuite on fera quelques essais. C'est donc moi qui vous poserais les questions. Ca vous va ?
- Oui, bien sûr, prononça Jeanne d'une voix qu'elle aurait voulu assurée. Mais, en fait, c'est vous Dina ?
- Et oui...j'avoue ne pas avoir trop longtemps cherché mon nom d'antenne, répondit Nadine avec malice.

Vingt quatre ou vingt cinq ans au plus, elle dégageait pourtant, une assurance autant par son charisme dans l'élocution que sa présentation. Juchée sur des talons d'une dizaine de centimètres, elle conservait une allure et un équilibre exemplaires. Un tailleur pantalon écru finissait de valoriser sa silhouette élancée. Ses cheveux ondulaient sur ses épaules à chaque pas. Elles croisèrent un jeune homme, qui les gratifia d'un large sourire :

- David, voici Jeanne pour l'émission « c'est nous, c'est en nous » de tout à l'heure. Je la briefe un peu et on avance te voir au studio, OK ?
- Ca roule, et bienvenue Jeanne, dit-il lui tendant une main ferme.
- Merci. Euh... alors à tout à l'heure, répondit Jeanne de plus en plus intimidée.

Elles pénétrèrent dans un bureau spacieux, profitant de la même vue.

Quelques dossiers traînaient sur le bureau. Nadine les empila, donnant instantanément une impression d'ordre, puis invita Jeanne à s'asseoir dans l'un des fauteuils en velours marine. Nadine s'empara d'un bloc de papier, d'un stylo et s'assit face à Jeanne.

- En fait, votre passage chez nous sort quelque peu du cadre habituel. D'ordre général, cette rubrique est plutôt destinée à brosser le portrait d'un ou une passionnée. Les candidats écrivent une sorte de lettre de motivation qui les dépeint, afin de nous donner envie de les rencontrer et de diffuser un sujet sur eux. En ce qui vous concerne, c'est nous qui sommes venus vous chercher, suite aux conférences que vous distillez dans la région. Le concept est novateur, votre façon d'aborder le thème aussi. Alors voilà, nous on veut tout savoir.
- Eh bien quel programme ! souffla Jeanne, ne sachant par quoi commencer.
- Pour éviter de vous faire répéter et de perdre en spontanéité, voici ce que je vous propose : on va vous poser quelques questions, certaines déjà préparées, et d'autres sur le vif, en réaction à ce que vous direz et on va enregistrer directement.
- Ah oui ? Enregistrer tout de suite ? Vous êtes sûre ? Je n'ai jamais fait ça moi, balbutia Jeanne inquiète.
- Tout à fait sûre, Jeanne ! On fonctionne toujours ainsi, c'est ce qui donne le naturel à cette rubrique. Par contre, je ne vous cache pas que l'interview est ensuite retravaillée. On coupe allègrement si des passages sont trop longs ou soporifiques. L'atout et l'intérêt de cette émission, c'est son dynamisme. Maintenant, je vous propose qu'on se tutoie, ce qui facilitera bien des choses.

L'animatrice, les locaux, la musique distillée en douceur dans l'immeuble, la convivialité, tout inspirait la sympathie et progressivement, Jeanne se libéra à en devenir impatiente.

- Bon, moi, j'ai mes notes . On prend un café, ou un jus de fruits, comme tu préfères et on file au studio pour les essais. David nous y attend. D'ac ?
- Et bien, c'est parti !

En repassant à proximité des ascenseurs, Jeanne reconnut dans le coin salon, qu'elle avait ignoré tout à l'heure, une fontaine à eau, un distributeur de boissons et de friandises. Nadine s'empara d'un gobelet et proposa un café à Jeanne. Celle-ci hésita, mais eut à cœur de ne pas froisser son hôtesse et accepta. Leurs tasses à la main, elles parcoururent encore un long couloir, puis parvinrent au studio. David était installé à la table de mixage, un casque sur la tête. Dans une cabine vitrée, face à lui, trônait une table ronde équipée de longs micros torsadés tels une pieuvre métallique, et six fauteuils. C'est dans cette pièce que Nadine poussa Jeanne.

- Tiens, assieds-toi là, fauteuil d'en face ; tu verras mieux si David te fait des signes. Je vois avec lui les derniers arrangements et je te rejoins.

Jeanne s'avança, un peu émue de la situation, de l'instant, d'être là, réalisant cette chance inouïe, consciente de l'enjeu. Pierre lui avait pourtant répété ce matin de ne pas s'inquiéter : de toutes façons la publicité qui en découlerait serait bonne à prendre pour leur cause, il lui faisait entièrement confiance. C'est vrai, elle l'aimait pour ça aussi, toujours une critique constructive, jamais négative, ni de reproches : « tu aurais pu... tu n'aurais pas dû... pourquoi n'as-tu pas.... ». Mais elle voulait optimiser au maximum cette opportunité et du coup, se mettait la pression toute seule.

Elle s'assit face à la vitre et observa les deux collègues. Leur complicité était palpable et contribuait au climat harmonieux qui régnait dans le studio. Sérieuse, Nadine dispensait des directives à David, puis les voilà tous deux secoués d'un fou rire. Enfin, Nadine rejoint Jeanne de l'autre côté de la vitre, souriante, les yeux encore brillants.

- Pardon, ça ne se fait pas, d'autant que tu n'entends rien ici, mais David est un blagueur invétéré et ses plaisanteries à deux balles m'amuse.
- Au contraire, ça détend l'atmosphère de vous voir ainsi, approuva Jeanne.
- Bon, si tu es prête, on va commencer, reprit Nadine à nouveau très professionnelle.

Jeanne sentit d'un coup son cœur battre la chamade, tandis qu'elle s'entendait prononcer d'une petite voix, la gorge soudain très sèche : « je suis prête ».

A travers la vitre, David tendit son pouce en signe d'acquiescement. Un gros décompte en lettres

rouges, que Jeanne n'avait pas encore remarqué au dessus de la porte, commença à égrener les secondes :20, 19, 18,.....Le jingle de l'émission retentit. Nadine but une dernière gorgée d'eau et invita Jeanne à en faire autant....5, 4, 3, 2, 1, GO !

- Bonjour à toutes et à tous ! C'est Dina, de votre radio préférée, pour l'émission à ne pas manquer « c'est nous, c'est en nous » ! Aujourd'hui, émission un peu spéciale puisque le thème nous concerne tous : Jeanne Buvier vient nous parler de sa lutte pour protéger au mieux notre planète et combattre réchauffement climatique et autres pollutions diverses... Je précise, aujourd'hui, c'est nous qui avons tenu à avoir Jeanne dans nos locaux. Elle devient une image emblématique de ce thème et peut-être l'avez-vous croisée lors des conférences qu'elle dispense avec Pierre, son mari. Avant que la célébrité nous enlève toute possibilité de les recevoir sur notre petite antenne, nous l'avons invitée. Tout d'abord Jeanne, merci à vous d'avoir accepté !

- Bonjour ! C'est gentil, mais je considère que c'est vous qui me faites une faveur extraordinaire, en me permettant de venir communiquer sur ce sujet si important, mais aussi tellement tabou.

- Tabou ?

- Oui parfaitement, tabou ! L'environnement, l'écologie, la protection de la planète, appelez ça comme vous voulez, c'est un sujet qui agace, qui divise, qui culpabilise, qui renvoie à des choses qu'on refuse, qui remet totalement en cause notre mode de vie actuelle et je dois dire que pour la plupart d'entre nous, il est préférable de s'enfoncer la tête bien profond dans le sable que de repenser nos habitudes. Il est là le problème.

- Bon, pour avoir assisté à l'une de vos conférences, il est vrai que ce que vous décrivez n'a rien de joyeux.

- Malheureusement, je n'y suis pour rien. Je ne fais que reprendre les études, les analyses menées par des scientifiques partout dans le monde, le plus objectivement possible. J'aimerais qu'il en soit autrement.

- Attends ! Le tableau dépeint est si noir qu'on a quand même du mal à croire que ces scientifiques, relativement proches des autorités, seraient impuissants à faire changer les choses.

- Et pourtant, on conçoit, maintenant que des langues se délient, les pressions énormes qu'ils subissent de la part des états, ou simplement de groupes financiers.

- Les fameux lobbies !

- Exactement, et quand on sait ce que ces gens sans aucun scrupule sont capables de taire ou même de faire, on ne pèse pas lourd dans la balance... Tiens, prends le GIEC, le fameux Groupe Intergouvernemental d'Experts sur le Climat considéré comme totalement neutre et crédible. Certains membres experts scientifiques admettent que leurs prévisions, somme toute très alarmistes, ont été édulcorées pour arracher la signature de certains pays grands pollueurs, et reconnaissent par exemple que la banquise de l'Arctique pourrait disparaître dès 2020 au lieu de 2050 initialement prévu. Autrement dit demain. Et il y a pire encore, le facteur "quatre", objectif qui nous est fixé de diviser par quatre nos émissions de CO₂ d'ici 2050. Eh bien tout récemment un comité restreint parlait sans détour de l'impérative obligation d'appliquer un facteur "vingt" !!!!

Du point de vue des ressources maintenant : lors de conférences, des intervenants exprimaient clairement « c'est grave, très grave même. Nos enfants, pas nos petits enfants, la génération des vingt cinq ans et moins, connaîtra un fabuleux bouleversement, supérieur à ce qu'a vécu un homme né dans les années 30 et qui aura vu se développer toutes les technologies jusqu'à ce jour. Vous imaginez une vie à la bougie, sans télé, sans équipement d'aucune sorte, sans voiture. Ce ne sera pas un retour en arrière, je n'avancerais pas que c'est le genre de vie que nous offrirons à nos enfants, personne ne peut le dire. Mais quand les matériaux de base, pétrole, zinc, cuivre, argent, plomb, or... vont se raréfier, quelqu'un peut-il me dire comment on continuera à fabriquer tous ces objets indispensables qui

peuplent notre environnement ? Le calendrier est établi dans les conditions de consommation actuelle. Or si nous, nos voisins et les pays émergents continuons à consommer toujours plus, il est probable que les dates d'échéances se rapprocheront. Si on trouve d'ici là de nouveaux gisements, les coûts d'extraction, toujours plus élevés, interdiront leur accès à une part croissante de la population.

- Pourtant les gouvernements bougent. On n'a jamais autant entendu parler d'écologie, et voici en place les fameuses éco-taxes.

- Ils ne peuvent plus faire autrement, soupira Jeanne. Mais ils font le minimum, car la population ne les aide pas à agir. Les derniers sondages mettent en tête des préoccupations citoyennes, le pouvoir d'achat, le chômage, les retraites, la santé, l'école, les inégalités sociales et seulement en septième place l'environnement. Comment opérer des changements radicaux avec un tel classement ? Regardez, leur taxe « pic-nic » aura eu une vie très courte. Tout le monde s'est insurgé et l'Etat l'a retirée, alors attendons maintenant qu'il n'y ait plus de pétrole, ou qu'il soit hors de prix pour que ces produits-là deviennent excessivement onéreux ou inexistantes.

- Ah je comprends soudain ton hésitation tout à l'heure quand je t'ai offert un café, observa Dina malicieuse.

- Oui, c'est vrai, avoua Jeanne un peu troublée. Je mets un point d'honneur à ne pas utiliser de choses jetables. Mais bon, je suis ton invitée, je sais aussi restée polie.

- C'est tout à ton honneur !

- Pour en revenir aux gobelets et couverts plastiques, on est dans le gadget. Que va-t-il se passer quand les produits de consommation courante, à peu près tout ce qui nous entoure, deviendront inabornables pour la grande majorité des citoyens que nous sommes ? Avant d'arriver à une pénurie des matières, si tant est qu'on y arrive un jour et j'en doute, les prix vont flamber jusqu'à atteindre des seuils exorbitants, les rendant accessibles à une très petite minorité de privilégiés. Le processus de raréfaction des ressources est déjà en marche depuis des millénaires et l'étau se resserre sur nous inexorablement. Aujourd'hui on en voit simplement l'accélération car nous avons dépassé les limites de l'acceptable. Exemples : la terre, le terrain qui jadis était un bien commun a désormais un prix, dû à la promiscuité de l'homme. Ensuite l'eau est devenue payante et bientôt dans certaines villes des taxes sur l'air apparaîtront ! Aujourd'hui en France, on parle de travailleur pauvre ! Cela signifie que désormais, même en travaillant on y arrive plus.

Notre quotidien, notre mode de fonctionnement va changer, il est urgent de l'intégrer au plus vite pour être prêt intellectuellement.

- Donc le mot d'ordre serait d'arrêter le jetable ?

- Oui, ça c'est l'urgence et pour deux raisons : d'abord ça vient envahir et gonfler nos poubelles, et on est bien d'accord, personne ne veut ni décharge ni déchetterie à côté de chez lui, et encore moins de nouvelles taxes.

- Euh, non, si on peut éviter.

- Et avant cela, il faut les produire tous ces trucs qui ne servent qu'une fois et qu'on jette. Ça consomme de l'énergie et des matières premières.

- Alors, c'est quoi ces produits jetables et on les remplace par quoi ?

- Pffff. La liste est tellement longue... Observe-toi sur une journée et tu verras. Ça commence le matin avec les cafetières à dosettes, les biscuits en sachets individuels, les compotes en tube, tout ce qui est en mini dosage ; au bureau, ce qui vient des distributeurs ; au lavabo, les dévidoirs qui font gâcher une quantité monumentale de papiers. Toutes les lingettes qui existent, c'est polluant et mauvais pour notre peau. Les mouchoirs en papiers, on ne sait plus vivre sans et pourtant, quel gaspillage. On reparle des forêts après ?

- Promis, sans faute. Par contre, j'en profite pour t'arrêter. Bon le café, c'est vrai que c'est rudement pratique et on ne sait plus le faire autrement, ok, on réapprendra. Mais

replacer des serviettes en tissu dans les toilettes, on remet quand même en cause l'hygiène ?

- Ce sera un choix à faire. Ceci dit, je lisais un article l'autre jour déconseillant d'utiliser un

mouchoir en tissu car le placer dans ses poches, avec des pièces ou ses clés, en faisait un réservoir de germes. Ok, même si tu n'es pas obligée de te promener avec ta quincaillerie dans tes poches...

Dina ne put retenir un sourire amusé.

- ... d'ailleurs, personnellement, je ne mets rien dans mes poches, ça les déforme. Bref, on incrimine le mouchoir en tissu. Par contre on évite de s'attarder sur le côté particulièrement dégoûtant des mouchoirs en papiers qui pour bon nombre de personnes traînent de ci de là, pour finir dans une poubelle ouverte rendant toute contagion possible. Mais c'est le confort individuel qui prime, là encore. De toutes façons, notre société est tellement aseptisée qu'elle supporte de moins en moins d'agressions. Encore une fois, quand le prix sera prohibitif, la question de l'hygiène ne se posera plus. Cela finira par s'imposer à nous, à plus ou moins proche échéance et je vais être très dure : c'est le niveau de nos revenus qui déterminera ladite échéance individuellement. Je continue avec un autre exemple, à midi on fait monter un plateau repas du traiteur ou encore pire, on va acheter rapidement des plats préparés en grande surface. Et là, on peut reparler des conséquences sur la santé : excès de sucres, de graisses, de conservateurs, montagnes d'agents chimiques et même OGM dissimulés ou acides gras trans, mais cette fois, tu trouves ça normal.

- Bon, j'avoue, je ne me pose pas la question comme ça, admit Dina.

- Et bien voilà, il est là le point déterminant : commençons à analyser chacun de nos gestes et arrêtons d'avancer en robot lobotomisé, apprenons à réfléchir à notre petit niveau individuel, et minutieusement sur chacun de nos actes quotidiens. Et cette liste n'est jamais finie. On est dépendant d'un tas de trucs auxquels on ne pense même pas. Ma dernière création, je viens de fabriquer pour mon aspirateur, un sac avec fermeture éclair, et quand il est plein, zou, au compost : je l'ouvre, je le vide, je le ferme et je le remets. Encore un déchet de moins dans mes poubelles, sans parler des économies. Et je suis loin d'avoir pensé à tout, alors pour les suggestions, contactez-moi.

- Tu n'as pas choisi non plus la méthode la plus simple. Tu sais qu'il existe des aspirateurs sans sacs ? objecta Dina.

- Evidemment. Mais mon aspirateur fonctionne très bien, je n'ai aucune raison de le changer, alors je l'adapte. Il est capital d'intégrer que nous devons éviter de consommer de l'électroménager, tant que le notre fonctionne ou peut-être réparé, même s'il est dépassé. La pollution engendrée par la téléphonie est hallucinante. Pour en finir avec cette énumération fastidieuse, juste un point sur un sujet tabou lui aussi, l'intimité des femmes, puisque nous sommes entre nous, ajouta Jeanne avec un clin d'œil à l'attention de David. As-tu une idée de ce que nous pouvons rejeter comme déchets liés à nos périodes menstruelles ?

- Non aucune. Mais si j'avais pensé parler de ça un jour à la radio..., releva l'animatrice amusée.

- On compte dix à quinze mille produits - tampons et serviettes confondus - au cours de la vie d'une femme.

- Ah oui ? Quand même !

Dina, médusée :

- Mais bon ce sont des produits plus ou moins dégradables, non ?

- Et bien plutôt moins. Déjà, si les femmes en connaissaient les composants, elles auraient probablement beaucoup moins envie d'en utiliser, écoute ça : aluminium, alcool, additifs de parfum, fongicides, bactéricides, résidus de dioxine, lut Jeanne sur une feuille extraite de son dossier. Tout ça en font des produits super polluants à fabriquer mais en plus, ils exposent les femmes aux contacts de faibles doses de dioxine chaque fois qu'elles les utilisent. Quand tu sais que la dioxine est selon Greenpeace, la substance synthétique la plus toxique jamais étudiée, qu'elle a des effets tels que l'endométriose, dysfonctionnements ovariens, fertilité amoindrie, l'incapacité de mener une grossesse à terme, etc. Et ensuite, après utilisation, tout ça vient polluer terre et océans. Plus de la moitié sont jetés à tort dans les toilettes. Je l'ai fait aussi, je ne condamne pas, mais il faut le savoir, au final, ça aboutit

dans la mer et ça tue ses occupants. Sans parler de la montagne d'emballages, de plastiques qui finissent à la poubelle, donc quelque part sur terre ou encore dans les océans, où l'on a découvert récemment une épaisseur de dix mètres de déchets plastiques sur une zone de la taille de la France !!!

- Et tu préconises quoi ?

- Les alternatives existent, mais elles sont étouffées par les pubs des grands groupes. Va sur internet ou dans les magasins bio, et tu verras la Mooncup, c'est une coupe en silicone que tu introduis à la place d'un tampon et que tu vides régulièrement.

- Aïe l'hygiène !

- Mais non. Tu sais te laver les mains ? Il n'y a rien de rebutant dans ce contact. Tu sais que ce sang menstruel est particulièrement fertile pour la terre, avis aux jardinières. Et sinon, la bonne vieille méthode de serviettes en tissus.

- Oh non, ne me dis pas que tu les laves en plus ! s'indigna Dina. dégoûtée.

- Mais si, et je suis heureuse du bien-être intellectuel que cela me procure. En fait j'ai conscience d'avoir fait un chemin énorme par rapport à tout ça. Mais il existe sinon des produits totalement écologiques et dégradables, mais plus chers. Et il faut bien toujours les fabriquer, les emballer, les acheminer....

- Bien, écoute, merci de cette information. Je crois que l'idée doit faire son chemin. Pardon messieurs de ce petit aparté, qui aura très certainement passionné les dames. Tu disais Jeanne que tu as eu une vie avant. Visiblement, tu étais comme nous, tu consommais comme nous, tu polluais comme nous. Que s'est-il passé ?

- Hop hop hop ! Je n'ai pas arrêté de vivre, j'évolue simplement avec ce que je découvre quotidiennement, et ça n'est jamais fini. Je modifie mes comportements en fonction, mais je suis loin d'être parfaite. Je crois que d'aussi loin que je m'en souviens j'ai toujours été touchée par la cause humaine, animale et terrestre. Enfant, j'adorais passer les vacances chez ma grand-mère à la campagne où il n'y avait franchement rien d'autres à faire que de courir dans les champs, jouer avec des bâtons et aller chercher du lait à la ferme. Ça reste des souvenirs fantastiques. Et ensuite, j'ai évolué, vécu avec mon temps. J'ai fait construire une petite maison où ne m'importait que le rapport qualité/prix. J'ai acheté une magnifique voiture sportive que j'abreuçais constamment. J'ai beaucoup voyagé. J'achetais les produits bon marché à manger, mais aussi pour l'entretien, du corps et de la maison. Je n'avais qu'une inquiétude, que le Destop ronge la tuyauterie, mais ce qu'il pouvait entraîner comme modifications profondes de l'environnement, je n'en avais aucune idée.

- Honnêtement, ça aurait changé quelque chose ?

- Oui. Franchement oui ! Aujourd'hui je mets des grilles pour empêcher mes cheveux de boucher les canalisations, et mon mari m'a appris à manier le déboucheur-ventouse ! J'étais persuadée qu'on ne pouvait pas vendre des produits nocifs, ni pour nous, ni pour la nature. J'étais naïve et j'ai le sentiment d'avoir été trompée. Je regardais les écolos avec un peu de dédain. Qu'ils m'excusent, je les voyais comme des marginaux aux cheveux longs et sales vivant d'on ne sait quoi, les consommateurs de bio comme des snobs, victimes parano d'un complot qui empoisonnerait tout le reste de l'alimentation. Aujourd'hui, je le dis, je ne mange pas bio pour le bien que ça me fait, mais pour le mal que ça ne fait pas à la terre.

- Waouh, on n'est pas loin de l'abnégation !

- Non, en tout cas, moi je ne le vis pas comme ça. A combien estimes-tu la vie d'un enfant, celle de ton enfant, si tu en as un ?

- Non pas encore, mais effectivement je conçois qu'on puisse faire des sacrifices pour ses enfants.

- C'est une certitude. La question aujourd'hui est de savoir si on fait les bons sacrifices. Je ne suis pas sûre que travailler intensément et leur offrir des gadgets en compensation - gadgets qu'ils n'ont même plus le temps de rêver, mais qui par contre auront des répercussions néfastes sur leur futur - soit le bon choix. L'hypocrisie à ce sujet aussi est monumentale: on ne peut plus dire qu'on ignore les conséquences de nos actes, mais on

refuse d'agir, et en même temps, on passe son temps à exiger ce qu'il y a de mieux pour nos enfants. Je ne comprends pas !

- C'est pas faux. C'est un vrai bouleversement de société que tu prônes.

- En fait, ce bouleversement va avoir lieu et sans doute plus tôt que prévu. A mon avis, il faut s'inquiéter maintenant de savoir si on veut être acteur et pouvoir s'adapter, ou simplement impuissant et subir. Donc, pour en revenir à ta question, un beau jour de 2004, en zappant, j'ai vu Nicolas Hulot chez Fogiel. Je l'ai écouté et j'ai été abasourdi par ce qu'il disait. Le lendemain, j'ai foncé acheter "le syndrome du Titanic". Jamais livre n'a si bien porté son nom. Mais même si on pleure tous à chaudes larmes en regardant Di Caprio s'enfoncer dans l'eau, pas grand monde ne s'émeut de ce qu'on coule actuellement, sans gilet de sauvetage et en dansant. Là, j'ai pris conscience des absurdités de notre société, de la comédie permanente dans laquelle nous vivons, du poids phénoménal du monde industriel sur nous, de la lâcheté des hommes.

- En fait, si je résume un peu ta pensée, il faut se remettre à faire plus de choses par soi-même. Mais où prendre le temps ?

- C'est à chacun d'y répondre, de faire ses propres choix. Nous avons tous des vies, des impératifs différents. Et il y a ceux que nous nous imposons. Désormais, la machine est lancée et elle va très très vite. On a tout juste le temps d'attraper quelques parachutes et la chute sera sans doute amortie, mais ceux qui refusent les parachutes risquent de s'écraser tout net et d'en entraîner d'autres. Concernant tous les investissements que nous avons effectués pour essayer de rendre notre maison autonome, on nous a très souvent répliqué que ce n'était pas rentable. D'un point de vue économique, à court terme non, c'est clair mais avec le temps on évince les meilleurs placements financiers. De toute façon, il faut arrêter de penser économie, nous, on pense égoïstement « survie ».

- Tout le monde n'a quand même pas les moyens, insista Dina.

- Pour beaucoup, il s'agit déjà simplement de choix. Un jour, une collègue, qui se disait très sensibilisée à l'environnement, me regardait avec mon panier plein de légumes bio. Elle me dit: "Moi, j'aimerais bien acheter bio, mais c'est trop cher!". Je n'ai rien répondu, pourtant je savais que les revenus de son foyer étaient supérieurs aux nôtres et l'après-midi même, je l'entends: "Oh j'ai craqué sur une paire de bottes! J'en avais pas vraiment besoin, mais elles étaient trop belles!".

- Ca, on l'a toutes fait, franchement!

- C'est clair. Mais aujourd'hui, on en est à l'heure des décisions. Il y a un peu plus de cinquante ans, on consacrait cinquante pour cent de son budget à se nourrir. On en est loin actuellement; on s'est créé tellement d'autres charges qui sont devenues prioritaires. On a toutes les clés pour bien manger, mais je pense qu'on ne s'est jamais aussi mal nourri. A quand les pilules chimiques de toutes les couleurs.

- Et la voiture, c'est important aussi la mobilité.

- On l'a rendue indispensable, on en est tous esclaves. Mieux que la voiture électrique, moi j'attends après la voiture à air comprimé qui polluerait encore moins, mais c'est très long à venir. Alors en attendant, j'ai changé ma façon de conduire. C'est vrai que nous devons éviter de rouler en 4x4, en grosses cylindrées, même en monospace qui assure trop de prise au vent et consommera donc toujours plus qu'un break. Et puis, rouler tout doux. En plus, je m'oblige à respecter les limitations, du coup je fais plein d'économie et tant pis si j'en agace quelques uns. Sur des parcours connus, j'anticipe : avant l'entrée dans le bourg, je lâche tout et je laisse la voiture perdre toute seule sa vitesse, j'éteins mon moteur -s'il est chaud- aux feux. Plein de trucs comme ça. Et surtout pas de clim.

- Et l'avion, vraiment fini ?

- Oh probablement, sauf cas de force majeure. L'aviation provoque deux à trois pour cent des émissions de CO₂ de la planète, soit les émissions de la Grande Bretagne par exemple ou une fois et demi celles de la France. Pour un long vol, considère que chaque passager, et encore, si l'avion est plein, émettra la même quantité que s'il avait fait le trajet seul, dans

une grosse berline ! Pour un vol court, moins de cinq cents kilomètres, ça correspond toujours à son trajet effectué tout seul, mais cette fois-ci, en camion! On a chez nous des trains particulièrement performants et je doute des gens qui me parlent de gagner du temps en avion, une demie heure peut-être, mais ça ne le vaut vraiment pas.

- C'est vrai qu'on relativise mieux avec ces images.

- Autre chose qui émeut souvent les gens, en tout cas, si on leur montre, ce sont les conditions d'élevage de nos animaux de boucherie. Nous avons totalement industrialisé, mécanisé des êtres vivants. Nous avons mis au stade d'objet, des animaux qui souffrent, qui ont leur sensibilité. On se comporte avec ces pauvres bêtes comme on le ferait avec des boulons ou des morceaux de bois, qu'on empile, qu'on déplace, qu'on extermine, sans plus de sentiment ou de considération. Est-ce normal et digne de nous ? Nous sommes monstrueux ! Comme il faut produire toujours plus, puisque ce qu'on consommait autrefois occasionnellement, on a décidé de le manger plusieurs fois par jour et à pas cher, on a modifié l'alimentation de ces bêtes, bourré de produits chimiques, de médicaments, fait de leur vie un enfer. J'ai honte quand je passe près de ces immenses hangars qui sont les mouroirs de ces pauvres créatures. Manger de la viande ne doit pas être à ce prix. Nos ancêtres si primitifs du Neandertal respectaient les dons de leur Mère Nourricière, à ce titre, ils honoraient les animaux de leur vivant et dans leur mort, ils les estimaient à leur juste valeur, ne prélevaient que le strict nécessaire. Cette fois encore la nature nous rappellera à l'ordre et a déjà commencé avec les maladies vaches folles, grippe aviaire. Commençons par manger moins, et mangeons des animaux sains.

- Et les pets de vaches ? ne put retenir Dina avec un rire.

- Sérieusement ? C'est encore notre faute avec ce qu'on leur donne à manger d'une part. Ceci dit, elles auraient de toutes façons des flatulences, mais la quantité de vaches que nous élevons, entraîne ces émissions non négligeables dans les analyses. Et puis, il faut le nourrir tout ce bétail, alors on sacrifie des céréales, on cultive des terres rien que pour elles, alors qu'une partie de la population mondiale meurt de faim. C'est particulièrement culpabilisant de vivre aujourd'hui et de s'avouer : « je suis responsable de la déchéance, de la mort d'hommes, de femmes, d'enfants quelques parts en Afrique, à l'autre bout du monde », parce que pendant que nous tergiversons avec notre pouvoir d'achat, eux ils subissent déjà de plein fouet le réchauffement climatique, eux qui ne consomment rien, qui ne produisent pas de CO2 ou si peu.

- L'Afrique a toujours souffert de famines, de sécheresse,...

- Oui, mais regarde l'évolution des lacs et des nappes souterraines, ils s'évanouissent progressivement. Les périodes sèches s'enchaînent. La faune et la flore y sont sensibles aussi. Observe les arbres, les plantes. Chez nous tout simplement, des espèces du Sud commencent à se plaier au Nord, des insectes migrent aussi vers le nord, traînant dans leur sillage des maladies qu'on ne soupçonne même pas encore. L'injustice majeure, c'est que nos actes ont les répercussions les plus fortes au niveau des pôles et de l'équateur, là où sont déjà les peuples les plus démunis.

- Ils ont parfois aussi leur part de responsabilité. Je visionnais un reportage l'autre jour où on voyait les autochtones mettre eux-mêmes en pièce leurs magnifiques forêts pour quelques sous.

- Ont-ils le choix ? Sans te rendre compte tu viens d'entrevoir l'avenir : tu as observé incrédule, l'attitude de ces gens, dans le dénuement le plus total, qui n'ont plus de quoi vivre. C'est un comportement d'urgence, de détresse ou la réflexion n'a plus sa place, c'est la fuite en avant vers le pillage généralisé. Ils auraient le choix, même si je pense qu'à leur place on ferait pareil, reconnu Jeanne. Ils n'ont plus aucune source de revenus, se font souvent exproprier pour que leurs maigres ressources viennent satisfaire les consommateurs que nous sommes, avec des salons de jardin en teck de moins en moins chers ou tout simplement l'industrie du papier. Un comportement responsable serait en tant qu'acheteur

de toujours se renseigner de la provenance des produits, pas forcément faire confiance aux vendeurs. Et puis aussi de privilégier des produits recyclés ou d'occasion. En fait, c'est cela que j'attends des gens, d'avoir enfin le sentiment qu'ils ont conscience de l'enjeu et qu'ils prennent leurs responsabilités. A tous les niveaux, on peut agir avec beaucoup ou peu d'argent. En plus, quand on calcule, l'écolo fait de grosses économies, même par rapport à un consommateur modéré et réfléchi.

- Peux-tu nous guider, nous mettre sur la voie, nous expliquer un peu ton parcours.

- Ca oui ! Et je continue à dire que ce cheminement, il est à la portée de quiconque est un peu motivé et a conscience des faits. Ma grande chance, c'est aussi d'avoir rencontré Pierre. Quand je l'ai connu, on fumait tous les deux, par exemple. Pas bien ! Mais je l'ai vu ramasser son mégot et le mettre dans sa poche, ou le porter dans une poubelle. Comme moi ! Aucune des personnes que j'avais pu côtoyer ne faisait ce genre de choses. On a commencé à discuter et tout s'est construit petit à petit, en vivant au quotidien. On se reprenait mutuellement sur des petites choses. Moi, je suis une anti-gaspilleuse de tout, je lui disais donc quand je trouvais des flacons, des produits pas totalement finis, ou s'il oubliait la lumière quelque part. Par contre, je n'aurais pas eu l'idée d'éteindre la douche en me savonnant, ou de me laver les dents ou les mains à l'eau froide ; là il m'a éduquée ? Ensemble, petit à petit, on a revu notre façon de consommer. Comme tous les jeunes ménages, on voulait tout, tout de suite et pas cher. Aujourd'hui, on prend notre temps, on compare, on réfléchit les conséquences écologiques et on achète le plus naturel possible, et plus cher si on peut garder un objet plus longtemps, ou même le faire réparer. Notre télé, bon vieil écran de cinquante centimètres, je l'ai acheté en m'installant, ça fait quinze ans. Il y a huit ou neuf ans, un réparateur n'en donnait pas cher ; elle marche toujours et nous, on a arrêté de regarder les super écrans de cinéma qui se vendent. On se posera forcément la question, le jour où elle lâchera, on trouvera une occasion. Pierre était gros consommateur de viande, il a appris à en manger beaucoup moins et ça devient plat de fête du dimanche par exemple. On éteint sagement toutes les veilles à la maison et on reprogramme le DVD juste quand on a besoin d'enregistrer. Pierre m'a inculqué sa façon de faire la vaisselle en consommant le moins d'eau possible. A faire cette course à l'économie d'eau, j'en suis venue à regarder amèrement les toilettes et ses chasses d'eau ; on paie aujourd'hui des fortunes à épurer de l'eau que plus grand monde ne boit, mais qui sert à envoyer nos déjections le plus loin possible ! C'est logique ? Alors j'ai commencé à me renseigner sur les toilettes sèches. On aurait pu simplement utiliser l'eau collectée du toit, mais d'une, les gouttières n'étaient pas encore installées -et je suis du genre impatiente!-, ensuite, ça ne réglait la question qu'à notre niveau mais pour la collectivité, on continuait à venir gonfler les quantités d'eau à traiter et les pollutions des nappes phréatiques. J'avais d'autre projet pour notre récupération d'eau de pluie. Je pense qu'il faut grandement économiser l'eau et que c'est probablement une des premières choses qui manquera. Donc, j'ai harcelé mon pauvre mari, jusqu'à ce qu'il me fabrique les plus belles toilettes sèches que j'ai jamais vues, et ça m'enlève une énorme épine du pied quant au nettoyage d'une cuvette de toilette ordinaire. Encore un exemple : à l'époque où on était tout fou, on a acquis sur un coup de tête une piscine hors sol avec filtration électrique. Ca fait six ans; elle fonctionnerait encore, mais tous les produits chlorés, l'eau à ajouter, l'électricité pour le filtre, ne nous correspondaient plus. Alors, aujourd'hui elle sert aux poissons en attendant qu'on termine notre bassin naturel. Je répète : être écolo ne signifie pas « se priver de plaisir », mais en avoir en respectant la nature, et c'est tout à fait possible. Si on est motivé, le petit effort lié au changement d'habitude s'oublie très vite d'autant qu'on y prend un plaisir intellectuel, celui de faire quelque chose de bien. Ensuite, pour peu qu'on ait quelques économies ou qu'on soit bricoleur, on peut essayer de rendre sa maison autonome : bien l'isoler, utiliser le solaire pour chauffer l'eau ou produire des watts.

- J'ai lu aussi de privilégier le chauffage « bois ».

- Aïe ! Encore un sujet de débat, grimaça Jeanne.

- Bien pourquoi, tous les écolos défendent le poêle à bois ?
- Pas nous ! A l'échelle planétaire, les forêts sont en légère régression donc ce n'est déjà plus une énergie renouvelable. En France pour la première fois depuis cent cinquante ans, le recul est déjà effectif et encore, on importe des bois exotiques. De plus, si demain le prix des énergies fossiles se stabilise à la hausse et que par conséquent, tout le monde se met à brûler du bois, je ne donne pas cher de nos forêts, ni de nos arbres fruitiers, ni même de nos haies. Et puis, sa combustion dégage du CO₂, beaucoup de CO₂, quinze pour cent de plus que le fuel domestique et ce même avec des systèmes de régulation électroniques, je ne parle pas des particules qui posent déjà des problèmes dans certains quartiers. D'autres diront que ce n'est pas grave puisque le bois relâche le carbone qu'il a capté pour se constituer, donc opération neutre. A ceux-là, je réponds qu'on n'a pas vraiment besoin de CO₂ supplémentaire dans l'atmosphère, donc si on peut le laisser stocké dans les arbres, c'est tout bénéfique. En fait clairement, aujourd'hui nous consommons 5 à 10 fois ce que la planète est capable de produire en ressources renouvelables. Les deux seules pistes raisonnables et non risquées qui s'offrent à nous sont le solaire conjugué à une réduction massive de la consommation énergétique.
- C'est la première fois que j'entends un tel raisonnement, c'est perturbant. Mais alors comment se chauffer?
- Idéalement, il faudrait ne pas se chauffer ou du moins seulement lors des périodes de grands froids. Et c'est possible avec la maison passive ou positive. Elle produit autant, sinon plus d'énergie qu'elle n'en consomme, car super bien isolée et réfléchiée dès sa conception. Ça devrait être la norme de construction actuelle, mais non, on réserve ça aux pays nordiques. Il faut prendre conscience qu'aujourd'hui nous avons dépassé les limites et que maintenant la seule porte de sortie c'est d'appuyer sur le frein. Ceux qui nous rabâchent qu'avec les écolos nous allons retourner à l'époque des cavernes n'ont pas encore compris que c'est justement la continuité de notre système qui est en train d'y précipiter l'humanité, au temps des cavernes. Cela en est presque comique.
- Et comment le vis ta fille ? Car je crois que vous avez une petite puce.
- Oui, mais elle est pas bien vieille et du haut de ses trois ans, elle ne se rend encore pas très bien compte des choses. Elle ne connaît pas les lingettes, a porté des couches lavables. On se bagarre à Noël et à son anniversaire pour qu'elle ne croule pas sous des tonnes de cadeaux. Sa garde robe est plutôt modeste et composée pour la plupart de vêtements d'occasion. Elle mange comme nous, n'a quasiment pas consommé de petits pots. Elle semble très épanouie et heureuse de sa condition. La difficulté viendra probablement en grandissant, et en s'apercevant que certains petits camarades fonctionnent différemment, qu'ils ont tout, ou bien des choses plus belles. Mais ça, nous aussi on l'a vécu petit et cela a contribué à forger notre caractère, à respecter les choses qu'on nous donne, qu'on nous offre, et en fin de compte, à nous apprendre la notion d'effort, de valeur.
- Et si avec ses frères et sœurs, elle se rebelle ?
- On n'en est pas encore là. Et puis comme tous les parents, nous ne sommes pas dénués d'écoute et de dialogue, donc on avisera, mais si elle comprend les choses, si nous lui expliquons, si les mécanismes sont pris, et mieux encore, si elle perçoit que c'est pour son bien, alors je pense que nous ne souffrirons pas trop. Quant à ses frères et sœurs, ce n'est pas du tout à l'ordre du jour. A nouveau, au risque de te choquer, aujourd'hui il me semble assez égoïste de vouloir d'autres enfants pour se faire plaisir, sans se préoccuper des incertitudes qui pèsent sur leur avenir. Car il est là l'enjeu, demain, nous devons assumer nos enfants !
- Avant, on n'avait peur du chômage, aujourd'hui c'est la crise. Mais là, ne plus faire d'enfants pour l'environnement..., commenta Dina avec une moue sceptique.
- En fait, je ne dis pas de ne plus faire d'enfants, mais d'en mettre moins au monde, idéalement se limiter à deux au maximum. Ensuite, on ne peut pas comparer la peur du chômage et l'environnement. Il ne s'agit pas de notre risque à nous, à court terme, mais du bien être futur de nos petits. Il y a toujours eu des crises souvent imprévues et de durées

variables. Prévoir l'avenir professionnel dans vingt ou trente ans, c'est totalement aléatoire. Là on parle d'un état quasi apocalyptique annoncé, et non pas par des illuminés, mais bien par des scientifiques, des politiques de tous les pays ! C'est une certitude, on fonce droit vers un chamboulement monumental et plus rien désormais ne nous en protégera.

- L'homme est coriace, il saura s'adapter.

- A mon tour d'être sceptique, répliqua Jeanne avec un sourire triste. Je ne suis pas convaincue que l'espèce humaine puisse s'adapter si les autres espèces vivantes disparaissent progressivement. Pour élément de réflexion, je vais te raconter brièvement l'histoire de deux civilisations, celle de l'île de Pâques et celle de Tikopia, l'une a disparu, l'autre a survécu. Quand les premiers colons polynésiens découvrirent l'île de Pâques aux environs de l'An 900, ses cent quatre vingt kilomètres carrés étaient couverts d'une forêt subtropicale diversifiée. Sa population augmenta progressivement pour atteindre, selon certains historiens, près de vingt mille sujets. Conséquence : la forêt fut graduellement rasée, à la fois pour dégager des terres cultivables et pour récolter du bois de cuisson des aliments ou destiné à la construction. En 1400, le déboisement aurait été à peu près complet. Les pirogues furent remplacées par des radeaux sommaires qui ne permettaient plus de s'éloigner des côtes : les gros poissons comme le thon, les marsouins et autres phoques disparurent progressivement de l'alimentation, qui s'appauvrit considérablement. La plupart des espèces d'oiseaux nichant sur l'île furent décimées par la chasse, tandis que les terrains agricoles escarpés s'érodèrent. En 1722, lorsque Pâques fut découverte par les Européens, l'île portait mille à deux mille habitants, décrits comme "petits, maigres, effarouchés et misérables".

L'île de Tikopia maintenant. Perdue dans le Pacifique, elle abrite depuis trois mille ans une population de mille deux cents habitants sur une surface de cinq kilomètres carrés ! Comment les habitants sont-ils parvenus à maintenir un équilibre? Sans doute par une conscience aiguë des limites de l'île. D'où la mise en place d'une vraie politique de régulation des naissances, passant par le mariage tardif, l'utilisation de plantes contraceptives, abortives, voire par l'infanticide.

- Attends, je ne peux pas te laisser dire une horreur pareille.

- Dina, ce que je te raconte est une histoire, épouvantable je te l'accorde, mais vraie, enfonça Jeanne, et qui démontre que si l'homme attend d'être au pied du mur pour réagir, il s'imposera des décisions extrêmes avec tous les dérapages imaginables. Soit on décide de fermer les yeux pour en arriver à la situation de l'île de Pâques ou alors on devient responsable tout de suite et on évite les extrémités qu'une situation de surpopulation imposera. Je m'adresse à toi et à tous les auditeurs : en 1722, l'homme était encore présent sur l'île dévastée, mais dans quelles conditions de vie ? Personnellement je ne veux pas être spectatrice de notre décadence. Nous n'en sommes heureusement pas encore là, mais à trop attendre pour agir ou même simplement pour oser se poser les bonnes questions, nous nous rapprochons de difficultés inévitables. Tikopia a failli connaître le même sort que l'île de Pâques ; la surpêche fut évitée en limitant la consommation de poissons. Des porcs furent introduits vers 1200, mais jugés trop coûteux en ressources, les habitants les ont volontairement éradiqués. Par ailleurs, si on considère la forêt de Tikopia, constituée presque exclusivement d'arbres productifs, la population l'a gérée de manière à développer encore d'avantage la production. Enfin, avec des ressources renouvelables et des besoins volontairement stabilisés, les écarts sociaux ont quasiment disparu. L'homme ne pourra pas vivre seul ou du moins sans maintenir les autres espèces. Einstein nous donne quatre ans à vivre après la disparition des abeilles. Pas de chance pour nous, pendant que je te parle, des ruches se meurent un peu partout dans le monde. On sait que le passage de l'ère glaciaire à celle si confortable que nous connaissons, n'a demandé que quatre à cinq degrés de plus. Qui souhaiterait vivre dans l'ère caniculaire qui se peaufine à l'horizon 2100? Les perspectives actuelles s'évaluent entre deux et six degrés de plus. Avec cette contrainte supplémentaire, la Terre ne parviendra pas à nourrir indéfiniment ses habitants, surtout au

rythme où on la pille. Alors il serait peut-être temps de parler de réguler les naissances, il me semble, au lieu de faire l'apologie de la famille nombreuse et de ne voir la croissance de la société qu'au travers son taux de fécondité. Nouvelle hypocrisie, nouvel aveuglement.

- Eh bien, rien que ça ! Il y a tellement de chose dans ce que tu viens d'exposer. En admettant qu'il faille effectivement réguler les naissances, comment comptes-tu l'expliquer au citoyen lambda.

- Avec des exemples très simples comme je viens de t'en délivrer, mais surtout en intervenant au niveau international pour mettre tout le monde d'accord sur la nécessité impérieuse de définir un seuil de population mondial à ne pas dépasser. Ce seul critère, si il est défini et accepté par les instances dirigeantes du monde, déblocuera tout sur le plan intellectuel et nous toucherons enfin du doigt la sagesse. Et là tu vois, je ne parle pas d'infanticide et non plus d'extermination, je laisse ces mots aux utopistes où autres détracteurs, partisans du « rien changer ».

- Ca fait froid dans le dos, quand même !

- Ne rien faire, oui. Sinon faire moins d'enfant, c'est une frustration individuelle pour d'énormes bénéfices collectifs futurs. Mais surtout avec une politique démographique non plus dédiée à l'économie mais au bien être. Pour la première fois, on arrêterait de se battre contre les moulins à vent de la pauvreté galopante et on donnerait une perspective au monde entier : à défaut de réponse immédiate aux maux de notre société, un mieux être est en cours. Et puis il y a tant d'enfants malheureux à accueillir.

- Et bien Jeanne, franchement, merci infiniment d'avoir accepté de nous détailler à l'antenne, ton cheminement, votre combat, notre combat. Je crois qu'ici ton message nous a tous percutés de plein fouet. Je n'avancerais pas que nous allons changer du tout au tout, ce serait hypocrite ou prétentieux, mais nous serons probablement plus à l'écoute et plus enclin à surveiller notre consommation. Vous avez un site, je crois ?

- Oui, avec Pierre, ça a été notre premier travail : www.sauverlaplanete.fr. On a essayé d'articuler les faits, et de donner des solutions pour réduire notre empreinte écologique. C'est loin d'être exhaustif et ce ne sont que quelques réflexions, donc comme à nos conférences, on attend une interactivité. Venez nous apporter vos idées et vos remarques. Merci d'avance, encore merci de m'avoir écouté et je m'excuse si à travers mes propos j'ai pu heurter quelques fidèles de ton émission, ce n'était pas mon but, conclut Jeanne.

- Tout le plaisir était pour nous. Et maintenant, page musicale et spot d'informations à suivre. Byebye, c'était Dina et à demain.

De l'autre côté du carreau, depuis son poste, David, d'un grand geste de la main, signala la fin de l'enregistrement. Nadine se tourna vers Jeanne, souriante.

- Alors, ça s'est plutôt bien passé ?

- Oui je crois....enfin, je ne sais pas, je me suis peut-être un peu trop lâchée. J'ai du choquer certains auditeurs.

- C'est bien possible. Mais c'est aussi le but, de provoquer, pour faire réagir. En tout cas, moi, ça m'a parlé et je vais étudier de plus près mon abominable comportement. De toute façon, on va réécouter ça tranquillement et si des choses vraiment déplacées ou excessives ont été dites, on balaira ça, n'est-ce pas Le Spécialiste ?

David sortait à l'instant et s'approchait des deux jeunes femmes.

- Mmmmm..., non franchement, je ne crois pas. Ca déménageait pas mal. Moi ça m'a plu, certifia-t-il. Pour une fois, on a eu droit à du concret, je suis admiratif du travail que vous accomplissez et je pense que c'est la moindre des choses de vous écouter et d'aller visiter votre site. Bon pour la prise, on en est à un peu moins d'une heure, alors avec les spots et un ou deux morceaux de musique, ce sera parfait. On diffuse ça en principe demain. On va retravailler ce qui doit l'être maintenant.

- Oui, à mon avis, ça ne va pas nous demander beaucoup de boulot, il m'a semblé que

tout s'enchaînait bien, fit Nadine ravie. Voilà, je vais te raccompagner maintenant Jeanne. Désolée d'être un peu expéditive, mais c'est notre façon de travailler, à chaud.

Elle se leva. Jeanne rassembla les quelques feuilles dispersées sur la table, les rangea dans sa chemise cartonnée, et se redressa, radieuse :

- Je crois que je n'ai pas fini de tourner et retourner dans ma tête le déroulement. J'ai hâte d'entendre le résultat demain. Nos conférences nous permettent de rencontrer beaucoup de personnes, mais déjà un peu sensibilisées à la base, ce passage en radio est inespéré. Merci encore David et au revoir, dit Jeanne en lui serrant la main.
- Je pense que tu auras de mes nouvelles rapidement par l'intermédiaire de votre site. Bonne chance !

Les deux femmes quittèrent le studio pour se diriger vers les ascenseurs.

Cette fois, Jeanne osa :

- Au fait, vous devez bien avoir des escaliers ? J'ai un trop plein d'énergie à évacuer, précisa-t-elle devant la mine interdite de Nadine.
- Oui, ils sont là, de l'autre côté.

Elle éclata de rire :

- J'aurais dû m'en douter. Ceci dit, ce n'est pas une mauvaise idée ; huit étages au pas de course avant d'aller à la salle de sport, c'est plutôt bénéfique et économique !

Elle lui ouvrit la porte et lui tendit la main avec un vrai sourire :

- Moi aussi je considère que c'était une chance de t'avoir eue parmi nous aujourd'hui et je pense que tu entendras parler de nous prochainement. De toutes façons, on te fera part des réactions suite à l'émission. A bientôt.
- Quand vous voulez. Bonne fin de journée et coupez pas tout surtout.
- Pas de risque !

Jeanne descendit les marches, tandis que derrière la porte refermée, Nadine retrouvait David pour se mettre au travail.

Tellement perdue dans ses pensées, Jeanne gagna le rez-de-chaussée sans s'en rendre compte. En ouvrant la porte, elle découvrit le visage étonné de la standardiste :

- Les ascenseurs sont en panne ?
- Absolument pas, mais j'avais besoin d'exercice, et sinon, écoutez la radio demain, expliqua-t-elle avec un clin d'oeil. Au revoir !
- Au revoir, répondit la standardiste sidérée.

Sur le trottoir, le soleil déjà bien bas, Jeanne considéra sa montre.

- Oh, dix-huit heures cinq ! J'espère que Pierre est encore en ville.

Elle tira de son sac à main, son portable et le reconnecta. Aucun appel ou message en son absence, c'était plutôt bon signe. Elle tapa machinalement le numéro de Pierre.

- Allo, ma Puce ?
- Oui, fit Jeanne d'une voix un peu euphorique.
- Tiens tiens, à t'entendre, j'ai comme le sentiment que ça s'est bien passé, se moqua-t-il gentiment.
- Ben en fait, je ne sais pas trop. Tu seras sûrement un peu critique demain. J'ai une image de confusion, j'ai parlé d'un peu tout, sans vraiment aller au fond des choses, résuma-t-elle. Mais l'ambiance était vraiment cool. Dina et son assistant ont été super sympas. Je crois qu'ils ont adoré, en tout cas, c'est ce qu'ils ont dit.
- Moui, des gens polis quoi ! la taquina Pierre. De toutes façons, une interview n'est pas un exposé, donc tu ne pouvais pas construire une réflexion. Je suis sûr que tu as été parfaite, j'ai hâte de t'entendre !

- Pfff...vingt quatre heures à patienter....A propos de patienter, t'es où ?
- Moi ? J'suis à la maison, pourquoi ? blagua Pierre.
- Non ?!!! Tu m'as oubliée ?
- Comme si c'était possible ! Bon je suis dans ton quartier d'ici dix minutes je pense. Vois-tu un troquet où m'attendre ?

Un rapide regard autour d'elle renseigna la jeune femme :

- En fait, il y a un en face de la radio, tu m'y rejoins ?
- Ca roule, commande moi une petite bière, ma chérie, j'arrive.

Toujours son portable à la main, Jeanne traversa la rue et vint pousser la porte du café. « Bonjour », l'accueillit une femme derrière le bar. Jeanne hocha la tête et scruta discrètement l'espace. Toujours un peu mal à l'aise de pénétrer seule dans un bar ou un restaurant, elle perçut le regard d'un ou deux habitués au comptoir, des personnes attablées. Même si elle se sentait à son avantage dans sa robe orangée et sa veste assortie, son manque de confiance la rejoignait à chaque fois.

Ayant jeté son dévolu sur une table à deux banquettes, elle s'y installa. Elle déposa sa jaquette, son dossier et son téléphone portable sur la table, puis elle s'assit confortablement.

La propriétaire des lieux s'avança vers elle :

- 'jour ! Qu'est ce que vous désirez ?
- Je vais prendre un Monaco et une Guinness, s'il vous plaît. J'attends quelqu'un, ajouta-t-elle devant l'air étonné de la dame.
- Ca marche !

En attendant boissons et mari, Jeanne bascula de nouveau dans ses pensées. Les péripéties de la journée défilaient dans son esprit. L'image d'Agathe lui revint à l'esprit. Elle allait l'oublier.

Elle lança le rappel automatique. A la cinquième tonalité, le répondeur s'enclencha :

- Bonjour, c'est Agathe ! Laissez-moi votre message, vos coordonnées et je vous rappelle. Merci et au revoir.
- Agathe, c'est Jeanne ! Je viens juste de quitter la radio et là j'attends Pierre. Bon, on essaie de se reparler plus tard. Bisous ! Et pour info, je viens d'enregistrer l'émission « C'est nous, c'est en nous » si tu connais ; c'est sur Young Radio, diffusé en principe demain à 18h. A plus.

Jeanne reposa le portable et s'enfonça dans la banquette. En relevant les yeux, elle aperçut le break familial qui longeait la vitrine. Le suivant des yeux durant sa manœuvre de stationnement, elle trépignait d'impatience. Le plateau des boissons arriva à ce moment.

Tandis que la serveuse disposait les verres, Pierre poussa la porte et s'approcha :

- Alors ma star ! dit-il en l'embrassant amoureuxment.

Et Jeanne débuta son récit.

V – RENDEZ-VOUS MANQUES

La décision de téléphoner à Jeanne tourmentait Agathe. Elle s'était finalement décidée, après avoir envisagé toutes les réactions de sa vieille amie. Toutes ? sauf celle-là. Elle s'était sentie un peu frustrée, alors qu'elle avait si bien préparé son discours,... et puis intriguée aussi. Quel rôle et

quelle importance avaient donc aujourd'hui Jeanne ? Qu'était-il advenue de la jeune fille aux idées bien arrêtées, certes, mais si timide. Elle en brûlait de curiosité.

Au volant lorsque Jeanne lui laissa son message, elle en prit connaissance en arrivant à la maison, mais avec l'heure tardive et les enfants à s'occuper, le courage lui manqua.

Le lendemain, un rendez-vous déprogrammé lui permit de prendre plus tôt les enfants, d'écouter l'émission radio, et éventuellement de rappeler Jeanne.

Elle était finalement assez impatiente d'écouter la radio, cette émission lui donnerait des éclaircissements.

Young Radio comptait déjà parmi les stations mémorisées sur son poste, elle écoutait leur programme musical et parfois aussi l'émission de Dina.

A dix-huit heures, Enzo, à ses devoirs, Colombine, toute absorbée par un puzzle, elle se cala dans son canapé, l'oreille attentive, en sirotant un verre de limonade.

Le jingle annonça le début de l'émission :

« Bonjour à toutes et à tous ! C'est Dina, de votre radio préférée, pour l'émission à ne pas manquer « C'est nous, c'est en nous » ! Aujourd'hui, émission un peu spéciale puisque le thème nous concerne tous : Jeanne Buvier vient nous parler de sa lutte pour protéger au mieux notre planète et combattre réchauffement climatique et autres pollutions diverses. Je précise : aujourd'hui, c'est nous qui avons tenu à avoir Jeanne dans nos locaux. Elle devient une image emblématique de ce thème et peut-être l'avez-vous croisée lors des conférences qu'elle dispense avec Pierre, son mari. Avant que la célébrité nous enlève toute possibilité de les recevoir sur notre petite antenne, nous l'avons invitée. Tout d'abord Jeanne, merci à vous d'avoir accepté !

- Bonjour ! C'est gentil, mais je considère que c'est vous qui me faites une faveur extraordinaire, en me permettant de venir communiquer sur ce sujet si important... ».

Agathe sourit en entendant la voix familière de son amie, un peu surprise de l'introduction de Dina. Elle ne savait pas Jeanne si engagée, impliquée et de surcroît animant des conférences. Il faut dire que le sujet jusqu'alors ne les interpellait pas au point d'aller à des réunions ou autres débats. Elle se sentit néanmoins curieuse d'en apprendre davantage, et elle écouta attentivement chaque phrase de l'interview, parfois hochant la tête, se disant « ça, c'est tout Jeanne », parfois étonnée des propos, parfois un peu culpabilisée. Quand les intervenantes prirent congé l'une de l'autre à l'antenne, Agathe aurait aimé en entendre encore, avoir des précisions. Elle resta un temps immobile, un peu atterrée par ce qui venait d'être dit, les interrogations se bousculaient dans son esprit. Déjà ébranlée par les questions des enfants, elle imaginait difficilement un avenir si noir que le prétendait Jeanne. Elle se décida à téléphoner. Malheureusement, elle se heurta elle aussi à la messagerie : "Bravo, Jeanne! Je viens de t'écouter à la radio et tu m'as bluffée. Je ne te connaissais pas tous ces talents. Que dirais-tu de déjeuner ensemble? Je serais en ville Mercredi et Vendredi midi, et ce serait vraiment chouette de se revoir et de parler de tout ça! Bisous".

Après tout, c'était logique, Jeanne devait être assaillie de réactions suite à sa prestation.

A quelques kilomètres de là pourtant, Jeanne n'était pas assiégée de coups de fil. Elle écoutait l'interview chez elle, avec Pierre, Pauline jouant sagement dans sa chambre.

Timidement, Jeanne regarda Pierre:

- Alors?
- C'est pas mal, répondit-il songeur. Puis, d'un ton laconique, en fait, ils ont modifié des choses ou pas?
- Non, je crois qu'ils ont passé l'intégralité. J'ai pas été à la hauteur? insista-t-elle un peu anxieuse.
- Mais non, ma chérie tu étais géniale ! convint Pierre avec un grand sourire, les yeux rougis d'émotion, la prenant dans ses bras. Fidèle à toi-même, c'est bien ! Tu me connais, j'ai

tendance à nuancer plus les choses que toi. Mais après tout, on n'a plus trop le temps de se le permettre, alors taper dans la fourmilière, c'est pas plus mal.

- Ah oui, tu trouves que j'ai été encore un peu extrémiste?
- Non ! Tu as été toi, c'est le principal. Mais c'est vrai que tu, que nous avons parcouru un cheminement, que les auditeurs n'ont pas encore sillonné, et que les choses balancées un peu brutalement, peuvent laisser perplexe.
- L'éternel débat! Moi, je pense qu'aujourd'hui, avec tout ce qu'on sait, tout ce qui est dit, analysé, il faut arrêter de prendre trop de précautions, il faut juste faire réagir, vite! argumenta Jeanne, considérant leur perpétuel différend.
- Oui, tu as sans doute raison. En tout cas, c'est visiblement ce qui leur a plu et le message est passé, donc tant mieux! Bravo, ma puce, je suis fier de toi!
- Ah quand même! J'ai cru que je n'aurais jamais les félicitations du jury.
- Tu avais prévenu du monde de ton « one woman show »?
- Personne en réalité. Ah si, juste Agathe... Avec tout ça, j'ai complètement oublié de te dire qu'elle m'avait appelée au moment où je prenais le bus pour aller au rendez-vous.
- Agathe ? Ca fait une éternité qu'on n'a pas eu de ses nouvelles ! Alors que raconte-t-elle ?
- En fait, on n'a pas eu le temps de se parler. On doit se rappeler, je lui ai laissé un message hier soir en t'attendant, après l'interview. J'avoue que ça m'intrigue, et j'ai hâte de savoir ce qu'ils deviennent après tout ce temps. J'espère que tout va bien.
- Bah, probablement. Tu le sauras bientôt.
- D'ailleurs, où est mon portable? Il me semble l'avoir entendu biper tout à l'heure, on capte tellement bien ici, faut dire.
- Hé, les joies de la campagne, fanfaronna Pierre. Dis donc, tu fais des beaux discours, mais tu ne serais pas encore un peu esclave de la technologie ?

Un coussin bien envoyé, pour seul commentaire, vint clôturer l'indélicate remontrance.

- Tiens le voilà et effectivement, j'ai un message.

Jeanne écouta l'enregistrement, puis reposa le téléphone.

- Elle me propose de déjeuner mercredi ou vendredi. Après tout, ce serait sympa. Je la rappelle.

Elle composa le numéro de son amie :

- Ce n'est pas vrai, murmura-t-elle, je vais encore avoir sa messagerie, on n'y arrivera jamais....

Mais son interlocutrice décrocha in extremis :

- Salut Jeanne !
- Enfin ! J'ai cru qu'on ne parviendrait jamais à se parler.
- Franchement, c'était moins deux, j'allais mettre Colombine dans son bain.
- Colombine ?
- Ah oui, tu ne la connais pas, notre numéro deux, elle va avoir six ans. Quand je te dis qu'on en a des choses à se raconter. D'ailleurs, je ne savais pas non plus que tu avais une puce.
- Et oui ! Bon, à mon avis, il vaut mieux réserver ça pour notre déjeuner, moi je peux plus facilement mercredi. Pauline, notre pitchounette, va voir ses grands-parents.
- Ok, d'acc, ça me va pour mercredi. On se retrouve sur les coups de midi quinze, Grande Place et on choisira le resto ensemble ? suggéra Agathe.
- Parfait ! Dis moi, tout va bien ?
- Oui, ne t'en fais pas. Je voulais juste prendre quelques nouvelles et discuter de choses et d'autres. On voit ça mercredi. Allez, je retourne pour le bain avant qu'il ne soit glacé. A mercredi !
- Bonne soirée, à mercredi !

Jeanne raccrocha, toujours intriguée.

- Ils ont eu une petite fille, une petite Colombine depuis notre dernière rencontre, mais à part ça, je ne suis pas avancée, déclara-t-elle à Pierre.

- Et bien mercredi, tu en sauras davantage....

VI – LA RENCONTRE

Le soleil brillait sur la Grande Place à midi, l'heure d'affluence. Une foule bigarrée allait et venait, débauchant, rembauchant, quittant des magasins, se hâtant pour le shopping, en quête de repas. Les bancs publics étaient pris d'assaut en cette belle journée. Les pelouses offraient leur vert chatoyant en guise de matelas et les corps alanguis en appréciaient le confort.

Finalement, se dit Agathe, ce n'était peut-être pas un si bon lieu de rendez-vous, à moins de passer son temps à se chercher. Elle était en avance, mais elle doutait de retrouver facilement son amie dans cette masse humaine, lorsque :

- Hé oh ! Agathe !

Elle se retourna, Jeanne arrivait d'un pas décidé.

- J'avais tellement peur de ne pas arriver à me garer, que je suis partie super tôt.
- Salut Jeanne, fit Agathe en l'embrassant chaleureusement. Tu n'as pas pris ton bus aujourd'hui ?
- Non, il n'y en avait pas ou alors à sept heures moins le quart ce matin, un peu tôt.

Jeanne rougit légèrement, sentant la petite pique de son amie.

D'un seul coup, elle se demanda si elle avait eu raison de venir. Agathe n'avait, au final, pas beaucoup changé et si le repas devait ressembler à un règlement de compte, elle aurait préféré y échapper.

Agathe ne s'aperçut pas du trouble de son amie ; elle avait probablement parlé comme ça, sans mauvaise malice....

- Où est-ce qu'on mange ? Qu'est ce qui te dirait ? poursuivit-elle
- Comme tu veux. En fait, je viens si rarement par ici, que je te fais confiance pour nous trouver un endroit sympathique, au calme.
- ...Mmmm... en fait je connais une pizzeria, pas trop mauvaise, mais qui a surtout une terrasse de rêve, un jour comme aujourd'hui, à moins que tu ne préfères manger bio, équilibré et diététique, la taquina Agathe.
- Ne commence pas, gronda Jeanne. Tu as toujours su que les pizzas sont mon point faible, surtout avec beaucoup de fromage.
- Oh oui, alors vraiment beaucoup de fromage. Allez c'est parti, ajouta-t-elle en prenant le bras de Jeanne.

Elles arrivèrent quelques minutes plus tard dans une petite ruelle. Au fond, à proximité d'une fontaine, quelques parasols jaunes et rouges dansaient doucement dans la tiédeur de la brise. En s'approchant, elles perçurent de la musique, chaude, rythmée.

- Oh c'est superbe ici, s'extasia Jeanne enthousiaste.
- Et oui, tout près du centre ville, une adresse canon. Et comme il est tôt, on aura peut-être la chance de manger en terrasse, viens dépêchons-nous.

Effectivement, la plupart des tables, encore libres, indiquaient « réservées ». Celle qui leur fut proposée se dressait au soleil, et c'est avec plaisir qu'elles s'installèrent, savourant les derniers

rayons de la fin d'été.

- Apéro ? proposa Jeanne.
- Oh oui, volontiers. Surtout qu'on en a des choses à fêter.

Une serveuse pimpante et souriante s'approcha d'elles, cartes à la main. Elle les leur tendit.

- Auriez-vous une Sangria ou un apéritif maison ? demanda Jeanne.
- Mieux que ça, nous avons une Sangria maison, et sinon les apéritifs classiques que vous trouverez sur la carte.
- Alors une Sangria !
- Egalement, se joignit Agathe.
- Bien, je vous les apporte tout de suite, et je vous laisse choisir les plats.
- Hum ! C'est incroyable cette impression de vacances, s'exclama Jeanne en s'étirant.
- Carrément ! on se croirait ailleurs, surtout après l'été infect qu'on vient de traverser. Vous avez bougé ?
- Oui, on est parti quelques jours tous les trois au pays Basque. On avait trouvé un gîte extra, complètement autonome et perdu en forêt...
- Parfait pour vous, résuma Agathe.
- Parfait pour nous, acquiesça Jeanne en riant. Et vous ?
- Nous, tu sais, il nous fallait vraiment du soleil. On a préféré partir vers une destination plus sûre. Nous sommes allés en République Dominicaine. Je sais, ce n'est pas bien, rajouta-t-elle rapidement en grimaçant, mais on avait besoin de se retrouver tous les quatre.
- Ecoute, répondit posément Jeanne, je ne suis pas là pour juger quoique ce soit. C'est vrai que mes positions sont très claires et comme tu as écouté l'émission l'autre jour, tu en connais précisément les raisons. A moins que ce soit ce que tu veux, je ne souhaitais pas spécialement déjeuner avec toi pour te rallier à ma cause, même si c'est la plus noble, compléta-t-elle d'un ton enjoué. Moi ce qui m'intéresse d'abord, c'est de tout savoir. La dernière fois que je t'ai quittée, vous étiez quand même trois. Qu'a-t-il bien pu se passer ?
- Rien d'extraordinaire. Sept ans, ça nous a bien laissé le temps de fabriquer une petite Colombine. Elle a maintenant six ans.
- Colombine, c'est super mignon.
- Merci ! Et je dois reconnaître qu'elle le porte vraiment bien, c'est une petite fille toute douce et vraiment adorable. En fait, j'ai la chance d'avoir deux enfants super facile à vivre, surtout avec le rythme professionnel que nous menons tous les deux.

La serveuse apportait les boissons, deux jolies coupes d'un liquide rouge foncé avec une rondelle d'orange sur le bord du verre. Elle disposa les breuvages et déposa une coupelle de biscuits apéritifs entre elles.

- Vous avez choisi vos plats ?
- Oups non ! répondit Agathe, et vu tout ce qu'on a à se dire, je crois que dans deux heures, ce ne sera pas plus avancé. On regarde rapidement.

Tandis que la serveuse patientait, préparant la table à côté, les deux bavardes parcoururent promptement les pages de la carte. Jeanne se lança la première :

- Moi, je choisirai une Valentina.
- Une Coppina, ça me semble de circonstance, dit Agathe avec un clin d'œil vers son amie.
- C'est noté, valida la serveuse, et vous boirez ?
- Une carafe d'eau.
- Bien, on vous prépare tout cela.

Après avoir heurté les verres pour fêter leurs retrouvailles, les deux camarades reprirent de plus belle.

- Et vous deux, que devenez-vous ? s'enquit Jeanne.
- Jean travaille pour un grand groupe immobilier, Octimmo, tu connais ?
- Euh, vaguement. J'ai déjà entendu ce nom.
- En fait, il travaille énormément à l'international, mais le concept commence à se développer par chez nous. Il vend des projets de complexes, logements, immeubles, villas.

- Waouh, de gros chantiers quoi ! siffla Jeanne impressionnée.
- Ca, c'est clair ! Mais en contre partie, il est toujours par monts et par vaux, et ça, c'est plus dur à vivre. Enfin, grâce à son nouveau poste, il se spécialise en France et donc, il part moins loin et moins longtemps, c'est déjà ça.
- Et toi ? Toujours dans ton agence d'assurance ?
- Oui et non. En fait, aujourd'hui je chapeaute six bureaux dans quatre villes différentes, alors moi aussi je suis pas mal sur les routes, et pas souvent de bonne heure à la maison, malheureusement. Pourtant, j'adore ce que je fais. Plus beaucoup de commercial, plutôt du relationnel, je manage mes équipes, j'organise, j'anime des formations et je garde un pied sur le terrain, justement au sein des agences où j'interviens en cas de litige. Ca me passionne !
- Et tes p'tits bouts ?
- Hormis les soirs de réunions et les séminaires, j'essaie d'être toujours rentrée pour 19h30. Enzo est grand maintenant, il me réclame moins. Et je me consacre beaucoup à Colombine quand je suis là. J'avoue avoir le sentiment d'avoir atteint un équilibre.
- Tant mieux ! J'aurais été incapable de mener ce genre d'existence pour ma part.
- Tout comme je pourrais difficilement suivre la tienne, j'imagine. Que faites-vous exactement maintenant ?
- Et bien, tu sais on était en cours de demande d'agrément pour accueillir des enfants placés.
- Oui, je m'en souviens, et alors ?
- Ca a aboutit ; on nous a confié un petit bout de chou de six mois. On l'a hébergé cinq ans et il vient de retourner chez ses parents. Actuellement, nous n'avons plus personne en garde, mais une petite fille doit bientôt arriver.
- Tu vois franchement, je ne serais pas capable de faire ça moi non plus. Comment as-tu géré le déchirement de la séparation après cinq ans ? La naissance de Pauline et les deux ensemble à la maison ?
- Mais comme n'importe quelle maman ! Pauline est arrivée à l'improviste, mais quel bonheur. Et comme tout se passait bien avec Noé, notre petit protégé, on l'a gardé. Mais, si j'avais eu besoin, il aurait pu être reçu dans une autre famille. Tout s'est super bien assemblé. Quant aux séparations, c'est vrai que dans le quotidien, ça crée un grand vide, surtout les premiers jours mais on sait qu'il est bien chez lui maintenant, et on a vraiment le sentiment d'avoir rempli notre rôle. C'est merveilleux de savoir que le foyer s'est reconstitué, ce n'est pas toujours comme ça. Alors voilà, en attendant, j'ai plus de temps et je peux davantage épauler Pierre dans nos projets.
- Ca n'a pas été trop dur de quitter toute vie sociale pour te retrouver à temps plein à la maison ?

Agathe jouait de maladresse. Jeanne lui sourit :

- Tu caricatures un peu. Je souhaitais depuis longtemps avoir plus de temps à la maison, mais j'ai toujours une vie sociale et je dirais qu'elle est plus épanouie que jamais. Je ne suis pas seule dans cette activité, je vais régulièrement en réunions, en formations, je côtoie plein de gens de milieux différents. Simplement, j'ai trouvé un but, un sens à ma vie. J'ai fini de vendre du vent et j'ai le sentiment, peut-être présomptueux d'avoir enfin un rôle utile dans cette société, que, sincèrement, la banque était loin de m'apporter.
- Et Pierre ?
- Idem. Depuis qu'il s'est lancé dans l'étude de maisons passives, il est comme transformé, motivé dans son travail, bon moral, plus de disponibilités pour nous.
- Il fait quoi exactement ? questionna Agathe intriguée.
- D'un côté il crée des projets de maison passive, tu sais les maisons qui ne consomment rien.
- Oui, tu en as parlé à la radio, ça semble assez incroyable.
- Il suffit juste de réfléchir certaines choses et ça ne coûte pas plus cher qu'une maison traditionnelle. Simplement, les investissements sont placés différemment. Et d'un autre côté, il étudie des projets de rénovations aboutissant de même, à de la basse consommation. Les

demandes de ce type explosent.

- Eh bien, tout baigne pour vous aussi. Comment trouvez-vous encore le temps de défendre l'environnement ?
- Ca, tu sais, quand tu as une passion ou une cause à défendre, tu trouves toujours du temps pour elle, affirma Jeanne. Et on veut continuellement avancer, on a des projets, des idées plein la tête. Les choses se sont faites progressivement. A force de discuter ensemble, de s'informer sur le net, d'assister à des conférences, on a rassemblé un maximum d'infos, structuré notre pensée et on a créé le site « sauverlaplanete.fr », mais ça tu le savais.
- Oui, tu m'avais envoyé un mail à l'époque, on en avait même parlé au téléphone.
- C'est vrai, je me rappelle. Petit à petit, on a constaté qu'il était de plus en plus consulté. Mais ce n'était pas assez pour nous, alors on a eu cette idée de rencontrer les gens en interactivité. Quand tu parles d'environnement, ceux qui adhèrent, fourmillent d'idées très différentes et nous pensons qu'en fusionnant tout cela, on peut avancer beaucoup plus vite et acquérir de la puissance. J'ai l'impression que c'est en train de se produire.
- Mais vous animez ces débats tous les deux, tout seuls ? fit Agathe incrédule.
- On a deux techniciens qui nous assistent suivant leurs possibilités et pour le reste on improvise. On a toutes nos recherches pour appuyer nos dires et le reste n'est qu'une conversation où chacun propose, contre, argumente et la discussion évolue. C'est génial ! Par ce biais là aussi, on sent une utilité à mettre en contact tous ces gens de bonne volonté, et pour les autres, on fait passer une information. Viens une fois te rendre compte.
- Pourquoi pas. Vous en faites souvent ?
- Une à deux fois par mois pour l'instant, mais je pense que si on commence à rayonner plus loin, on espacera les rencontres.

Deux grandes assiettes fumantes, colorées et aux délicieux parfums de basilic et de pain suspendirent la conversation.

- Miam, miam, savoura à l'avance Jeanne, la plus gourmande, en dévorant des yeux son assiette.
- Bon appétit ! et à l'attaque !

Pendant quelques minutes, le cliquetis des couverts remplaça les bavardages des deux jeunes femmes. L'appétit partiellement assouvi, Agathe reprit :

- Hum, c'est pas si mauvais finalement.
- Oui, tu m'avais annoncé un cadre extra et une nourriture moyenne, moi je trouve le cadre extra et la nourriture aussi, souligna Jeanne en engloutissant une monumentale bouchée de pâte recouverte de sauce tomate et d'un fromage particulièrement appétissant.
- Je crois qu'ils se sont bien améliorés, elles sont presque aussi bonnes et aussi chargées que celles que je trafique à la maison, se vanta Agathe en dévorant à belles dents, la part qu'elle tenait à la main.
- Oh oui, c'est vrai, j'avais oublié : tu étais l'experte «arrangement de pizzas bon marché ».
- Bon marché ou pas, ça n'a pas changé !

Après quelques minutes, Agathe prit une inspiration et commença :

- Même si j'étais loin de me douter de vos engagements actuels pour l'environnement, je vous savais très impliqués, c'est aussi pour cela que je souhaitais te voir.
- Hum..., répondit Jeanne la bouche pleine.
- En fait, je me pose énormément de questions, de plus en plus. Les enfants commencent à vouloir des réponses que je ne sais plus leur donner. Bref, je suis un peu désespérée. J'ai toujours tout su, tout dirigé et là, d'un seul coup, je me sens démunie. J'ai bien écouté tout ce que tu as dit à la radio l'autre jour, mais je n'arrive encore pas trop à y croire. Est-ce vraiment si grave, que les écoles commencent à l'évoquer auprès des enfants ? Et pourquoi les gouvernements ne vont pas plus loin ? poursuivit Agathe soudainement sérieuse.

Jeanne releva la tête de son assiette, contempla la mine décontenancée de son amie, posa ses couverts et énonça doucement :

- C'est vrai que ce qui est en train de se passer est grave, très grave et personne n'en a encore vraiment pris la mesure. Ca ne s'est jamais produit avant, durant les millénaires passés, jamais un tel phénomène n'est arrivé et surtout pas si vite. Les scientifiques dessinent des schémas plus ou moins catastrophiques, plus ou moins cohérents. Mais il est, à mon avis, sage de prévoir un avenir très très sombre. Nos enfants seront les premiers concernés et c'est bien que les écoles les informent, les responsabilisent.
- Oui, mais en culpabilisant les parents, ce n'est pas très honnête quand même, objecta Agathe.
- Nos enfants sont innocents de ce qui se trame, on est d'accord ?
- Oui, évidemment.
- Peut-on en dire autant de nous ?
- Je ne sais pas, je ne me sens pas responsable, moi, se défendit Agathe. Je vis comme tout le monde. Avec Jean, on a travaillé dur, c'est aussi pour ça, qu'on a des revenus qui nous permettent de nous offrir des compensations.
- Je crois que tu ne comprends pas bien l'ampleur de ce qui se passe actuellement. Tu es comme la grande majorité de la population, intimement persuadée que les choses ne peuvent pas bouger, que la planète est exploitable à l'infini, que la mer regorgera toujours de poissons, qu'elle peut digérer toutes les pollutions qu'on lui envoie, que l'espace est assez grand pour devenir notre prochaine poubelle, que le ciel est si haut que ce n'est pas ce qui sort de mon pot d'échappement qui peut le bouleverser et encore moins modifier l'air que je respire ou même les températures des saisons, que les populations peuvent croître à l'infini, que tu auras toujours à manger dans ton assiette, à boire dans ton verre, des objets de plus en plus performants pour te libérer des contraintes quotidiennes.

Jeanne marqua un arrêt, puis continua :

- Nos parents en sont encore plus convaincus que nous. Ils nous ont inculqué ces faits avec tellement de force qu'il faut une énorme prise de conscience pour ouvrir les yeux aujourd'hui, car oui, les choses vont bouger, ça commence déjà. Non la terre n'est pas exploitable à l'infini, on a déjà dépassé ses limites. Non la mer ne regorgera pas de poissons éternellement, certaines espèces sont soumises à quotas et si tu regardes les poissons sur les étals ils sont de plus en plus petits. Non la mer ne supporte plus les souillures qu'elle reçoit ; les pollutions chimiques tuent et modifient les espèces maritimes animales ou végétales, qui subissent en plus nos bouteilles et autres sacs plastiques. Bref, tout est déjà en marche et le pire c'est que tu l'entends tous les jours aux infos, mais comme les médias persistent à classer ces nouvelles au titre anecdotique de faits divers, ils ne t'aident pas à en considérer l'importance, ni l'impact que tu as. Car tu es responsable, Agathe. Je suis responsable, nos parents le sont aussi et nos grands-parents avant. Et je vais plus loin : fermer les yeux sachant tout ce qu'on sait actuellement, pour moi, oui, on devient coupable. On est coupable devant nos enfants, ceux des autres et les générations à venir. On est coupable de savoir que notre comportement est mauvais, et de ne pas avoir le courage de le modifier. On aura des comptes à rendre et je pense que nos enfants auront raison de nous en vouloir. On leur bousille leur planète au prix de considérations économiques, oisives, et que sais-je encore. En rentrant chez toi ce soir, regarde bien ta maison, ton jardin, qui sont dans ton cœur et dans ton esprit ta propriété exclusive. Dis-toi simplement que ça ne t'appartient pas. Que tout ça, tes ancêtres ont bien voulu te le laisser et que tu l'empruntes à tes enfants, mais que tu te dois de leur rendre en bon état, viable. Or, s'il ne reste plus de végétaux parce que tu voulais de l'espace et du béton pour avoir les pieds au sec, si ta terre est malade parce que tu l'as chargée de pesticides ou autres produits mortels, si l'air est irrespirable parce que tu as envoyé dans le ciel trop de carbone, de soufre, tu seras coupable de négligence et même de malveillance puisque tu connaissais les conséquences de tes actes.

Agathe, les yeux baissés, ne répondit rien. Puis elle releva la tête, le regard durci :

- Bien, merci pour ce sermon. Je n'étais pas venue pour entendre mon réquisitoire, j'espérais plutôt des solutions qu'une condamnation.

- Ecoute Agathe, ne le prends pas comme ça, l'interrompit Jeanne en lui prenant la main, ce n'est pas ton procès que je viens de faire, c'est un constat de la société actuelle, qui refuse de prendre ses responsabilités. Mais crois-moi, je ne suis pas Dieu et je ne m'autorise le procès de personne, si ce n'est le mien. Mon parcours est loin d'être admirable et si je regarde dans le rétroviseur, mon passif est très lourd. Simplement, aujourd'hui, avec toutes mes connaissances, je ne peux plus faire comme si je ne savais pas, tu ne crois pas ?
- Bien sûr, mais en attendant, je crois que tu attends trop des gens, que tu en demandes trop.
- Agathe, je ne te demande rien, je ne demande rien à personne. J'informe ceux qui se rendent compte du malaise et qui ont la volonté d'aller dans le même sens. Pour les autres, je ne peux rien, ça se joue entre eux et leur miroir.
- Tu vois, tu culpabilises encore ! s'irrita Agathe.
- Non, mais il faut aussi arrêter de se poser en victime. Qui exploite la planète au détriment des autres ? riposta Jeanne, elle aussi agacée.
- Bon, concrètement, qu'est-ce que tu me proposes ? fit Agathe un peu adoucie.
- Ecoute, je ne peux pas éplucher ta façon de vivre à ta place. A priori, vous avez de l'argent, essayez de vous rendre autonome en énergie, consommez le moins possible. Etudie chacun de tes gestes et pose-toi la question de savoir si c'est bon ou mauvais pour la planète. Tu ne modifieras pas tout en un jour, mais chaque question que tu te poseras, permettra un geste de plus pour le lendemain. Va sur Internet, il existe des sites qui te permettent de calculer ton empreinte écologique, commence par ça, vois où ça pèche et agis en conséquence.
- C'est si simple à t'entendre, se lamenta Agathe. D'abord, je ne vis pas seule et je ne vois pas comment je pourrais tout révolutionner à la maison. Et puis tes calculs d'empreinte, je sais déjà qu'ils vont me dire que je roule trop, mais c'est mon job, ma vie.
- Avant de faire les questions et les réponses, pose déjà les hypothèses, on t'a pas appris à travailler comme ça à l'école ? gronda Jeanne, essayant de détendre l'atmosphère. Visiblement, vous avez commencé à aborder le sujet à la maison, et bien continuez d'en parler. Que chacun donne son point de vue, quelles concessions vous êtes prêt à faire. Regardez ensemble des documentaires sur le sujet, visualiser l'enjeu ouvre bien des perspectives. Ton point faible, c'est la route. Si c'est primordial pour toi, roule doucement, opte pour une voiture plus écologique si c'est possible, réfléchis tes parcours et cumule ceux que tu peux. Essaie de compenser d'une façon ou d'une autre.
- Pfff, encore des belles paroles ! Tu crois que c'est si facile, ma pauvre ? s'énerva Agathe. Personne ne veut rien lâcher à la maison. C'est Enzo qui a amené le sujet l'autre soir et il est évident qu'il n'abandonnera ni son micro, ni son écran plat et encore moins son portable.
- Ah oui quand même, murmura Jeanne éberluée, et il a quel âge déjà ?
- Douze ans ! répondit Agathe sèchement. Remarque, j'ai lu un article sur les biocarburants l'autre jour. Ca, je ne dis pas que lorsqu'ils seront disponibles chez nous, je ne changerais pas de voiture, et alors, à moi le confort, la vitesse et la protection de la planète !
- Et tu ferais une énorme erreur de jugement ! trancha Jeanne. Ces agrocarburants n'ont rien de bio ; ils sont fabriqués au prix de grosses pollutions industrielles et surtout ils détournent la fonction alimentaire de la terre. Des gens sont expropriés, d'autres meurent de faim, parce que leurs terres sont réquisitionnées pour te fabriquer ton carburant pour aller te balader le week-end. Ca n'a rien de glorieux. Ce n'est qu'une mauvaise solution donnée aux consommateurs. Au lieu de leur dire « consommez moins », on leur dit ce qu'ils préfèrent entendre « consommez autre chose, mais ne changez rien ! ».
- Oui, mais si tu crois que je vais m'acheter un pot de yaourt pour le travail. J'ai besoin d'une belle voiture vis à vis de la clientèle, confortable pour le temps que j'y passe, puissante pour tous les kilomètres que je dois faire, alors...

Jeanne garda le silence. Elle s'était trouvée si souvent dans cette impasse, devant un interlocuteur sourd et non réceptif face à l'évidence. Elle conclut quand même gentiment :

- Ecoute Agathe, ce sujet nous a séparé une première fois, il y a sept ans. Je crois qu'on doit s'abstenir d'aborder ce thème. Tu m'as posé une question, j'y ai répondu de mon mieux. Prends l'avis d'autres personnes et réfléchis par toi-même.

Elle termina son assiette, mais l'appétit n'était plus vraiment là. Le ciel semblait s'être obscurci et une légère bise la fit frissonner.

Agathe, en face, mangeait sans plus de conviction et finit par déclarer :

- Excuse-moi Jeanne. C'est vrai que j'aurais dû me douter à quel point ce sujet est délicat à aborder entre nous. Je ne sais plus trop où j'en suis, je dois y réfléchir. En tout cas, ça me fait plaisir de te revoir, continua-t-elle d'une voix qui se voulait dégagée.
- Mais oui moi aussi ! répondit Jeanne sur le même ton. Espérons qu'on n'attendra pas sept ans pour se revoir...

Elles rirent toutes les deux, mais le malaise restait présent, et il y avait fort à parier qu'il s'écoulerait beaucoup plus de sept ans avant qu'elles ne se revoient.

En rentrant cette après-midi là, songeuse et attristée, Jeanne se demandait ce qui manquait à son amie pour changer, et à tous les autres aussi, cette majorité qui continuait les festivités alors que le bateau prenait l'eau de toutes parts. Ce n'était plus l'ignorance des faits, ni à priori un désintéret pour ses enfants, non plus la méconnaissance des alternatives. Non, une sorte de léthargie, une paresse à se sortir d'un confort acquis, une peur de se marginaliser. Elle avait soudain le sentiment que les adultes, qu'elle côtoyait aujourd'hui, n'étaient finalement que de grands enfants, refusant toute contrainte. Peut-être avaient-ils été trop épargnés ? Brusquement, l'idée l'effraya : les adultes qu'elle respectait, qu'elle craignait aussi parfois quand elle était petite, ne possédaient finalement pas la maturité qu'on leur prêtait. Ils restaient dans cet état infantile de vouloir des choses à tout prix, de ne pas se prendre en main, de laisser les responsabilités aux autres.

Elle se revit enfant, courant dans le jardin de sa grand-mère qu'elle aimait tant. Elle lui avait donné cet amour de la nature, l'envie d'être dehors, de choyer les animaux. Comme souvent avec les grands-parents, elle avait trouvé une oreille réceptive pour parler de tout, une personne toujours disponible pour l'aider à bricoler, fabriquer, transformer. Elle lui manquait énormément. Elle se demandait fréquemment comment elle réagirait aujourd'hui, ce qu'elle penserait de ses actions et de celles de Pierre. Née en 1919, sa grand-mère avait vécu durant une période inconfortable, de guerre, d'après-guerre, ... Elle avait à la fois souffert des privations d'une époque difficile, mais aussi connu l'abondance de choses que l'on pensait inépuisables. Malgré tout, les étapes de manque avaient entraîné un comportement réfléchi et économe. On ne gaspillait pas l'énergie, si chèrement acquise, on ne dilapidait pas l'eau, on réparait les habits et les objets. Par contre, l'espace paraissait absolu, les campagnes, à perte de vue. La terre semblait engloutir tout ce qu'on voulait bien lui donner. Les déchetteries n'existaient pas et tous les détritiques finissaient dans une grande fosse à l'extrémité du terrain. En ce temps là, Jeanne portait le petit seau, avec toutes les pelures de fruits, de légumes, les coquilles d'œufs, tout ce qui passait à la cuisine finissait là, fortuné compost ! Mais on trouvait aussi un vieux matelas usé, des étagères en bois vermoulu à la peinture écaillée, une gazinière porte dégondée, des bâches plastiques souillées, des chaussures défraîchies, un vieux bidon d'huile. Tout. On gardait tout ! Et parfois, un peu d'essence par dessus, on craquait une allumette et vive le feu de joie !... On ne savait pas... on pensait que l'atmosphère aussi pouvait tout absorber. Pour désherber, on utilisait essentiellement l'huile de coude, Jeanne avait horreur de ça. Puis les produits magiques sont arrivés. Les désherbants faciles qui en plus n'altéraient pas la terre, heureux naïfs ! Les engrais qui promettaient des récoltes miraculeuses sans contre partie, sans nocivité, joyeux candides ! Les

premières voitures faisaient leur apparition, bolides de l'époque. Les tracteurs arrivaient dans les exploitations prospères.

Jeanne adorait accompagner Grand-maman à la ferme voisine, pour acheter du lait. Elles partaient toujours tôt pour voir les vaches rentrer à l'étable et la fermière, sur son petit trépied avec un geste très sûr, tirer le lait des mamelles gonflées. Il y avait cette odeur de bouse combinée à celle d'herbe séchée que Jeanne aimait bien. Les vaches, si grandes l'impressionnaient et elle avait beaucoup de respect pour la fermière qui d'un cri ou d'une tape s'en faisait obéir. Elles ramenaient des œufs, parfois un poulet ou un lapin qu'on cuisinait avec amour le dimanche suivant.

Elle courrait dans les champs, dans les bois, se perdait un peu. La végétation était plus dense, les champs moins grands. Le remembrement et ses conséquences n'étaient pas encore à l'ordre du jour, et vaches, chevaux, moutons, porcs paissaient calmement la bonne herbe tendre.

2058

NOUVEAU MONDE

L'image neigeuse présente une scène d'apocalypse, de destructions. Une ancienne villa, à priori luxueuse, exhibe ses entrailles, décapitée. Sous les débris, des pièces de liner bleu turquoise laissent deviner les restes insolents d'une piscine. Des fumées noires éparses sur la ligne d'horizon contribuent à rendre encore plus oppressante l'atmosphère.

Pauline n'entend pas la fin du commentaire. Le tableau vacille quelques secondes, se brouille, puis le téléviseur s'éteint.

Elle soupire. Les nouvelles du monde arrivent au compte goutte et de manière imprévisible. Tout est sens dessus dessous. Privilégiés, elle et son père bénéficient encore de quelques heures de production électrique quotidienne des panneaux photovoltaïques.

Ce 21 Mai 2058, à Bari, sud est de l'Italie, aurait pu être une journée ensoleillée ordinaire. L'attaque est terminée et des silhouettes émergent des décombres. Hagardes, elles errent à la recherche d'un proche, d'objets enclins à les raccrocher au passé. D'autres investissent les immeubles susceptibles de leur procurer eau et nourriture. Il n'y a plus d'approvisionnement depuis maintenant cinq jours. La chaleur et ses 42°C accablent. Un quatrième mois consécutif sans pluie, fragilise la population contrainte de consommer l'eau insalubre du réseau de distribution. Le choléra guette, s'ajoutant à un épisode de dysenterie amorcé au printemps. Les décès officiellement recensés dépassent déjà le nombre de quinze mille.

Comme toute ressource qui se raréfie, l'eau est une fois de plus au cœur des tensions entre l'Italie, la Grèce et la Turquie. Avec un tel conflit à ses portes, le bloc Europe se fissure : la question de l'eau concerne toute la zone. La répartition irrégulière de la pluviométrie et le quasi tarissement de certains grands fleuves causent des troubles dans les pays en aval. Sur la façade atlantique, les relations entre la France et l'Espagne se compliquent depuis que Paris a annoncé l'interdiction totale de ses exportations d'eau dès 2060. Premier acheteur, l'Espagne proteste sans aucun moyen de pression sur l'Hexagone.

En raison de la flambée du baril de pétrole, l'épuration de l'eau, toujours plus polluée, génère des coûts de traitement prohibitifs. A la bourse, le cours de l'eau grimpe, la consommation des pays occidentaux plonge. Par voie de conséquence, les sociétés privées en charge de la distribution de l'« or bleu » subissent la chute continue de leur chiffre d'affaires ; baisse qui à son tour ne permet plus de rentabiliser les infrastructures. Enfin l'impact de prix croissants contraint les plus démunis à détourner, voire dégrader les canalisations pour leur survie. Ce cercle vicieux provoque l'effondrement du système économique de l'eau. Les fonds privés se retirent, les gouvernements surendettés laissent faire. Seuls les ghettos « pour riches » bénéficient de systèmes autonomes entièrement déconnectés, mais pour combien de temps ? Dans ce contexte, la question se pose de la même manière pour l'installation de stations de désalinisation en Méditerranée : qui paiera ? Depuis des mois déjà, la Grèce et l'Albanie sommaient l'Italie de maintenir ouvertes les vannes des aqueducs sous-marins. L'Italie après quelques échanges houleux, refusa net. Elle prétextait la proximité de la Yougoslavie où une meilleure gestion de la ressource garantirait l'approvisionnement. Malheureusement pour cette dernière, la politique de l'eau se gérait désormais au Kremlin. Comme les Roumains, les Yougoslaves préféraient dorénavant l'ingestion de la grande puissance russe, à la pénurie énergétique et au chaos.

L'Italie, quant à elle, n'avait pour seule option que la rupture pure et simple de la fourniture à son plus proche voisin. Un nouvel hiver pauvre de précipitations imposait le maintien de stocks stratégiques et ce pour répondre à la détresse des citoyens et éviter ainsi toute flambée de violence interne. Rome ne pouvait s'embarrasser d'un autre peuple tandis que le sien menaçait de se soulever. Dès le refus, le président Grec ordonna l'utilisation de la force, ultime moyen de garantir le maintien de son gouvernement au pouvoir et la relative cohésion nationale. Malgré leur infériorité tactique, des bâtiments militaires grecs lancèrent les hostilités déclenchant une riposte italienne immédiate. Depuis, un incroyable désordre s'empara des deux nations. Des marées humaines noyaient les routes, en marche vers le nord, avec l'espoir de trouver de meilleures conditions de vie et d'échapper à la barbarie des pilonnages, aux pénuries généralisées. Les migrants n'étaient pas organisés pour affronter une telle débâcle. La dernière guerre datait d'un siècle. Le comportement belliqueux d'un voisin du même continent traumatisait la population, une telle épreuve n'était même pas envisageable. Et pourtant, il y a seulement dix ans, l'existence en ces lieux rimait avec quête de confort, de bien-être, de plaisir.

En Italie, plusieurs étés et hivers trop secs avaient contrarié la reconstitution des nappes phréatiques. Conséquence des mauvaises récoltes, les prix se stabilisaient à la hausse. Il devenait alors difficile, certains jours de se nourrir. Conjugué au Pic Oil atteint dès 2009 selon le Pentagone, la fin du pétrole bon marché sonnait la hausse du coût de tous les biens de consommation courants... Petit à petit, on rognait sur le confort. On vendait ses appareils électroménagers. Des familles se regroupaient dans de petits appartements. Certaines plus chanceuses rejoignaient la parenté à la

campagne. L'insécurité en ville s'inscrivait dans la logique des choses. Les habitants n'avaient pas perçu que cette transition vers le déclin leur était dictée par la globalisation et non plus par les décisions politiques locales. En effet, ne sachant plus qui produisait et quoi, qui payait, qui transformait, avec quelle ressource, à la première tension sur le marché, le système économique s'emballait. Une première alerte en 2007 illustra ce mécanisme avec la première crise alimentaire mondiale qu'ait connue l'humanité.

Suite aux terribles sécheresses de 2020, le gouvernement italien avait fermé ses frontières sud, face aux marées libyenne et tunisienne qui débarquaient sur ses côtes. Le manque d'eau, d'aliments et les épidémies décimaient l'Afrique. Les guerres impitoyables que se livraient ses peuples alourdisaient les bilans humains. Les villes désertées, le bétail sacrifié, les derniers touaregs survivaient à proximité de rares oasis, où quelques plantes précieuses prospéraient. Ceux qui le pouvaient avaient fui vers le nord, d'autres vers le sud, caressant l'espoir de traverser la méditerranée ou d'atteindre les terres épargnées de l'Afrique Australe. Les habitants des zones côtières vivaient la montée des eaux par les inondations des habitations, des terres cultivées, par la contamination des nappes souterraines. Contraints, ils migraient toujours plus loin.

Les tensions entre africains et occidentaux prenaient leur source dans le passé colonial, les situations explosives se multipliaient. Tandis que les premiers effets du changement climatique s'exprimaient dans la moitié nord du continent par une sécheresse persistante et des températures exceptionnelles, le président du Kenya prit la parole lors d'un sommet international. Il exhorta les pays occidentaux industrialisés à prendre leurs responsabilités, réduire leurs émissions, leurs pollutions et leur tendre une main secourable. Ces derniers, après avoir poliment compati, piétinèrent le beau discours par l'indécision sous prétexte de leurs propres soucis - notamment une grave crise financière. Les tensions s'amplifièrent graduellement, jusqu'à l'hiver 2028. « Aéroport de Nairobi, un groupe de kenyans au désespoir a attaqué, peu après son atterrissage, un avion d'une compagnie occidentale. Les deux cent cinquante touristes étrangers, américains et européens pour la plupart, qui venaient découvrir les safaris, ont été sauvagement massacrés par une foule excédée. Acculés, dépouillés, souffrant d'une terrible misère, les Kenyans ne tolèrent plus ces opportunistes, considérés responsables de leurs malheurs. »

L'Afrique devenue terre de convoitise, source de l'agro-colonialisme, avait contribué elle-même à l'accablement de ses compatriotes. En acquérant les grands espaces africains, La Chine en tête, l'Inde et les Pays du Golfe dépossédaient les paysans locaux pour promouvoir une agriculture industrielle exportatrice où les bénéfices se concentraient entre les mains des multinationales. Les paysans locaux, spoliés de leurs terres, vendues ou louées par les états corrompus, n'eurent d'autres recours que s'unir et se battre.

En méditant sur tout ce gâchis, Pauline essuie une larme qui roule sur sa joue. Jeanne lui manque plus que jamais. Elle pense si souvent à sa maman, disparue en 2023. Une leucémie d'une forme aussi foudroyante qu'inhabituelle, l'avait emportée à l'âge de quarante huit ans. Alarmés par le nombre de décès ayant succombé à cette pathologie, les pouvoirs publics diligentèrent une enquête qui incrimina un pesticide des années 80. Le produit retiré en 1993 présentait la singularité de s'accumuler au niveau des globules blancs, telle une bombe à retardement. Jeanne comptait parmi les victimes d'un système productiviste. Malgré les fruits et légumes bios consommés par la suite, le poison, stocké dans l'organisme, attendait son heure pour agir. Pierre, très affecté, gardait une immense amertume envers les responsables de ce désastre

humain. Il avait songé à abandonner son combat, mais sa fille chérie lui redonnait raison, force et joie de vivre.

Pauline, cinquante deux ans à présent, et Pierre se posent désormais en spectateurs d'un cataclysme tant annoncé.

Assis à côté d'elle dans son fauteuil élimé et rafistolé, Pierre somnole dans la chaleur de l'après-midi. Pauline le regarde et ne peut retenir un sourire attendri. L'air apaisé, ses lunettes relevées sur la tête, quelques rides sur le front, la bouche entrouverte laissant glisser un léger ronflement, sa physionomie ne change pas. Il fêtera bientôt ses quatre vingt deux ans, et toujours cette vivacité d'esprit, cette capacité d'analyse, de rationalisation des faits. Avec encore toute sa tête, il se plaint juste parfois que son corps l'abandonne. Que deviendra-t-elle sans lui ?

Une nouvelle angoisse l'assaille. Elle n'a pas su construire sa vie, elle n'a pas pu, on ne lui a pas laissé avoir sa vie. Elle serre les poings, ferme les yeux et revit son adolescence.

2023... à 2058

I - L'ADIEU

Pauline, devenue une belle et grande jeune fille au visage gracieux, laissait le plus souvent onduler ses longs cheveux châtain sur ses épaules. Ses grands yeux ambre inspiraient franchise et considération pour ses interlocuteurs. Quelques tâches de rousseur sur ses pommettes, un visage rieur, faisaient oublier son nez un peu long, qui la complexait.

Jusqu'alors, la chance lui souriait. Un lycée plaisant pour ses études, un enseignement qui la passionnait ; la nature, l'Histoire du Monde et ses enjeux, les sciences, l'apprentissage de la musique, de la danse, des arts. Tout reposait sur un profond respect de l'homme et de son environnement. Pensionnaire, la séparation s'était trouvée bien adoucie par le bien-être et la convivialité cultivés dans cet établissement modèle. Ses études se poursuivaient brillamment, ponctuées de week-ends à la maison, généralement entre amis le samedi et en famille le dimanche. Pour son quinzième anniversaire, elle avait reçu un magnifique scooter électrique que beaucoup lui enviait. En ces temps de pétrole cher, elle se dévouait souvent et parcourait les kilomètres séparant les membres de la bande. Comme pour leurs aînés autrefois, les retrouvailles étaient presque systématiquement prétexte à refaire le monde, réinventer leur histoire et projeter leurs idéaux. Pauline adorait ces moments de communion, de réflexion aussi, et surtout d'évasion. Malheureusement plusieurs éléments de l'équipe déménagèrent, leurs parents endettés ne parvenant plus à assumer les charges et échéances de leurs habitations fastueuses et énergivores, ni d'avantage

à combiner vie à la campagne et activités citadines. A son grand désarroi, les liens de son petit groupe, au départ solides, se délitait peu à peu.

De leur côté, Jeanne et Pierre avaient anticipé de leur mieux les crises continues. Pour rien au monde, ils ne seraient allés vivre en ville. Organisés, ils limitaient leurs déplacements à leur stricte nécessité. Pierre travaillait à domicile et utilisait plus que jamais Internet. Assistante familiale, Jeanne gardait selon les périodes un ou deux enfants et optimisait ses déplacements. Le potager leur assurait les légumes frais la majeure partie de l'année, des conserves maison le reste du temps. Quelques poules pour les œufs et plus rarement de la viande des fermes alentours complétaient l'alimentation familiale. Leur habitat, devenu quasi autonome, affranchissait la famille des fluctuations désormais violentes des prix de l'énergie. La vie s'écoulait ainsi, en marge d'une société en détresse qui refusait de comprendre ce qui lui arrivait, s'agrippant à quelques espoirs, à ses croyances.

Prenant les transports en commun, Pauline parvint un temps à garder contact avec ses amis. Mais les rencontres s'espaçant, les liens devinrent plus difficiles à entretenir. Bientôt, ils ne se retrouvèrent plus que trois au sein du même village, Pauline, Arnaud et Matthieu, à se fréquenter régulièrement le week-end. L'ambiance n'était plus si enjouée. Ils passaient un peu de temps les uns chez les autres, prenaient un verre au café, profitaient des animations locales, bal ou ciné, quand il y en avait. Pour autant, si les soirées n'étaient plus si attrayantes, Pauline semblait heureuse de se ressourcer chez elle. Elle nourrissait une grande affection pour ses deux camarades, et profitait du dimanche pour rapporter à ses parents les enseignements de la semaine.

Un vendredi soir, de retour de l'école, Pauline trouva sa mère alitée et très pâle. Jeanne, rarement malade, était dans un tel état de faiblesse que son cas avait immédiatement alarmé les médecins. Pierre ne quittait pas son chevet et le lundi, Pauline ne reprit pas le chemin des cours, préférant soutenir ses parents.

Jeanne sentait ses forces la quitter petit à petit. Elle tenait la main de Pierre, assis sur le bord de son lit ;

- Pierre, prononça-t-elle faiblement.

Celui-ci serra sa main un peu plus fort pour lui témoigner son attention, incapable de dire un mot.

- Pierre, reprit-elle plus fortement, je me sens si fatiguée.
- Ca va aller, articula-t-il difficilement.

Elle sourit doucement :

- En tout cas, je crois qu'on a fait ce qu'on pouvait. Tu continueras tout seul, tu y arriveras?
- Tais-toi, ne dis pas des choses pareilles, se fâcha-t-il, touché qu'elle se préoccupe encore de lui.
- Non, s'il te plaît, laisse-moi parler, j'en ai besoin. Je me connais, je sais qu'il me reste peu de temps, mais avant, j'ai besoin d'être rassurée, de partir tranquille. Je voudrais que tu ne perdes pas notre objectif de vue, que tu continues sur la lancée. Sois fort et préserve ma petite Pauline.

Sa voix se cassa.

- Ne t'inquiète pas, tout ira bien. Jamais je ne ferai marche arrière, fais-moi confiance. Quant à Pauline, tu as bien rempli ta mission. Regarde-là aujourd'hui, elle est belle, intelligente, si soucieuse des autres. Elle est aimée en retour et je crois qu'elle est bien armée pour affronter la vie. Je la protégerai de toutes mes forces, crois-moi.

Pierre se détourna, pour cacher les larmes qui envahissaient ses yeux.

- Est-ce qu'elle est là ? Je voudrais lui dire un mot.
- Oui, elle est dans le jardin, je vais l'appeler.

Pierre, encore ému, sortit de la chambre. Il se redonna une contenance et se mit en quête de sa fille, qu'il trouva assise au soleil sur les marches, devant la maison, câlinant Fripouille, le petit chat noir, qui ronronnait de plaisir.

- Ma chérie ? Maman aimerait te parler maintenant si tu veux bien.

Pauline sembla sortir de ses pensées et leva les yeux vers son père en se relevant, au grand dam de Fripouille qui exprima son mécontentement d'un miaou sonore.

- Ca y est, elle est réveillée ? J'y vais tout de suite alors.

Pauline s'approcha délicatement du lit de sa mère.

- Maman ?

Jeanne ouvrit les yeux.

- Oui ma puce, je ne dors pas, mais la lumière me fatigue un peu.
- Veux-tu que je tire un peu plus les rideaux ?
- Non, j'ai besoin de te voir, de m'imprégner de toi.

Pauline s'assit sur le bord du lit, où son père se tenait quelques minutes plus tôt. Elle se saisit des deux mains de Jeanne, qu'elle trouva glacées, et les enveloppa dans les siennes.

- J'espère que tu n'auras pas trop de mal à récupérer les cours que je te fais manquer.
- Mais non, tu sais c'est plutôt calme en ce moment, mentit Pauline.
- Si tu es toujours motivée pour continuer tes études d'infirmière l'année prochaine, il ne va pas falloir baisser les bras.
- Ce n'est pas mon intention, la rassura Pauline en souriant.
- Tu sais ma Pauline, je voulais te dire, même si tu le sais déjà, à quel point je t'aime et je suis fière de toi. Tu as toujours été une source de bonheur pour ton père et moi. Tu nous as apporté si peu de soucis, mais tellement de contentements. Ne change pas, conserve toujours ta joie de vivre, ta bonne humeur et ta bienveillance. Je m'inquiète de ne plus être là pour veiller sur toi, mais je sais que ton père le fera. Je m'étais donnée comme mission de sécuriser au maximum ta vie dans ce monde qu'on vous a bien abîmé. Malheureusement, je suis rappelée plus vite que prévu. En tout cas, n'oublie jamais que de là haut, je te protégerai et je serai toujours près de toi, dans ton cœur.

Pierre, jusqu'alors resté en retrait près de la porte, s'approcha et posa ses mains sur les épaules de Pauline. Celle-ci leva vers lui un visage baigné de larmes et un regard qui reflétait l'impuissance la plus absolue.

- Toi et ton père avez été les plus beaux cadeaux que la vie m'ait offerts. Puisses-tu connaître ces joies à ton tour, déclara Jeanne dans un souffle.

Pauline se pencha vers elle et enfouit son visage dans son épaule en l'enlaçant. Elle murmurait « maman ». Jeanne lui caressa doucement les cheveux, levant ses yeux apaisés vers Pierre.

Puis, Pauline se redressa et regarda intensément sa mère :

- Nous aussi on t'aime plus que tout et nos pensées t'accompagneront où que tu ailles.
- Merci ma chérie. Maintenant, je crois que je vais somnoler un peu, j'ai besoin de me reposer.

Pauline déposa un baiser sur la joue de sa mère et se releva du lit.

- A tout à l'heure maman.

Jeanne répondit d'un battement de paupières.

Pierre à son tour embrassa affectueusement les lèvres de sa femme et ensemble, ils quittèrent la chambre.

Pauline, la première, rompit le silence.

- Et si elle avait eu une chance à l'hôpital ? Nous devrions peut-être la faire transférer, elle est si faible.
- Pauline, tu sais bien que non. Le médecin a affirmé qu'il n'y avait aucun traitement, aucune solution à ce stade d'évolution. Tout a été trop vite et de toute façon, la volonté de maman était de rester ici, avec nous. Je crois qu'elle est sereine, répondit Pierre tristement.

Jeanne ne se réveilla pas, elle partit en douceur, dans son sommeil.

Pierre était anéanti mais il devait faire face. Jeanne avait souhaité, de son vivant, donné ses organes

en vue d'une greffe. Sitôt le décès déclaré par le médecin, le corps fut rapatrié à l'hôpital le plus proche. Malheureusement, quelques tests suffirent à confirmer l'atteinte générale de tous les organes par le mal. Rien ne put être transplanté et le corps fut redonné à Pierre. Une rage sourde bouillait en lui : jusque dans sa mort, on avait empêché Jeanne d'aller au bout de ses désirs. Il s'évertuerait à combler le dernier. Pour en avoir plusieurs fois parlé ensemble, quand tout allait bien, ils avaient réfléchi à ce que leurs morts respectives ne soient pas un poids supplémentaire pour la planète. Il trouva non sans peine un funérarium qui accepte de ne pas embaumer le corps, de le placer dans un linceul et un cercueil biodégradable, sans pierre tombale. De ce fait, l'enterrement fut rapide et si la famille, bouleversée par la mort de Jeanne, fut un peu choquée de la précipitation des funérailles, elle respecta malgré tout, les volontés de celle qui avait consacré la fin de sa vie à réduire son empreinte sur la Terre.

Pauline, défaite, n'avait le cœur ni à repartir étudier, ni à abandonner son père à sa solitude. Elle décida de rester avec lui dans la maison familiale, si vide tout à coup. Elle n'était qu'à quelques mois du baccalauréat. Pierre insista, se mit en colère et finalement, Pauline reprit la route de son pensionnat après trois semaines d'absence. Elle s'arrangeait pour téléphoner tous les soirs à son père, savoir comment se déroulaient ses journées. Elle fut un peu surprise, mais réconfortée de voir qu'il réagissait plutôt bien, la première douleur digérée. Il réorganisa sa vie. Habité par la rage de poursuivre leur mission, il passait un temps fou à faire vivre leur site Internet, à répondre aux nombreux mails qu'il recevait quotidiennement. Cela occupait ses soirées et ses nuits. Il consacrait ses journées à son activité professionnelle et là encore, les demandes affluaient. Pauline, rassurée de ne pas le voir se morfondre, s'inquiétait de cette suractivité: n'allait-il pas s'effondrer lui aussi, à cause du surmenage. Elle le poussait à revoir ses amis le week-end, mais s'il les rencontrait volontiers, il souffrait de ne plus pouvoir partager les idées qui avaient cimenté son couple.

II - REVELATION

Pauline décrocha son bac de justesse, mais qu'importe, elle était inscrite à l'école d'infirmière. C'est avec plaisir qu'elle revint s'installer à la maison, le trajet, beaucoup plus court, s'effectuant facilement avec la voiture à air comprimé qu'elle avait pu s'offrir avec ses petits boulots. Elle apporta avec elle toute la gaîté dont avait besoin la maisonnée et Pierre se reprit à sourire et même à rire de bon cœur.

Pauline s'épanouissait dans sa nouvelle vie. Un soir, en dînant avec son père, elle lui raconta :

- Tiens, c'est fou, j'ai rencontré une ancienne amie de maman je crois, une certaine Agathe, ça te dit quelque chose Papa ?
- Agathe... Agathe... Mais oui bien sûr ! Elles étaient copines d'école. Elles s'étaient perdues de vue. Si je me souviens bien, elles ont dû se revoir la dernière fois, tu avais deux ou trois ans tout au plus. Tu l'as vue à l'hôpital ? Elle est malade ?
- Non, en fait, c'est sa fille Colombine. Elle est dans notre service. Elle se fait soigner pour une leucémie. Elle a quoi... trois ou quatre ans de plus que moi. C'est assez incroyable si tu voyais dans notre tranche d'âge, le nombre de jeunes atteints de cancers en tout genre, et le phénomène n'est pas local, les chiffres sont à l'échelle nationale, précisa Pauline.

- Ah bon ? Et c'est justifié comment ? Vous avez des études là-dessus ?
- C'est assez difficile à identifier précisément. Beaucoup de choses sont mises en cause, l'alimentation bien sûr, mais aussi la toxicité des peintures et matériaux de construction intérieurs, de certaines teintures, de fibres vestimentaires issues des nanotechnologie et même des produits de beauté. Je me demande comment j'ai pu passer à travers. Je ne suis peut-être qu'en sursis, comme maman, ajouta Pauline tristement.
- Mais non, va. Toute ta génération n'est quand même pas malade.
- Pas toute, mais beaucoup. Tu sais, j'en côtoie énormément. En tout cas, merci d'avoir été vigilant.
- Non, ne dis pas ça, ne nous remercie pas, se défendit Pierre. Quant tu as un enfant, tu l'aimes et tu cherches le mieux pour lui. Nous étions informés de certaines choses, nous avons donc agi en conséquence, mais il reste tout ce que nous ne savions pas, ou pour lequel nous ne pouvons pas faire autrement, ou même parfois par manque de courage.
- J'aime ton honnêteté, Papa. En fait, j'ai sympathisé avec Colombine. On a beaucoup discuté, elle avait besoin de se confier. Quand sa mère est venue lui rendre visite, j'étais là. On s'est salué, elle a lu mon nom sur le badge et elle a tilté. Elle semblait très peinée de la mort de maman.

Pierre écoutait et Pauline enchaîna :

- Colombine me parlait de son frère, Enzo. Ils étaient très proches et, il a pété les plombs. Il s'est braqué contre ses parents, leur reprochant tout et n'importe quoi, de la maladie de Colombine à l'état de l'environnement en général. Elle m'a dit qu'il avait eu des mots très durs avec eux, les traitant d'égoïstes, d'irresponsables, d'arrivistes. Il leur en veut de les avoir fait évoluer dans un monde de facilité. Enfants, ils avaient tout.
- Oui, ça Jeanne m'en avait parlé après avoir rencontré Agathe, je m'en souviens, se remémora Pierre. Mais c'est toujours facile de faire des reproches à ses parents, eux ne voyaient que le mieux qu'ils apportaient à leurs enfants.
- Petit, il s'inquiétait déjà de l'environnement, de l'apparition des premiers symptômes visibles du réchauffement. Au lieu de le rassurer son père lui a mis la pression, lui rétorquant qu'il n'avait qu'à commencer par se passer de tout son confort, sa télé, son ordinateur.
- Oui effectivement pas très cool pour un père, commenta Pierre en hochant la tête.
- Et ça, il ne l'a jamais digéré. En tant qu'adulte, c'était à son père ou sa mère de gérer ça, pas à lui. Lui, il prenait forcément ce qu'on lui donnait, il ne pouvait pas avoir déjà cette maturité. Ce n'était pas juste de le culpabiliser. Et maintenant, il est parti. Ça fait six ans qu'ils sont sans nouvelles. Ils craignent qu'il se soit engagé pour une mission humanitaire en Afrique. Ça va si mal là bas.
- En effet, je comprends qu'ils soient tout retournés.
- Déjà que ça ne va pas fort pour eux. La compagnie d'assurance où travaillait Agathe a déposé le bilan, après les sinistres des dernières années. Et l'affaire de son père a tourné court aussi, l'immobilier s'est effondré. Avec l'augmentation du coût de la vie, les portes monnaies se vident. Alors pour faire des économies, les gens font de la colocation ou loue tout simplement une partie de leur propriété.
- Ah bon ? Jeanne m'avait dit qu'ils étaient plutôt à l'aise.
- Eh bien, ils possédaient une somptueuse maison, qu'ils ont eue toutes les peines du monde à vendre. Colombine m'a dit qu'elle avait été bradée, et maintenant, ils sont en ville dans un petit T3.
- C'est triste.

Les années suivantes passèrent si vite. Pauline semblait heureuse et dans son élément à secourir les autres. Elle rencontrait de nouveaux amis, mais continuait fidèlement à fréquenter Arnaud et Matthieu, surtout Arnaud qui étudiait les sciences de la nature à quelques centaines de mètres de son hôpital. Petit à petit, leur relation évolua. En lui, Pauline retrouva les thèmes qui lui étaient si chers

et dans lesquels elle avait toujours baigné : le respect et la protection de la nature. Arnaud se destinait à la dépollution des milieux aquatiques. Souvent en stage sur le terrain, et bientôt son diplôme en poche, il pourrait donner suite à la proposition d'embauche formulée par son dernier maître de stage.

Il appréciait la délicatesse, la spontanéité et la joie de vivre de Pauline depuis bien longtemps. Soucieux de ne pas casser leur belle amitié et leur trio, il avait longuement attendu pour se révéler à Pauline. Un soir, lors d'une fête quelque peu arrosée, il n'avait pas pu résister à la prendre dans ses bras. Ils riaient tous les deux, comme souvent, se chahutant. Puis soudain sérieux, il prit le beau visage de la jeune fille, contemplant ses yeux bruns intimidés qui le scrutaient attentivement. Il posa fiévreusement ses lèvres sur les siennes. Pauline, interloquée, se recula tout d'abord, le dévisagea avec intensité avant de lui rendre son baiser et de se blottir dans ses bras. Sans un mot, ils s'éclipsèrent, empressés d'assouvir le désir de l'autre.

Rassurée quant au moral de son père, Pauline ne savait trop comment lui annoncer sa relation avec Arnaud. Un soir, alors qu'ils prenaient un verre d'apéritif au salon, elle choisit de dire tout simplement :

- Papa, je crois que je suis tombée amoureuse.

Pierre, souriant, se redressa dans son fauteuil :

- Alors là. Attention, ma fille, tu connais ton père. J'ai des prétentions pour toi assez impitoyables. Il va falloir qu'il soit à la hauteur et même plus. Et puis, tu as pensé à Arnaud et à Matthieu ? Je ne suis pas sûr qu'ils acceptent que tu leur échappes comme ça.
- Justement... C'est Arnaud.
- Arnaud ? Ton Arnaud ? Notre Arnaud ? répéta Pierre stupéfait.
- Oui oui oui, Arnaud, le seul que je connaisse, répondit Pauline amusée.
- Ben ça...ben ça c'est extraordinaire.
- Quoi extraordinaire ?
- Bien je me demandais si vous ouvririez un jours les yeux vous deux !. Depuis le temps qu'on se disait avec ta mère que vous étiez fait l'un pour l'autre.
- Non ! Tu en parlais avec Maman ? Mais vous n'avez jamais rien dit ?
- Heureusement encore ! Ce n'est pas à nous de t'influencer, mais je suis ravi de ton choix, le temps qu'il durera.
- On verra, mais on se connaît bien. Je crois qu'on a vraiment envie de faire un bout de chemin, tu sais on est si bien ensemble, assura Pauline rêveuse.
- Et ce pauvre Matthieu ? Il devient quoi là dedans ?
- Ménage à trois ! Papa, faut avoir les idées larges, on est en 2024 quand même ! répondit la jeune fille taquine.
- Tu veux tuer ton vieux père ou bien ?
- Oh non surtout pas, j'ai encore besoin de toi, moi, dit elle en l'embrassant joyeusement. Non, ce « pauvre » Matthieu comme tu dis, était tout complexé de nous annoncer qu'il avait rencontré une certaine Anita depuis déjà quelques mois. Il ne savait pas comment nous le dire. Il craignait lui aussi de briser notre petit trio.

Pierre regardait sa fille en souriant. Il ne l'avait pas vue grandir et pourtant il avait vécu chaque étape de sa construction : du premier jour où elle avait montré le bout de son nez, jusqu'à ce jour, intensément. Le temps était passé si vite, et aujourd'hui elle s'envolait pour de bon. Mission accomplie, un autre venait prendre la relève.

Pauline qui lisait dans son père comme dans un livre, reprit doucement :

- Tu sais Papounet, on débute notre histoire. La vie ne va pas être chamboulée comme ça, je ne t'abandonne pas. Est-ce que ça t'ennuie si je ne rentre pas tous les soirs ? Et je me disais que tu accepterais peut-être qu'Arnaud vienne dormir ici parfois ?

- Et bien ma foi, ce ne sera pas une première. Arnaud a déjà dormi ici bien des fois, non ?
- Oui, mais ce ne sera pas tout à fait pareil maintenant.
- Non, ne t'inquiète pas, je sais. D'ailleurs, invite le donc demain si tu veux, je voulais lui demander son avis sur un problème de puit pollué d'un client.
- D'accord, je l'appelle après dîner !

Pauline rayonnait, elle était si fière d'Arnaud. Avec son père, il avait toujours su engager des conversations d'égal à égal. Ils se demandaient mutuellement conseil et partageait souvent les mêmes avis. Le respect et l'admiration qu'ils se vouaient, auguraient de bons moments en perspectives. Dans cet instant de paix, Pauline regrettait amèrement l'absence de sa maman.

III - DES VACANCES DETERMINANTES

Quelques mois plus tard, Pauline et Arnaud s'installèrent dans une maisonnette qu'ils décidèrent de rénover le plus naturellement possible. Matthieu et Anita les rejoignaient régulièrement. Malgré les divergences de vue, le quatuor fonctionnait. Pauline se souvenait de l'hiver passé, les vacances qui avaient tourné à la catastrophe. Anita avait insisté pour organiser une semaine à la montagne, elle adorait skier et voulait faire partager sa passion à son amoureux. Ils avaient trouvé un chalet abordable pas très loin des pistes. Pauline, Matthieu et Arnaud voyageaient habituellement en train. Ils avaient fini par convaincre une Anita, un peu mortifiée : un véhicule quatre roues motrices eut mieux convenu à son standing. Sur place, elle se révéla pesante pour le groupe, critiquant la pénibilité du trajet, l'inconfort d'un mobilier montagnard rustique, la fraîcheur dans le chalet la nuit, l'absence d'un téléviseur. Pauline et Arnaud se chargeaient des courses. Anita explosa en déballant les légumes, pâtes, et autres légumineuses, à mille lieues de son mode d'alimentation. Vexée, elle détalla illico à la superette, prétextant qu'elle ne s'offrait pas des vacances pour faire la cuisine. Fière d'elle, elle exhiba une montagne de produits surgelés, de plats préparés, de biscuits, de viennoiseries que les trois amis contemplèrent avec consternation. Circonspects, Pauline et Arnaud s'éclipsèrent, laissant à Matthieu la rude besogne de s'expliquer avec sa fiancée. Dépitée, celle-ci ne fut pas longue à claquer la porte de l'appartement. Matthieu, songeur, rejoint ses deux amis. Ceux-ci ne purent contenir leurs reproches :

- Quand même, Matt, asséna Pauline, je ne comprends pas. Ca fait plus de quatre mois que vous êtes ensemble. Elle te connaît, elle sait bien comment tu vis et tes aspirations, non ?
- Mmm, je ne sais pas quoi dire. Je suis déçu et furieux contre moi. C'est vrai qu'on ne parle pas que de ça non plus, mais elle m'a toujours affirmé qu'elle était soucieuse de tout ce qui se passe, que ça la touchait énormément.
- Oui, mais au quotidien, ajouta Arnaud un peu agacé.
- Tu sais, au quotidien, on ne vit pas encore complètement ensemble, elle n'aime pas cuisiner, ça je le sais, alors c'est souvent moi qui l'invite et le fais pour elle, et quand c'est chez elle, j'imagine qu'elle fait appel à un traiteur, on a toujours bien mangé, souvent de la viande, en y repensant. Je la trouve parfois futile dans ses actes. Elle s'achète un peu trop de fringues, se pomponne pas mal. Mais vous êtes comme ça, vous les filles.
- C'est normal d'être féminine, après il faut faire attention quand même. Tu trouves qu'on se ressemble ?
- Bah, tu te maquilles, tu sens bon toi aussi et t'as tout le temps des tenues sympas.
- Ah oui, tu trouves ? minauda Pauline.

- Mais oui et tu le sais bien, grommela Matthieu.
- Bon, n'empêche, tu sais bien que mon maquillage est bio, quant à mes vêtements, c'est de la récup et c'est moi qui transforme. Mais j'achète rarement.
- Hum, je réalise qu'elle ne se préoccupe pas franchement de l'environnement, admit Matthieu désabusé.
- Et vous ne vous êtes jamais pris la tête sur ce sujet ? interrogea Arnaud surpris.
- Ben non, ils sont trop occupés à se faire des bisous !
- Oh, toi, ça va ! Vous aussi, c'est pas la première fois que vous la voyez. Vous l'avez toujours appréciée. C'est vrai, c'est une fille épatante, attentionnée, cultivée, elle est réceptive, ensemble on parle de tout et en plus elle a un charme fou, elle me fait complètement craquer, j'y peux rien.

Un silence embarrassé s'installa entre les trois complices, aussitôt rompu par Pauline :

- Elle est partie ?
- Oui, elle avait besoin de prendre l'air, mais elle revient... enfin, j'espère.
- Bon, c'est le début des vacances, on va tous y mettre du sien, et ça va l'faire, conclut Arnaud.
- Ok, c'est parti ! Moi je prépare le dîner. Qui vient m'aider ? convia Pauline.

Et c'est dans la bonne humeur que le trio investit la cuisine. Arnaud rangea les courses, Pauline entreprit de cuisiner des brocolis et une purée de carottes pour accompagner un bœuf en sauce, sélection d'Anita. Matthieu dressa une jolie table. Tandis qu'il servait l'apéro, la porte s'entrouvrit. Il s'approcha, penaud, et une Anita, confuse, fit son apparition, les yeux gonflés, son mascara mal essuyé, maculant ses joues. Matthieu lui prit le visage et l'embrassa. Se dégageant gentiment, elle s'approcha du bar, à l'adresse de Pauline et Arnaud, faussement concentrés dans leurs activités :

- Excusez-moi, balbutia-t-elle. Je regrette de m'être énervée, ça n'en valait pas la peine. J'imagine que je suis fatiguée du voyage.
- Allez, laisse, on n'en parle plus, assura Pauline. On aurait dû préciser un peu plus nos modes de fonctionnement. En tout cas, si tu as faim, on a préparé une création s'inspirant de tes achats, et des nôtres.
- Miam, c'est ce qui sent si bon ?
- J'en ai bien peur, mais d'abord un petit Martini pour fêter les vacances, offrit Matthieu en lui tendant un verre.

Et le dîner se poursuivit dans la bonne humeur. Anita fut préposée au recyclage de tous les conditionnements dont elle était responsable et s'en chargea de bonne grâce.

Plus tard, dans l'obscurité, sous l'épaisse couette, Pauline et Arnaud reparlaient de leur soirée :

- Tu en penses quoi, toi, d'Anita ? demanda Arnaud.
- Franchement, je ne sais pas trop. Elle est très spontanée, habituée à son confort, à être servie, mais je pense qu'elle a un bon fond et la volonté de bien faire.
- C'est sûr. Matthieu ne serait pas avec elle, si elle n'avait pas quelques qualités de cœur. Il est sensible au charme, comme nous le sommes tous, pauvres êtres vulnérables et fragiles que nous sommes, jouets de vous les femmes.
- Non, mais ça va, tança Pauline enjouée, misérables êtres qui manquez de discernement ! On devrait tous vous placer sous tutelle, et vous mettre des œillères pour vous empêcher de succomber aux tops models, si vous êtes vraiment si vulnérables.
- Tu ne me laisses pas finir. Donc pour en revenir à Matthieu, je disais donc que pour que leur histoire dure, c'est qu'il y a des valeurs, des émotions, des sentiments. Car si notre cœur et notre chair sont faibles, nous ne sommes pas idiots pour autant, pour rester mal accompagnés quand nous n'y trouvons pas un minimum de compensation. La preuve, pourquoi crois-tu que ça se prolonge entre nous.
- Comment ça ? Ce n'est pas que pour mon physique et mon esprit ? riposta Pauline en le pinçant.
- Oh non, s'il n'y avait que ça. Il y a ... ton argent, tiens, heureusement !

- Veinard, va, mais méfie-toi, je pourrais devenir dépensière et t'obliger à travailler dur pour m'entretenir.
- Bon, ça va, je peux dormir tranquille encore un moment alors, affirma Arnaud en embrassa tendrement sa Pauline réjouie.

Le lendemain matin, la déception pointa dès le réveil. En ouvrant les volets, Anita ne put maîtriser son désappointement :

- Non, c'est pas vrai ! Il n'y a pas de neige ! Rien du tout !
- Ben ça, mince alors, confirma Arnaud en s'approchant.
- C'est vrai qu'hier en arrivant, ça m'a étonné de ne pas en voir près du chalet, mais je pensais qu'il y en aurait forcément sur les sommets, compléta Matthieu.
- Il ne fait pourtant pas bien chaud, frissonna Pauline, en ouvrant la baie.
- Tiens regarde, il y a un thermomètre..., 7°C, c'est pas énorme avec ce vent, mais c'est beaucoup trop pour skier, annonça Arnaud.
- Bon je vais appeler la station, on va bien voir ce qu'ils en disent là-haut, décida Anita en s'emparant de son téléphone.

Les garçons dressèrent le petit déjeuner, tandis que Pauline s'apprêtait. Le portable fermé, Anita afficha une mine très sombre :

- Bon c'est même plus la peine d'y penser. Il n'y a rien là-haut et le pire, c'est qu'il ne fait même pas suffisamment froid pour faire tourner les canons à neige.
- Encore heureux, s'exclama Pauline.
- Quoi « encore heureux » ? Tu crois qu'on est venu jusque là pour jouer aux cartes, la foudroya Anita furieuse.
- Non, je sais bien, mais franchement des canons pour faire tomber la neige, pour notre petit plaisir, pour moi, c'est quand même une ineptie.
- J'vois vraiment pas en quoi, persifla Anita de plus en plus énervée.
- Eh bien, déjà ma chérie, dis-toi que d'une certaine façon, la nature est en train de reprendre ses droits, tenta d'expliquer doucement Matthieu en entourant les épaules d'Anita de ses bras. Depuis le temps qu'on nous dit que le réchauffement est en route et qu'on bouge si peu, c'est un peu normal de commencer à ressentir les conséquences, tu ne crois pas ?
- Oh ! Vous m'horripilez avec votre environnement et ses conséquences ! Tout ce que je vois moi, c'est que ma passion, c'est de skier, alors si on m'enlève ça.

Et elle se mit à pleurer comme une enfant.

Personne ne savait quoi dire.

- Tu sais, on t'enlèvera sûrement des choses beaucoup plus graves bientôt.

Arnaud avait parlé à mi-voix, mais sa déclaration résonna comme une prophétie, et chacun frémit. Le petit déjeuner s'apprécia en silence, chacun à ses pensées. Ensuite Arnaud et Pauline sortirent visiter le village alpin. Anita, maussade, préférait rester au chalet. Matthieu aurait aimé accompagner ses amis, mais n'osa pas délaissier sa compagne. Il meubla son temps sur Internet à étudier des sites sur la catastrophe climatique en cours. Anita, fatiguée de sa solitude, finit par le rejoindre. Il commença à lui exposer les dernières études et analyses. Elle n'imaginait pas la réalité de ce que lui expliquait posément Matthieu, mais devant le sérieux et la pédagogie de son petit ami, elle en ressentait à présent la gravité. Vidéos à l'appui, Anita comprit mieux les craintes de ses amis.

Le séjour se poursuivit, ponctué de marches, de randonnées vivifiantes.

Deux jours avant le départ prévu, la pluie se mit à tomber, fine au départ, puis de plus en plus violente. Pauline, à la fenêtre, tandis que les autres finissaient une partie de scrabble, contemplait les quantités d'eau, s'abattant sur le sol.

Le jeu terminé, ils se couvrirent pour descendre au torrent voir l'état de son lit. Ils pataugeaient dans

les flaques d'eau comme des enfants, s'éclaboussant. Et c'est en courant et riant qu'ils gagnèrent le bord de la rivière où ils s'étaient promenés la veille. Ils restèrent interdits, médusés par le spectacle. Le cours d'eau qui, hier, sillonnait sagement son lit, avait fait place à une cascade déchaînée, furieuse, dévalant à toute vitesse dans un vacarme assourdissant. Sinueux quelques heures auparavant, le torrent filait droit, dévorant ses berges, emportant tout sur son passage. Ils voyaient défiler branchages, troncs d'arbres, et même des cageots, un fauteuil en plastique.

La pluie redoublait d'intensité.

Anita, tout à coup, tressaillit :

- Oh mon Dieu ! Plagny !
- Quoi Plagny ? demandèrent d'une voix les trois autres.
- C'est le petit village plus bas. Vous vous souvenez, on y est passé en arrivant ? Le torrent traverse le bourg, mais avec cette puissance, rien ne va résister.
- Tu crois ? Ils ont du installer des digues, c'est pas la première fois qu'il pleut comme ça ici, quand même, fit Matthieu, perplexe.
- Peut-être, mais d'habitude, il y a de la neige et je n'ai jamais entendu parler de ce torrent dans un tel état. Venez, on remonte au chalet, commanda Anita.

En discutant des diverses possibilités, le groupe reprit sa marche. Ils étaient trempés en arrivant et tandis qu'ils se séchaient, Anita commenta :

- Vous voyez bien que ça nous manque la télé, on se sent un peu coupé du monde, non ?
- Bon, déjà, allume la radio.

Et quatre paires d'oreilles attentives se focalisèrent sur le bulletin d'informations. La réception, très mauvaise, ne lâchait que quelques mots « diluviennes »... « dévastés »... « arrachés »...

« détruits »... « disparus »...

Inquiet, Arnaud suggéra :

- Je vais appeler à la maison, ils en savent peut-être plus.
- Non, on n'a qu'à regarder sur Internet les nouvelles, recommanda Pauline.
- Ah oui, bien sûr, je vais chercher l'ordinateur, approuva Matthieu.

Quelques secondes plus tard, il connecta son ordinateur portable, au satellite et tous se postèrent devant l'écran. Au même moment, la lumière vacilla, clignota une fois, revint, clignota à nouveau, puis s'éteignit.

Les quatre amis se retrouvèrent dans l'obscurité quasi-totale. La pénombre permanente de la journée se prolongeait d'une nuit noire. Scrutant par la fenêtre, Arnaud constata qu'aucune lumière ne brillait à l'horizon. Tout le village et ses alentours baignaient dans les ténèbres.

- Mince! Qu'est ce qu'on va faire? fit Pauline consternée.
- Ce ne sera peut-être pas bien long. C'est une panne de secteur, ils sont probablement déjà en train de réparer, assura Anita.
- Euh excuse-moi Anita, mais tu as conscience de ce qui se passe dehors? Ils ont bien autre chose à faire que nous redonner de l'électricité. Non, il va falloir s'organiser. A mon avis, on n'est pas prêt de revoir la lumière, martela Matthieu.
- Oui, je pense comme toi, admit Arnaud. Donc on va chercher des lampes et des bougies pour commencer, quant au repas.
- J'ai vu une torche dans le placard de l'entrée, coupa Pauline. Des bougies, on va essayer dans la cuisine. Pour le repas, on peut se débrouiller avec des carottes crues. Il reste du fromage et du pain, donc rien de chaud pour ce soir.
- Han! Mais en parlant de chaud, comment on va se chauffer maintenant? décréta Anita soudain angoissée.
- Hum hum... Bonne question. Bon, pas de panique. On ne sait pas pour combien de temps il y en a. Ca ira peut-être plus vite que je n'imagine, répondit Matthieu. On a un toit, c'est déjà ça. Il ne fait pas si froid dehors et le chalet est bien isolé, ça devrait donc prendre un peu de temps pour que la température descende, on a des pulls et on va se serrer les uns contre les

- autres. Qu'en penses-tu, c'est finalement assez sympa, non?
- J'en suis pas si sûre, mais on n'a pas le choix.

La soirée se déroula tranquillement, à la lueur tremblotante de quelques bougies. Le repas grignotage fit l'unanimité et les couples se retirèrent dans leur chambre se reposer et se réchauffer. Avant de se coucher, Arnaud avait essayé une nouvelle fois d'utiliser son téléphone portable. En vain, il ne captait aucun réseau. Ils s'endormirent avec la curieuse sensation d'être coupés du monde.

Le lendemain, ils se réveillèrent sous un ciel bas, plombé. Les nuages se déchiraient et s'étiraient dans la vallée, masquant le flanc de la montagne.

Pauline frissonna en émergeant de la couette, elle ouvrit les volets puis se glissa frileusement près d'Arnaud qui posa sa tête sur sa poitrine. Ils restèrent blottis un long moment, contemplant le ciel blanc. Arnaud, le premier, courageusement enfila un pull et s'extirpa du lit.

- Bon, je vais voir ce qu'il en est et si on peut préparer un petit déjeuner.
- Tu me tiens au courant ? dit Pauline paresseusement. Je reste encore au chaud.

Arnaud ouvrit les volets de la salle et de la cuisine. Sans surprise, l'interrupteur ne déclencha aucune lumière. Il vérifia malgré tout le compteur. Tout était normal, il n'y avait qu'à attendre. Son portable n'indiquait toujours aucun réseau.

Ayant entendu son ami, Matthieu se levait à son tour.

- Salut, bien dormi ? commença Arnaud.
- Oui, très bien merci. Toujours pas de jus ?
- Non, rien du tout, mais bon, il fait encore 16°C dans l'appartement, ça va aller, on rentre demain de toutes façons.
- Mmmm. Oui, c'est sûr. Mais c'est quand même inquiétant. Qu'a-t-il bien pu se passer ?
- On saura plus tard. En fait je me disais qu'on pourrait descendre au bourg, aller au café, avoir des nouvelles et éventuellement voir si on peut consommer quelque chose de chaud.
- Oui, bonne idée ! approuva Matthieu. Ecoute, je passe un jean et je dis à Anita qu'on sort.
- C'est bon, je t'attends.

Les garçons quittèrent le chalet, laissant les deux filles qui avaient décidé de faire lit commun pour papoter en les attendant.

Ils parcoururent les deux cent mètres, les séparant des premières maisons, en discutant. Ils découvrirent des commerces fermés : la boulangerie, la boucherie. Le café bar fort heureusement, était éclairé. Quelques lampes à huile pendaient du plafond. Ils s'y engouffrèrent. Une effervescence régnait à l'intérieur :

- C'est épouvantable, disait l'un.
- Inimaginable, renchérisait un autre.
- Mais comment a-t-on pu en arriver là ? Pourquoi ont-ils laissé faire ? Il va y avoir des comptes à rendre maintenant.
- Et nous, en attendant, on devient quoi dans tout ça ? Moi, j'ai besoin d'électricité et rapidement, sinon je perds toute ma marchandise, décrétrait un homme aux tempes grises, en qui ils reconnurent l'épicier.

Arnaud et Matthieu, en retrait du groupe animé, tentaient de comprendre la situation. Un homme assis à côté d'eux écoutait. Arnaud l'apostropha gentiment.

- Bonjour, excusez-nous, on n'a pas vraiment suivi ce qui se passe depuis hier, vous en savez quelque chose ?

L'homme tourna vers eux un visage grave, il avait les yeux creux de celui qui a peu dormi. Il soupira :

- Les nouvelles arrivent au compte goutte, alors tout ce qu'on sait c'est que Plagny a été complètement détruit, ravagé par le torrent. Il ne reste rien. Il y a beaucoup de morts et de disparus. J'y ai passé une partie de la nuit. Je cherchais ma femme.

Sa voix se brisa et ses yeux s'emplirent de larmes, il poursuivit, comme si parler le soulageait :

- Elle est infirmière et elle faisait sa tournée là-bas, mais ses derniers patients ne l'ont pas vue. Les avant-derniers font partie des disparus. On n'a même pas retrouvé sa voiture. L'école a été anéantie et beaucoup de petits ont été noyés ou emportés. Il ne reste rien, vous comprenez ? RIEN !

Il avait parlé avec force et quelques têtes se tournèrent vers eux, l'un s'avança :

- Ecoute Baptiste, on va retourner là-bas, chercher avec toi. Tu sais, on a à peu près tous quelqu'un qui manque, moi ce sont mes beaux-parents, ma femme est effondrée, reprit-il à l'adresse des garçons. Pour les autres, continua-t-il en désignant le groupe rassemblé autour du bar, il y a beaucoup d'enfants. C'était la seule école des quatre villages.
- On leur avait dit pourtant, enchaîna une femme en serrant les poings. A quoi ça servait d'avoir détourné le torrent, on sait bien qu'un jour ou l'autre la nature reprendrait ses droits. Tout ça pour permettre à la compagnie du ski de disposer des meilleures pistes de la région. Et à quoi bon ? Y'a même plus de neige ! fit-elle écoeurée.
- Tu ne disais pas ça quand tes fils ont été embauchés là-haut tous les deux. C'était même une sacré opportunité, commenta un grand gaillard.
- Fallait bien qu'ils bossent. Est ce qu'on avait le choix ?
- Allez allez, on règlera les comptes plus tard. Ça sert à rien d'envenimer les choses maintenant. Faut repartir les aider en bas. Alors, vous venez ? lança un jeune homme équipé de grosses cuissardes.
- C'est bon, on arrive.

Une quinzaine d'hommes fatigués se levèrent dans le silence et sortirent du café. Deux ou trois femmes les accompagnaient. Un calme morbide s'abattit alors.

Arnaud et Matthieu, restés seuls, s'approchèrent du comptoir. Le barman sembla seulement s'apercevoir de leur présence :

- Bonjour messieurs !
- Bonjour, répondit Matthieu. On venait aux nouvelles, mais on était loin d'imaginer ce qui s'est passé.
- Une tragédie, c'est allé si vite. Il y a un barrage en amont qui a cédé d'un coup et une vague gigantesque s'est abattue sur Plagny. Pauvres gens, ils n'ont pas eu le temps de réagir. Les secours sont sur place depuis hier après-midi, les hommes d'ici se succèdent en bas, les hélicos ne peuvent même pas survoler tellement le temps est couvert, et avec ce vent... Les réseaux de communication ne fonctionnent plus dans la région. On n'a pas d'électricité pour au moins une semaine, le temps qu'ils trouvent un relais. Le transformateur a été immergé par la lame d'eau. Ils ont réquisitionné tous les groupes électrogènes. Vous voulez boire quelque chose de chaud?
- C'est vrai qu'on se demandait si c'était possible, mais c'est bon, on peut s'en passer, il y a plus grave, dit Arnaud.
- Oui, mais froid dans les maisons, froid dans son corps, ça n'aide pas à se requinquer. J'ai un petit brûleur à gaz alors je vais pouvoir vous faire chauffer du café ou un chocolat si vous préférez. Je pense que je ne vais pas être débordé de clients ce matin, d'ailleurs j'envisageais rejoindre les équipes.
- Volontiers, ce serait formidable. Par contre, si ça ne vous ennuie pas, on a laissé nos femmes au chalet, on va les chercher et on revient.
- Pas de souci, je vous attends, je mets la bouilloire sur le feu.

Arnaud et Matthieu firent le chemin en sens inverse. Ils parlaient peu, chacun bouleversé par ce qu'ils avaient entendu.

Arrivés au chalet, ils trouvèrent les deux filles absorbées dans leur conversation, toujours au lit. Ils les mirent brièvement au courant de la situation, puis les invitèrent à se lever rapidement pour ne pas faire attendre le cafetier. Personne ne se bouscula pour se laver à l'eau qui était glaciale et en un rien de temps, Anita et Pauline étaient prêtes, chaudement vêtues.

C'est avec plaisir qu'ils sirotèrent leurs chocolats fumants. Ils n'avaient rien absorbé de chaud depuis le midi précédent.

Ils se demandaient comment occuper leur journée. Arnaud hésitait. Il suggéra enfin de proposer leurs énergies, aux recherches ou au nettoyage selon les besoins. Les trois autres sautèrent sur l'occasion de se sentir utile et de ne pas rester dans le chalet devenu soudain froid et sinistre. Ils en parlèrent au patron. Ce dernier approuva l'idée d'avoir des bras en plus, et suggéra d'y aller tous ensemble, les vacanciers n'ayant ni voiture, ni équipements appropriés.

Le cafetier leur trouva des bottes correspondant à peu près à leurs pointures, il verrouilla son établissement, plaça un écriteau « fermeture exceptionnelle, réouverture 18h30 » et enfin ils s'engouffrèrent tous dans le monospace gris du patron de café.

La pluie tombait finement et conférait à l'endroit une infinie tristesse. La route longeait le torrent et dès les premiers kilomètres, le véhicule dut slalomer entre les débris qui jonchaient le bitume. Les neuf kilomètres semblèrent une éternité et c'est en silence qu'ils approchèrent de Plagny, ou plutôt ce qu'il en restait. Un spectacle de désolation s'offrait à leurs yeux. Abasourdis, ils constatèrent le désastre. La boue submergeait les rues, laissant sa marque meurtrière à hauteur d'un étage sur les murs des maisons. L'eau avait arraché la toiture d'une habitation basse. Des volets, des portes dégondées laissant des ouvertures béantes, témoignaient de la violence de l'assaut. Des voitures gisaient ça et là, retournées, agglutinées, entassées comme de vulgaires « majorettes » après l'amusement d'un enfant. D'autres images fortes leur parvenaient de plein fouet : des arbres déracinés, couchés sur des toitures, démolissant cheminées, tuiles et charpentes, des devantures de commerces éventrés. La dévastation se plaçait au-delà des mots.

Maxime, le cafetier, gara son monospace avec les autres véhicules à l'entrée du village, là où se trouvait une aire de repos aménagée, près de l'eau. Des tables et bancs en béton, du bloc sanitaire, de la cabane à frites, il ne restait rien.

Près d'un camion de pompiers, des gens massés palabraient. Le groupe s'approcha. Un pompier dirigeait les opérations. Il établissait des équipes et distribuait le matériel, essentiellement des pelles. Il confiait aussi un sifflet par équipe, à actionner chaque fois qu'un corps était découvert. Les volontaires ne devaient en aucun cas, le toucher. Arnaud et Matthieu se joignirent à un groupe d'hommes qui partaient dégager la route de l'autre côté du village. Les filles s'engagèrent dans le groupe de nettoyage des rues. Des équipes plus aguerries continuaient les recherches de dépouilles, en aval.

La pénibilité du travail dépassait de loin ce qu'avaient imaginé Pauline et Anita. Outre la fatigue physique, un silence de plomb assommait les bénévoles, silence déchiré parfois par un cri, une plainte lancinante, un gémissement. A leur arrivée quelques jours auparavant, Pauline se souvenait parfaitement leur passage ici. A la descente du train en la petite gare de Plagny, un autocar les avait hissés jusqu'au lieu-dit de leurs vacances. Le temps de circuler en ville, la vue panoramique de la navette leur avait délivré des vitrines chics, illuminées et encore riches des décorations de Noël, l'intense animation de ce village touristique avec ses terrasses de bar et leurs buveurs de vin chaud grisés. Désormais, mort et désolation s'emparaient des lieux.

Dans les rues où l'eau avait battu en retraite, les deux amies travaillaient mécaniquement, en évitant de penser. La mission de leur groupe consistait à rassembler tous les objets dispersés : chaise, ordinateur, poupée, écran télé, cafetière, tiroir,... des parcelles du quotidien qui maculées de terre, paraissaient sorties d'un autre temps. Munies de leurs balais, elles dégageaient la boue vers les caniveaux, dégageant petit à petit la chaussée. Pauline ne put retenir un cri et fondit en larmes: une forme se dessinait au bout de son balai. Anita s'approcha. Un petit chien gisait là, prisonnier du déluge.

Au loin, des coups de sifflets rompaient régulièrement le calme.

Et la journée s'écoula ainsi, très durement. A midi, tous se réunirent sur la place, devant l'église. On leur distribua sandwiches et boissons chaudes, fruits de la générosité de villages alentours.

Le grand nettoyage allait bientôt commencer, mais le niveau de l'eau, monté parfois jusqu'à deux mètres, rendait la tâche très difficile. L'hébergement de secours s'organisait pour les rescapés dont

les maisons étaient inutilisables. Une commune voisine proposait sa salle des fêtes pour les sans abris.

Vers 18h, lorsque l'obscurité interdit toute prospection, les volontaires se rassemblèrent pour organiser les équipes du lendemain. C'était en principe le jour du retour pour Arnaud, Pauline, Matthieu et Anita. Une nouvelle question se posa: la gare, fermée, les autocars ne circulaient plus et on ne pouvait traverser le village de Plagny qu'à bord d'un bon 4x4.

Le cafetier leur proposa de les ramener de bonne heure le lendemain matin et là, ils se débrouilleraient.

En rentrant au chalet, la froideur ambiante entama encore d'avantage le moral des vacanciers. La lueur des bougies permit l'élaboration des sacs de retour et le grand nettoyage de l'appartement. Malgré les efforts de la journée dans la boue, ils renoncèrent à une douche glacée. Autour, la vie s'organisait. Des lumières un peu plus vigoureuses scintillaient par les fenêtres, de la fumée s'échappait des cheminées. Ils rêvaient du doux rayonnement de la flamme mais leur chalet ne disposait pas d'un tel équipement. Ils expédièrent leur dernier dîner le plus frugal du séjour et s'empressèrent d'aller se coucher, sans avoir échangé sur le vécu de la journée. Pour chacun, il était évident que leurs plaintes n'avaient pas de place. Eux étaient en vie et demain, ils jouiraient d'autant mieux de leur confort retrouvé.

Réveillés à six heures trente, les quatre vacanciers ne furent pas longs à s'habiller et à rassembler leurs effets. Au bar, le patron les attendait. Il leur avait préparé un délicieux chocolat chaud, accompagné de brioches. Cette attention leur remit un peu de baume au coeur. Une première équipe était partie dès sept heures, et ce n'est qu'une demi-heure plus tard que leur groupe prit la route. L'aube pointait à l'horizon, dévoilant un ciel dégagé. Le cafetier les déposa aussi loin que son monospace lui permit, à la hauteur de l'église. Les quatre compagnons le remercièrent avec chaleur et le saluèrent. Tournant les talons, le brave homme rejoignait déjà une équipe de volontaires.

Les amis engagèrent immédiatement leur marche pour joindre le premier réseau de transport en commun. Avec les ondes téléphoniques qui ne passaient toujours pas, impossible de contacter leur assurance pour organiser un rapatriement, ni même la SNCF pour connaître leur périple. Ils portaient chacun un bagage sur leur dos, Arnaud et Matthieu tenaient en plus contre leur poitrine un grand sac, Pauline et Anita, chacune leur poignée, se partageaient le poids d'un autre. Ils traversèrent Plagny, enjambant ce qui n'avait pas encore été déblayé, contournant les zones inondées pour finalement arriver à l'autre extrémité du bourg. Fuyant le lit du torrent, la route redevenait praticable, mais déserte. Alors ils décidèrent de marcher courageusement, s'en remettant au hasard. Ils cheminèrent deux bonnes heures avant de trouver âme qui vive. Près d'une maison au bord de la route, une femme grimpait à bord d'une petite berline. Son regard navré, trahit le manque de place pour quatre personnes et leur paquetage. Par contre, la maison disposait de l'électricité et du téléphone, qu'ils ne manquèrent pas de solliciter. Matthieu appela la ligne des usagers du train qui leur proposa pour seule alternative, un départ depuis la station de Chamonix, à trente huit kilomètres. La correspondance à onze heures trente leur laissait un peu plus d'une heure pour s'y rendre. L'opératrice de la compagnie lui expliqua gentiment qu'ils bénéficieraient, compte tenu des événements, d'une prise en charge en taxi du tronçon restant à parcourir. Elle se chargeait d'en contacter un, promptement. Matthieu, soulagé, livra ces bonnes nouvelles à ses compagnons d'infortune. Ne voulant importuner leur déjà très serviable hôtesse, ils patientèrent à l'extérieur, profitant du soleil, enfin revenu.

Comme prévu, le taxi vint les chercher pour les conduire à la gare. Quelques démarches administratives plus tard, ils investissaient les banquettes confortables du wagon. L'une en face de l'autre, Pauline et Anita poussèrent un long soupir d'allégresse. Elles lâchèrent un rire nerveux, accompagnées de ceux d'Arnaud et Matthieu. Le cauchemar derrière eux, ils jubilaient à l'idée de retrouver leur foyer respectif. De temps à autre, un sentiment de culpabilité les rattrapait lorsqu'ils pensaient aux habitants de Plagny.

- Et bien, quelles vacances ! commenta Anita.

- Mouais. Merci pour tes bons plans ! La prochaine fois, on s'abstiendra, la taquina gentiment Arnaud.
- Bah, rien n'était vraiment prévisible, défendit Matthieu.
- En tout cas, sacrée leçon de vie, murmura Pauline tristement.
- Je n'aurais jamais pensé vivre ça, confia Anita. Mais c'est bel et bien fini, on rentre à la maison.
- Moi je pense qu'il va falloir s'habituer, déclara Matthieu pensivement.
- Oh non, tu ne vas pas recommencer, gémit Anita.
- Tout ce que je t'ai montré ne t'a pas convaincue, ma puce, lui demanda Matthieu, la fixant attentivement.

Anita rougit, et reprit :

- Si, bien sûr, c'est épouvantable. Mais j'ai du mal à envisager tout cela dans un avenir si proche.
- Et pourtant, on n'en a jamais été si près. On commence à perdre le contrôle, les éléments nous échappent. Qui aurait pensé ? répondit Matthieu sérieusement. On est si bien chez nous qu'on n'imagine pas les ravages déjà en route, depuis bien longtemps ailleurs. Ce qu'on vient de vivre sur deux jours, les habitants de la Nouvelle Orléans le connaissent presque tous les cinq ans depuis Katrina en 2005.
- Pour moi, tu confonds tout, objecta Anita, les cyclones qui sévissent dans le pacifique n'ont rien à voir. Quel est le rapport ici avec le réchauffement ?
- Et bien, ma chère, comme tu l'as si bien dit l'autre jour, si la météo avait été normale, comme au bon vieux temps, nous aurions eu de la neige, pas des déluges de pluie et si les hommes réfléchissaient plus loin que le bout de leurs intérêts financiers, jamais ils n'auraient contrarié le cours du torrent.
- Ca, je suis d'accord. Mais bon, depuis maintenant près de vingt ans que la Nouvelle Orléans est régulièrement inondée, pourquoi rien ne change ? dit Anita songeuse.
- Changer pour quoi? intervint Pauline. Tu as une idée de la population là-bas ? Maman m'avait raconté : elle y était allée dans sa jeunesse. C'était déjà une ville gigantesque, tentaculaire, ils sont près d'un million d'habitants aujourd'hui, globalement assez pauvres, avec son lot de violence et d'insécurité. Après Katrina, ils avaient évacué une partie de la population dans les villes alentours, mais que peuvent-t ils faire, prisonniers de ce ghetto?
- Sans compter que le niveau des mers augmente continuellement, donc si tout le monde déménage dans les terres, il va y avoir de nouveaux problèmes de cohabitation, compléta Arnaud.
- Et pourquoi le niveau des mers augmente tant ? Je sais que les glaces de l'arctique ont quasiment fondu, mais les scientifiques ont toujours affirmé que ce n'était pas les icebergs qui pouvaient faire augmenter le volume ? interrogea Anita.
- Très juste, approuva Arnaud. Et, soit dit en passant, au début du siècle, on donnait cinquante à cent ans pour que ces montagnes de glace fondent, or, ça aura pris à peine vingt cinq ans et attache ta ceinture, car c'est maintenant que tout va s'accélérer.
- Mais pourquoi ?! paniqua Anita.
- Tout simplement parce qu'une partie des rayons solaires étaient réfléchis par la glace, maintenant, tout va être absorbé par les mers qui, par voie de conséquence, vont se réchauffer beaucoup plus vite et badaboum, c'est parti ! dit Arnaud mimant une explosion. Et pour répondre à ta première interrogation, l'eau dilatée, ou réchauffée si tu préfères, augmente de volume. A cela s'ajoute la fonte des glaciers terrestres, voilà pourquoi le niveau des mers monte et jusqu'à...
- Mais c'est insoluble ? Tu ne dis rien, Pauline ?
- Toutes ces questions je me les suis posées, je les ai posées à Arnaud et ces réponses me glacent. J'évite de trop y penser.
- En tout cas, pour moi, ces vacances auront été comme une révélation, affirma Anita solennellement. Ce que j'attends de vous tous maintenant, c'est de m'entraîner avec vous,

enseignez-moi les bons gestes, montrez-moi mes dérapages, d'accord ? Et au fait, quand est-ce qu'on repart en vacances ?

IV - SOUPCONS

Les mois filants, Anita ne manqua pas à sa déclaration. Elle investissait beaucoup de son temps à s'enrichir auprès de Pauline. Celle-ci lui apprit à cuisiner plus sainement, pour son corps, pour l'environnement, et tout aussi délicieux. Elle initia son élève à tous les gestes du quotidien pour se laver, se maquiller, se démaquiller. Chaque soin était mûrement réfléchi pour ne laisser aucune trace, ou le moins possible sur la planète. Anita était sidérée :

- Ca m'épate à un point que tu n'imagines même pas. Quand je t'ai rencontrée la première fois avec Arnaud, j'ai vraiment pensé que vous viviez comme moi. Tu étais apprêtée, soignée, bien sapée. Jamais je n'aurais envisagé une telle machinerie derrière.
- Merci pour la machinerie ! pouffa Pauline amusée et flattée. En fait c'est ma mère qui a fait le travail. Elle trouvait qu'écolo ne rime pas forcément avec baba cool ou négligé, et encore moins sale. Elle s'est évertuée à dénicher des produits bios rares à l'époque, et à confectionner ce qu'elle pouvait éviter de jeter.
- Comme les tissus démaquillants que tu laves ?
- Exactement ! L'idée des couches lavables –qu'elle employait pour moi- n'avait plus aucune limite dans son esprit. Tout devait être réutilisable sinon elle s'abstenait. Elle a consacré une partie de sa vie à défendre ces idées.
- J'aurais aimé la connaître.
- Vous vous seriez bien entendues toutes les deux. Elle aurait aimé tes qualités : tu es super spontanée et complètement ouverte. Quand tu as pris conscience d'une chose, rien ne peut plus t'arrêter, comme elle ! Et tu sais, je vais te dire, je suis drôlement fière de toi, de tes efforts, et que tu sois la p'tite amie de mon meilleur pote ! décréta Pauline enthousiaste serrant son amie dans ses bras.

C'est ce moment que choisit Arnaud pour entrer. Il semblait soucieux, mais de voir les deux filles mi-riant, mi-pleurant, il s'inquiéta :

- Eh bien, que se passe-t-il par ici ?
- Rien de spécial, on parlait de maman et on s'auto congratulait, répondit Pauline joyeuse.
- C'est vrai, on n'a rien bu. Enfin pas encore.
- Tiens, c'est l'heure de l'apéro ! Mais ça n'a pas l'air d'aller, mon chéri ? s'alarma Pauline soudain troublée de l'expression de son homme.

Il soupira profondément et s'assit dans le canapé, la tête entre les mains.

- Je viens de faire une découverte. Je ne peux pas me taire. Ca me fait peur.
- Mais quoi, quoi ? répéta Pauline anxieuse.
- Tu sais les analyses qu'on devait faire concernant le retraitement des eaux de la boîte Mitass...
- Celle qui fabrique les mousses de matelas ?
- Oui. Bien, je viens de me rendre compte que tout le dossier est bidon, tout a été trafiqué pour éviter une forte amende, et l'injonction immédiate de respecter les normes.
- Tu veux dire, qu'ils polluent sciemment ?
- Oui, c'est une certitude ! Mais ce qui m'inquiète vraiment, c'est qu'ils ont le bras

suffisamment long pour avoir infiltré et modifié les résultats. Je pense même que Dimitri est impliqué.

- Dimitri, ton collègue qui passe régulièrement te prendre ? s'étonna Pauline interloquée.
- J'en ai peur. On a prélevé ensemble des échantillons, il y a trois semaines. Par erreur, j'en ai conservé un. Je ne l'ai retrouvé que la semaine dernière. Je me suis senti un peu bête et du coup j'ai fait l'analyse moi-même. Je voulais l'ajouter au compte rendu et je l'aurais raconté après à Dimitri, en anecdote. Sauf que...
- Sauf que quoi ?
- A l'instant où j'ai intégré mes résultats, ça ne collait pas du tout. On aurait dit deux analyses de deux sites totalement différents. Le mien dans un secteur à pollution inacceptable et l'autre très conforme.
- Tu penses qu'il les a trafiqués ?
- J'en savais trop rien, je n'osais pas y croire alors je lui en ai parlé, espérant une explication rationnelle.
- Et alors ?
- Il s'est complètement fermé, m'a dit que j'aurais dû rester à ma place, que ça me dépassait complètement et qu'il allait devoir arranger mon analyse, que je ne devais en aucun cas parler de cette affaire.
- Non !

Pauline était bouleversée.

- Il n'a rien dit de concret, mais c'était des menaces, c'est clair. Et ce qui m'inquiète aussi, c'est d'ignorer depuis combien de temps ça dure ? Combien de dossier ont été magouillés ? Et avec ma signature, en prime. Comment ai-je pu être aussi négligent ?
- Tu lui faisais confiance, c'est normal.

Pauline tentait de le rassurer.

- Quand je pense à toutes les conversations qu'on a pu avoir sur l'environnement, quel hypocrite ! ragea Arnaud en serrant les poings. La population compte sur nous, et sûrement pour une histoire de fric, il trahit. ON trahit, je suis complice.
- Non, ne dis pas ça ! Tu n'es pas complice de ce criminel, objecta Pauline. Il t'a roulé, mais tout ça, c'est fini pour lui. Tu vas t'expliquer et...
- Ce n'est pas si simple ma Pauline. Je ne sais pas à qui m'adresser. J'ignore qui est impliqué et qui ne l'est pas. J'en suis à me poser des questions sur tous mes collègues, de la femme de ménage au grand patron.

Anita, restée en retrait, n'avait pas perdu une miette de la conversation, elle s'approcha :

- Arnaud, tu es la plus intègre des personnes que j'ai pu rencontrer. Ne sois pas si dur avec toi-même. De son côté Dimitri est aussi probablement en train de penser à tout ça, peut-être pourrez-vous en reparler calmement ?
- Non, tu n'imagines pas les enjeux, c'est malheureusement impossible de discuter, les choses sont allées beaucoup trop loin. Je vais réfléchir, peut-être informer directement la presse, mais ce serait un sale coup pour mes chefs s'ils ne sont pas au courant... ou provoquer un conseil d'administration et mettre les pieds dans le plat.
- Et pourquoi pas les deux ? suggéra Pauline.
- Mais oui, renchérit Anita. T'as pas pensé à Matthieu ?
- Mais il écrit pour des revues Nature.
- Et alors ? Il est journaliste. Il a des contacts, il écrit fort bien et je ne dis pas ça parce que je suis amoureuse. En plus, il retranscrira exactement tes propos.
- Hum...c'est vrai que je lui fais entièrement confiance. Et si je lui demande d'attendre mon feu vert pour publier l'article, je sais qu'il le fera. Je vous adore les filles. C'est décidé : lundi, je demande une réunion exceptionnelle des dirigeants et je vais de ce pas, appeler Matthieu. Tu sais où il est Anita ?
- Il est dans le train. Il rentre de Paris ce soir, je vais le chercher à la gare dans ...oh ben maintenant, il faut que je file je n'avais pas regardé l'heure, s'écria Anita en s'emparant de

sa veste, après un coup d'œil à sa montre.

- Une minute Anita ! Est-ce que tu m'en voudrais si j'y allais, s'il te plait, implora Arnaud.
- Mais non bien sûr, vous aurez le temps de discuter sur la route. Tu le ramènes ici ?
- Oui et on vous garde à dîner ? dit-il, en se tournant cette fois vers Pauline.
- Oh excellente idée, applaudit cette dernière. On vous prépare quelque chose de bon pour tout à l'heure. Tu viens m'aider Anita ?

Seules, dans la cuisine, les deux amies échangèrent sur la malhonnêteté et l'opportunisme, toutefois rassurées à l'idée que les deux copains d'enfance allaient se serrer les coudes.

Pauline épluchait des pommes de terre, pendant qu'Anita brassait les oignons dans une poêle. Cette dernière demanda soudain :

- Et les enfants, vous en parlez ?

Pauline, prise de court, eut un petit rire nerveux.

- Tiens, c'est vrai, on n'a jamais évoqué cela, toutes les deux. Eh bien pour être honnête, c'est carrément une idée fixe. Depuis la fin de nos études, on y travaille à fond. En fait, j'ai arrêté toute contraception la dernière année, mais depuis, il ne se passe pas grand-chose.
- Vous avez fait des analyses ? Enfin, tu me dis si je suis indiscreète.
- Non, au contraire, je crois que ça me soulage d'en parler. Oui, on a fait déjà pas mal d'exams l'un et l'autre. Les résultats ne sont pas très bons, ni pour moi, ni pour Arnaud. De mon côté, il semblerait que j'ai une ovulation très irrégulière. Arnaud présente un bas niveau de spermatozoïdes et ceux restant manquent de vitalité. Tu sais c'est du sport pour eux de monter jusqu'aux trompes.
- Et les médecins préconisent quoi ?
- Ils sont tellement débordés, on est loin d'être les seuls. Tu as déjà entendu parler de l'Observatoire de la Fertilité ?
- Non, ça ne me dit rien.
- C'est un laboratoire qui étudie les troubles de la fertilité et leurs analyses démontrent que depuis une bonne soixantaine d'années, cela se dégrade. Les causes seraient essentiellement dues aux polluants de l'air et de l'eau. Alors comme aujourd'hui, seuls deux couples sur dix peuvent mener une grossesse « naturelle », ils instaurent des critères de sélection.
- Non ! c'est ignoble, se révolta Anita.
- Mais comment faire autrement ? Les listes d'attente sont si longues. Nous avons un rendez-vous le 13 Mars 2031 à 10h30.
- Mais c'est dans plus de deux ans !
- Justement, dans deux ans, j'aurai vingt cinq ans. Pour être assistés, il faut avoir entre vingt cinq et trente cinq ans. Avant ils considèrent que tu n'as pas assez essayé et après, c'est trop tard. En analysant la situation, je me dis que nous les Hommes, on n'a pas été capable de gérer notre accroissement comme peuvent le faire les autres espèces. Tu savais que les loups arrêtent naturellement de se reproduire lorsqu'ils pressentent une famine ? Eh bien nous, c'est le contraire. Depuis le sacro saint « croissez et multipliez », c'est tout ce qu'on a trouvé à faire, même dans les pires périodes de crise. Il paraît que le fameux baby boom après la seconde guerre mondiale au siècle dernier avait commencé bien avant la fin du conflit. Mais bon, la contraception n'était pas la même. Et aujourd'hui, ce n'est même pas la nature qui prend une quelconque revanche, c'est nous qui sommes assez stupides pour nous êtres empoisonnés tout seul. C'est risible franchement !
- Alors là , je ne sais pas quoi dire. Et moi alors, avec tout ce que j'ai fumé pendant dix ans !
- C'est vrai, tu fumais quand on t'a connue.
- Oui, et pas qu'un peu. J'ai eu un mal fou à arrêter, mais Matthieu m'a vraiment motivée. Avec mon passif, autant dire que je n'ai aucune chance.
- Non, ne dis pas ça. Tu sais bien, il y a les statistiques, mais les corps réagissent différemment les uns des autres. Tu verras, tu seras enceinte avant moi.
- Ou en même temps, ce serait bien, non ? On en parle avec Matthieu, il n'était pas

spécialement pressé, moi non plus d'ailleurs. Mais finalement, pourquoi attendre ? Et ce que tu me dis me renforce dans cette idée : si on doit avoir des difficultés, autant le savoir tout de suite.

Pauline reconnut bien là, son amie : affronter les obstacles, plutôt que les contourner.

Anita était un personnage haut en couleur. Lorsque Matthieu l'avait présentée à l'équipe, ils avaient ressenti le passage d'une tornade, mais une tornade pleine de vie et d'humour, qui se moquait de tout à commencer d'elle-même. Elle avait dans son visage quelque chose de Leelo du film *Le Cinquième Élément*, des années 90. C'était bien sûr, dû à ses cheveux qu'elle s'évertuait, comme l'héroïne du film, à garder en carré rouge vif. Mais la douceur de ses expressions et ses grands yeux verts intensifiaient la ressemblance. Arnaud et Pauline ne mirent pas longtemps à comprendre pourquoi leur Matt succombait à ce petit rayon de folie et eux-mêmes s'attachèrent rapidement à la jeune fille. Une analyse simpliste aurait pu définir son look voyant comme un appel à la considération, sachant qu'elle s'était retrouvée seule et sans famille très jeune. Mais la fantaisie a-t-elle toujours besoin d'une explication? Elle avait la tête sur les épaules, un bon esprit, savait ce qu'elle voulait. Elle s'était attelée à ses études d'éducatrice se basant sur son expérience personnelle et mettait un point d'honneur à décrocher son diplôme.

Sa bonne volonté s'illustra magistralement lorsque, à force de discuter avec Pauline et de potasser des écrits sur l'environnement, elle prit conscience des dégradations que pouvait causer sa jolie teinture rouge sur elle-même et sur l'environnement. Elle stoppa net, jouant même un certain temps de l'effet de contraste lorsque sa couleur naturelle reprit le dessus. Bientôt elle arbora un agréable châtain foncé, qui valorisait d'autant plus ses yeux émeraude. Ses amis l'en aimèrent davantage, sachant le sacrifice que la renonciation à sa couleur fétiche représentait pour elle.

Une heure plus tard, la clé tourna dans la serrure et la porte dévoila un Matthieu fatigué, mais souriant, accompagné d'Arnaud, les traits un peu moins soucieux. Les deux filles se précipitèrent au devant de leurs compagnons respectifs pour les embrasser affectueusement. Ceux-ci parvinrent à se dégager.

- Hé, c'est quoi cet assaut? demanda Matthieu en riant. Je me sens une rock star tout à coup.
- Et moi donc! renchérit Arnaud, en repoussant gentiment Pauline. Humm, ça sent drôlement bon par ici.
- Allez, on se pose au salon devant un petit verre, commanda Pauline. Alors Matthieu, ce voyage à Paris?
- Pas trop le choix en fait. Mais je m'en passerais bien. Tout ce monde partout. Les gens sont devenus terriblement agressifs. Ils manquent de tout. Les prix des fruits et légumes atteignent des sommets ! Les étals des poissonniers sont à pleurer, les boucheries confinées dans les ghettos de riches. Hier, je me rendais au siège de ma boîte, j'ai assisté au pillage d'une supérette, et ça ne choquait personne. La viande est devenue si rare et si chère depuis qu'ils ont restreint la taille des troupeaux. Pour l'instant on arrive comme ici à trouver des produits laitiers, mais pour combien de temps. Avec ces prix fous, un marché parallèle est en train de voir le jour. Ca va finir au chacun pour soi.
- De toute façon, c'était devenu une obligation de réduire les têtes de bétails. Les élevages engloutissent trop de céréales. Il y a seulement vingt ans, les gens mangeaient de la viande quotidiennement et maintenant, à cause de la contrainte « prix », ils révisent chaque année leur consommation à la baisse. Pour beaucoup, c'est déjà régime patate toute l'année et encore pas tous les jours.
- C'est la fatalité si les récoltes ont été si mauvaises cette année. Les fruitiers n'ont quasiment rien donné avec cette fichue sécheresse, ajouta Anita.
- Non, pas « fatalité », mon coeur, corrigea Matthieu, on en a connu de nombreuses sécheresses ces dernières années. On récolte simplement le fruit de notre inconscience. C'est triste, mais ça fait des années qu'on parle de famines à l'échelle planétaire. Tant que c'était chez les autres, ça ne nous gênait pas franchement, mais maintenant il va falloir prendre nos

responsabilités. D'autant plus que la dégradation conjuguée des terres agricoles et du climat hypothèquent clairement la progression des rendements agricoles.

- Ca m'effraie terriblement, dit Pauline en frissonnant. On sait de quoi un peuple affamé et en colère est capable.
- Et elle monte l'exaspération, vois les manifs qui se succèdent. C'est vrai qu'il n'y a jamais eu autant de chômage. Les gens réclament des indemnités. Mais le système s'effondre, il n'y a plus assez d'actifs. Et sans parler des retraités...
- Je les comprends ces pauvres gens. Ils ont cotisé toute leur vie et maintenant qu'ils ont besoin, on leur dit « Non, y'a plus rien », fit Anita conciliante.
- Pas d'accord avec toi, défendit Matthieu. Depuis des décennies, on nous assiste, on nous rend totalement dépendant. Et quand la structure s'écroule, on pleure. De notre système, les gens ne retiennent que les droits. Qu'ont-ils fait de leurs devoirs ? Ils ont abusé, gaspillé. Tu oublies aussi que cotiser n'a jamais signifié que tu avais un droit.
- Ben quand même ! riposta Anita. C'est normal, si je travaille un certain temps, de bénéficier d'allocations chômage en cas de pépin.
- Non ma chérie. Tiens regarde !

S'emparant d'un dictionnaire posé dans les étagères derrière lui,

- Cotiser signifie « Verser une somme pour contribuer aux dépenses communes », mais en aucun cas, placement en prévoyance de futurs arrêts de travail décidés ou subis par moi. Tu comprends la nuance ?
- Mmm, nous, on sait qu'on n'aura ni retraites, ni aides d'aucune sorte.
- Donc tu ne comptes sur aucun système pour te venir en aide, et que penses-tu faire ?
- Je mets ce que je peux de côté. Je veux posséder ma maison le plus vite possible, une toute petite. Je la rendrai autonome, je l'imagine avec un jardin, comme ça j'aurais au moins des légumes et je ferai plein d'enfants qui s'occuperont de moi quand tu seras bien vieux et gâteux, termina Anita en chatouillant Matthieu.
- Eh bien, tu vois que tu regorges de bonnes idées. Enfin pas toutes si bonnes. Tu as une idée de ce que ça coûte d'élever plein d'enfants maintenant que l'état a supprimé toutes les aides dès le deuxième ? Et vu ce qui les attend, tu pourrais aussi te préoccuper de leur avenir. Au moins, tu réfléchis sur ton sort et tu n'attends pas qu'on te prenne la main. En ce moment en ville, ils ne sont pas du tout dans cet état d'esprit et ils cassent tout, diminuant encore les fonds collectifs, ça me saoule. Je pense que bientôt, il faudra éviter les villes. J'espace le plus possible mes visites à Paris. Ici au moins, on est tranquille, enfin pour l'instant.
- Mouais, comme tu dis "pour l'instant". Tu vois, on a aussi d'autres sortes d'embrouilles, intervint Arnaud, sortant de sa rêverie.
- Oui, ce que tu m'as expliqué tout à l'heure est tout simplement hallucinant. Je n'imaginai pas un tel scénario possible dans ta boîte. Non mais, tu t'imagines, nous voilà propulsés dans les rôles de ces braves vieux Willis et Schwarzenegger, en justiciers de la planète, déclara Matthieu avec enthousiasme, en donnant une tape sur l'épaule d'Arnaud.
- J'voudrais t'y voir moi. Un film américain, on sait que ça finit bien, là j'suis pas trop sûr.
- Allez, t'en fait pas vieux, je suis là! J'vais m'occuper de toi moi, j'ai du pouvoir mine de rien et on va pas se laisser faire. Matt, la plume, il va te faire devenir le héros de l'année, fais moi confiance! OK?
- Ok! Tope là, approuva Arnaud en claquant sa main contre celle de son ami.
- Bon, ce que je te propose: il est tard et je crois que nos petites femmes crient famine. Donc on dîne vite fait, puis tu m'expliques tout calmement, je prendrai des notes et je te rédige un papier qui va tout exploser. Grrrrr...! Me voilà en Rambo maintenant. C'est dur de réaliser que je viens de rater ma carrière cinématographique, alors que j'ai un talent certain, n'est-ce pas les filles?

Anita et Pauline, riant à gorge déployée, s'abstinrent de lui répondre.

Effectivement, le repas fut mené tambour battant et tandis que les deux filles débarrassaient et

nettoyaient la cuisine, les garçons s'isolèrent dans le bureau d'Arnaud.

Ils y restèrent une bonne partie de la nuit, Arnaud narrant le plus objectivement, la situation. Des faits lui revenaient à l'esprit comme ces échantillons, mystérieusement disparus, le jour où il avait souhaité établir lui-même les résultats d'une analyse, la réouverture d'un site qu'il avait pourtant signalé dangereux.

Il était désolé. Depuis combien d'année travaillait-il là-bas? Trois ou quatre ans ? Heureux d'avoir décroché ce poste, il se sentait en telle symbiose avec ses convictions personnelles. Tout cela, réduit à néant ! Pire, il se sentait impliqué, pour ne pas avoir suffisamment vérifié les procédures.

Matthieu prenait des notes serrées, hochait parfois la tête, interrompait son ami, puis reprenait l'écriture.

Peu après trois heures, ils convinrent d'en rester là. Matthieu disposait de nombreux éléments, il souhaitait structurer sa pensée, puis tout mettre en forme avant de le soumettre à Arnaud. Ce serait son programme pour le samedi, après un bon repos.

Ils allèrent rejoindre leurs chéries, qui dormaient depuis bien longtemps.

Le lendemain matin, Anita retrouva Pauline et Arnaud à la cuisine.

- Coucou! Bien dormi?
- Moi, ça va, mais je ne suis pas sûre qu'on puisse en dire autant de tout le monde, confia Pauline en désignant Arnaud. Et Matthieu, il dort encore?
- Tu plaisantes! En plus, il n'a pas arrêté de parler dans son sommeil.
- Tiens, j'en connais un autre.
- Et ce matin, il s'est levé aux aurores pour écrire.
- Non, il est déjà au boulot?
- J'ai bien peur que oui. Et franchement, je te déconseille d'aller le voir maintenant, recommanda Anita en retenant Arnaud qui s'engouffrait dans le couloir. Tu le connais, il a besoin de concentration et de solitude quand il écrit. S'il travaille maintenant, c'est qu'il est prêt et qu'il en a envie, alors ne l'importune pas. Il sortira de sa caverne en son temps. Tu devrais le savoir, toi, un homme !
- Mmm...oui, mais je culpabilise de tout ce temps qu'il y passe.
- T'inquiète, tu n'imagines pas combien ça peut lui faire plaisir de t'aider. Il m'a souvent dit à quel point tu pouvais l'impressionner par tes connaissances, ton approche scientifique et le nombre de choses que tu lui as transmises. Pour lui, c'est un retour d'ascenseur.
- Merci Anita, ça fait chaud à mon petit cœur tout mou.

Ils s'attablèrent autour de leur petit déjeuner. Anita s'absenta le temps de porter une tasse de café à Matthieu, qui leva à peine les yeux de son ordinateur.

Plus tard, les filles sortirent. Elles invitèrent Arnaud à les accompagner, mais il préféra rester et attendre son ami. Les filles partirent en vélo vers le petit bourg, à quelques kilomètres de la maison. Pauline rêvait de dévoiler à Anita les plaisirs d'une braderie. Effectivement, Anita s'emballa et acheta des tuniques colorées. Pauline aussi se fit plaisir et succomba à quelques robes, qu'elle prendrait ensuite un malin plaisir à personnaliser. Enchantées de leur virée, elles trouvèrent, deux heures plus tard, Arnaud et Matthieu en grande conversation au salon. Arnaud arborait un large sourire, symptôme de toute la confiance retrouvée. Il ne tarissait pas d'éloges sur son ami:

- Il est incroyable, mon Matt! Vous vous rendez compte, il a mis noir sur blanc tout ce que je ressentais, même ce que je n'avais pas exprimé. Tout est relégué, sans une seule omission. C'est carré, concis, bien tourné,...j'sais pas quoi dire.

Arnaud étreignit Matthieu, ému, dans une accolade serrée.

Tout sourire, Pauline s'empara de la main d'Anita et la serra, sans quitter les garçons des yeux. Ils se sentaient tous solidaires et forts.

- Bon, ce que je te propose, Arnaud, je garde précieusement cet écrit jusqu'à ce que tu me

donnes un feu vert.

- Oui et on est d'accord que peut-être que ce chef d'oeuvre ne verra jamais le jour.
- Si effectivement tu trouves un accord avec tes hiérarchiques, ça c'est clair. Il ne nous reste qu'à croiser les doigts et espérer qu'il reste quelqu'un d'honnête dans ta boîte.
- Pourvu... Ca me rassure que tu aies fait ce papier, mais comme je voudrais qu'il ne paraisse pas.

Malheureusement, il devait paraître et dans des circonstances qu'aucun d'entre eux n'aurait osé imaginer. Le dimanche soir, Dimitri appela Arnaud. D'un ton sec et froid, il l'informa brièvement qu'il ne passerait dorénavant plus le chercher. Arnaud s'en doutait et finalement était soulagé. N'envisageant plus de discuter avec son ancien collaborateur, il allait directement consulter les directeurs techniques.

Lundi matin, il démarra sa voiture vers sept heures trente, après avoir tendrement embrassé Pauline, qui n'attaquait son service qu'en fin de matinée.

V - PAUVRE PAULINE

Pauline terminait sa pause et s'apprêtait à reprendre son service pour la distribution des dîners, au petit hôpital cantonal. Reposant son sac dans son vestiaire, elle entendit son portable sonner. Elle hésita puis le sortit prestement et décrocha :

- Oui ?
- Pauline Buvier ? demanda une voix masculine.
- Elle-même.
- Brigadier Cheffet. Connaissez-vous Monsieur Arnaud Taverne, mademoiselle ?
- Oui, c'est mon compagnon, répondit Pauline soudain très angoissée.
- Je suis navré, Mademoiselle. Je dois vous annoncer que votre ami a péri au volant de son véhicule aujourd'hui, plus probablement ce matin.
- Oh mon Dieu, non, gémit Pauline, sentant ses jambes se dérober.

Elle se laissa glisser au sol.

- Certains éléments nous laissent penser que l'accident a eu lieu ce matin. Mais il est vrai que le véhicule de votre ami ne disposait pas de la balise GPS obligatoire. Il aurait pu être signalé et localisé beaucoup plus rapidement.
- Mais si bien sûr qu'il en a une ! affirma Pauline perplexe, soupçonnant tout à coup une horrible perspective. Et d'abord que s'est-il passé ? Où est-il ?

Les questions se bouscuaient dans son esprit, confuses. Elle ne voulait qu'une chose : le rejoindre, le prendre dans ses bras et l'emmener loin de ce terrifiant cauchemar.

- D'après les premières hypothèses, on retient une sortie de la route. Les traces de freinage laissent supposer un obstacle sur la voie qu'il aurait tenté d'éviter. On ne sait pas encore si la vitesse était excessive. Les pompiers, prévenus par un passant, n'ont pu que constater le

décès en arrivant sur les lieux. Ils ont transféré le corps sur l'hôpital départemental pour effectuer les analyses d'usage.

- Etes-vous bien sûr que ce soit lui ?

Pauline recherchait désespérément une lueur d'espoir.

- Malheureusement, tout semble l'attester, confirma le brigadier. Avez-vous quelqu'un pour vous conduire au CHD ou devons-nous vous faire chercher ?
- Je ...je vais m'arranger, balbutia Pauline paralysée.

Elle n'avait ni la force de raccrocher, ni celle de se relever. Et c'est dans cet état d'effondrement que la trouva Jade, sa collègue, en entrant quelques minutes plus tard.

- Hé, tu viens m'aider... Pauline ! Que se passe-t-il ? Qu'est ce qu'il y a ? s'écria-t-elle, accourant s'agenouiller près d'elle.

Pauline ne réagit pas. Son regard était vide et étrangement sec, son visage revêtait une pâleur impressionnante. Elle tourna à peine les yeux vers sa collègue qui pourtant commençait doucement à la secouer.

- Pauline ! Pauline ! répétait-elle. Réponds-moi, dis quelque chose. Mais enfin que t'arrive-t-il ?

La pauvre Pauline ne pouvait plus parler, elle émettait une sorte de hoquet sans qu'aucun son ne sorte de sa bouche.

Jade reprit en voyant son portable à la main :

- Tu viens d'apprendre une mauvaise nouvelle?

Pauline acquiesça doucement.

- Un accident ? Ton père ? Arnaud ?

Au nom de son amour, Pauline tressaillit et s'effondra en larmes.

- C'est Arnaud, c'est ça ? Il a eu un accident ...grave ?
- ...il ...il...il...est mort.
- Oh non, pas ça ! ... Bon, tu ne peux pas rester comme ça. Viens relève-toi, assieds-toi là, tu seras mieux. Je vais te chercher quelque chose et je reviens. J'en ai pour deux minutes. Ça va aller ?

Jade disparut, partit chercher un tranquillisant, informa la chef de service et organisa leur remplacement momentané, dans la foulée.

Deux minutes plus tard, elle pénétrait dans le vestiaire. Pauline n'avait pas bougé. De grosses larmes coulaient de ses yeux hagards.

Elle avala sans sourciller le comprimé que lui tendait sa collègue. Celle-ci précisa :

- Bon, tu vas te sentir un peu mieux dans quelques instants, ça t'aidera à passer le choc. Ne t'inquiète surtout plus de rien, Mélanie te remplace. On devrait joindre ton père ou un de tes amis. Il faut que tu y ailles.

Pauline secoua la tête :

- Papa..., je n'aurais jamais la force de lui dire.
- Tu préfères que je m'en charge ? proposa Jade.

Pauline hocha à nouveau la tête.

Jade se releva :

- Bon je m'en occupe.

Elle n'en demanda pas plus à Pauline ; elle connaissait Pierre Buvier. L'annuaire à la main, elle composa le numéro sur le téléphone de service.

- Allo ?
- Monsieur Buvier ?
- Lui-même, fit Pierre un peu hésitant.
- Jade Parchenin, la collègue de Pauline, nous avons eu l'occasion de nous rencontrer plusieurs fois.
- Je me souviens très bien, reprit Pierre, plus cordialement. Vous allez bien ?

- Oui, je vous remercie. Mais Pauline est sous le coup d'un choc, elle vient d'apprendre une terrible nouvelle.
- Oh, que se passe-t-il ? Elle est blessée ?

La voix de Pierre trahissait une inquiétude grandissante.

- Non, elle va bien, le rassura précipitamment Jade, juste très choquée. Elle vient d'apprendre la mort d'Arnaud, son...
- ARNAUD EST MORT ! répéta Pierre ahuri, mais comment? Mon Dieu, ma pauvre enfant ! J'arrive tout de suite.

Il raccrocha et se rua dans sa voiture.

Quelques minutes plus tard, il gravissait les marches du perron de l'hôpital St Louis et pénétrait en trombes à l'intérieur. Jade le guettait et vint à sa rencontre.

- Je n'en sais pas plus. Je n'ai pas osé la questionner, elle est si bouleversée. Je lui ai donné un calmant pour l'aider à supporter le traumatisme. Elle est assise là-bas, près de la fenêtre.

Pierre n'ajouta pas un mot, en proie lui aussi à une violente émotion. Il se contenta de serrer le bras de la jeune fille en guise de remerciement et s'approcha de Pauline.

En la voyant ainsi recroquevillée, perdue comme une petite enfant, il ressentit un profond déchirement dans son cœur. Pourquoi fallait-il que le sort s'acharne sur elle. Il regrettait ô combien, que Jeanne ne soit plus à ses côtés pour l'aider à trouver les mots. Mais ils étaient à nouveau orphelins, tous les deux. Il considérait Arnaud comme un fils par procuration, avant même que les deux amoureux ne se déclarent.

Pauline l'aperçut. Elle se leva de sa chaise et s'effondra au coup de son père :

- Oh Papa, papa, papa,...
- Ma chérie, dit Pierre en lui caressant les cheveux, ça va aller maintenant, je suis là, je vais m'occuper de toi.
- Je sais, papa, ...mais comment pourrais-je vivre sans lui, explosa-t-elle dans un sanglot.
- Le temps nous aidera.

Il est si difficile de voir ses enfants souffrir, la chair de sa chair en peine, sans pouvoir les soulager. Que n'aurait-il donné pour endosser la douleur de sa fille à sa place.

Entre ses larmes, Pauline lui retranscrivit la conversation du brigadier.

Pierre était perplexe. L'histoire de la balise l'intriguait, il connaissait Arnaud comme quelqu'un de très conforme aux règles.

Pauline scruta attentivement son père avant de dire :

- Ecoute, il y a des choses que tu dois savoir Je n'ai pas eu le temps de t'appeler ce week-end, mais Arnaud avait de gros soucis avec sa société. Partons maintenant, s'il te plait, je t'expliquerai en route, tu veux bien ?

Sans un mot, Pierre saisit le bras de Pauline et la soutint jusqu'à son véhicule garé dehors.

Après quelques kilomètres, il rompit le silence :

- Qu'essayais-tu de me dire tout à l'heure ? Qu'Arnaud aurait décidé d'en...de...d'en finir ? se résolut-il à exprimer.
- Non, oh non ! Jamais de la vie. Arnaud estimait bien trop la vie pour en arriver à une issue pareille. Jamais il ne m'aurait abandonnée de son plein gré.
- Mais alors ?

Et Pauline lui retraça le déroulement du week-end, l'abattement d'Arnaud après sa terrible découverte, le soutien de leurs amis et l'article si réconfortant de Matthieu.

Pierre ne disait rien, il serrait le volant à en avoir les articulations blanches.

- Ma chérie, si ce que vous présumiez là s'avère vrai, avec cet épouvantable dénouement, crois-moi, ils ne vont pas s'en sortir comme cela. Moi vivant, je ne les lâcherai pas !

La scène au CHD acheva les dernières forces de Pauline. Pierre remercia intérieurement Jade de lui avoir donné un analgésique.

Il identifia le corps : celui d'un fils, allongé sur une table, le visage livide et inexpressif. Sa pâleur

était révélatrice. Un énorme hématome barrait son front, l'ouverture sur le dessus de sa tête laissait présager la quantité de sang qu'il avait perdu. Les tâches sur ses vêtements le confirmaient. Un drap recouvrait ses jambes, brisées dans l'accident. Le véhicule avait exécuté plusieurs tonneaux avant de s'écraser quelques mètres en contrebas. Virages et étroitesse de la route façonnait, en cet endroit, un tronçon particulièrement délicat.

Pauline exprima son désir de le saluer une ultime fois. A l'instar de Jeanne, Arnaud souhaitait céder ses organes. En pleine santé avant le drame, il pourrait, en principe, réaliser son dernier vœu.

Pauline entra seule dans la chambre où le corps reposait. Elle reçut la dernière image d'Arnaud comme une flèche en plein cœur, il s'arrêta de battre. Impressionnée, elle s'approcha et timidement, s'empara de la main qui l'avait si souvent caressée. Elle la porta à ses lèvres, s'agenouilla près de sa dépouille et elle lui parla. Elle lui parla de longues minutes durant, de tout ce qu'elle n'avait pas eu le temps de lui dire, de ce qu'ils n'auraient pas le temps de faire, de l'enfant qu'ils n'auraient jamais, de la bataille qu'ils allaient livrer maintenant pour lui et tous ceux qui avaient été trompés. Elle ne s'arrêtait plus, le visage baigné de larmes, elle rattrapait tout le retard d'une vie.

Quelques instants plus tard, Pierre pénétra à son tour et vint derrière elle. Il posa doucement ses mains sur ses épaules. Elle sursauta et le regarda, effrayée à l'idée de la séparation définitive qui se profilait. Elle voulait rester ici jusqu'à ce que la mort vienne, à son tour, la chercher:

- Si tu veux respecter les choix d'Arnaud, je sais que c'est ce que tu veux, il faut y aller maintenant et laisser faire les ... les médecins.

Pauline leva vers lui un regard paniqué et se coucha sur Arnaud, comme pour le retenir, se fondre en lui.

Pierre, écartelé, avait devant lui une enfant qui ne comprenait pas, qui attendait que lui l'adulte tout puissant, remette les choses dans son ordre, dans son équilibre. Mais il n'était pas ce dieu là. Il resserra un peu son étreinte sur les épaules de Pauline et la releva :

- Viens ma chérie, on doit le laisser.

Elle se dégagea un peu vivement et se pencha pour déposer délicatement un baiser sur les lèvres sans couleurs qu'elle avait tant aimées. Puis docilement elle suivit son père et quitta la pièce dignement, sans un autre regard.

Dès leur sortie, une effervescence bouillonna autour de la chambre du mort. Pierre et Pauline s'éloignèrent rapidement. Un homme s'avançait vers eux :

- Brigadier Cheffet ! C'est moi qui...

L'homme, un peu embarrassé, cherchait ses mots. Pierre tendit sa main:

- Pierre Buvier, je suis le père de Pauline.

Le brigadier s'adressa alors à tous les deux:

- Je suis désolé de devoir vous poser quelques questions dans un moment aussi douloureux, mais votre réaction, Mademoiselle Buvier, concernant la balise m'a intrigué. Je suis retourné sur les lieux. L'accès à la voiture était particulièrement difficile, mais pas impossible. Malgré tout, pour l'instant, nous n'avons trouvé absolument aucun indice signalant une tierce personne sur les lieux. Votre ami, avait-il des problèmes? Lui en voulait-on? Pensez-vous réellement que quelqu'un ait eu un intérêt dans sa mort?

Pauline hocha la tête, sans répondre, la gorge nouée.

Pierre l'observait:

- Ecoute ma chérie, veux-tu que j'expose au brigadier ce que tu m'as expliqué tout à l'heure?

A nouveau, Pauline acquiesça, reconnaissante.

- Bon, tu me corriges si je ne retranscris pas exactement tes propos. Alors voilà, poursuivit-il à l'adresse du brigadier qui ayant sorti un calepin, s'apprêtait à prendre des notes, Arnaud travaille ...euh, travaillait pour une société d'analyse et d'épuration des eaux rejetées, la société EauViv si vous connaissez.

Le brigadier, sans réaction, se contentait de noter scrupuleusement les informations.

A ce moment, Pauline entendit appeler son nom. Se retournant, ils aperçurent Anita et Matthieu.

Leurs visages témoignaient du choc. Ils se tombèrent mutuellement dans les bras, Pauline laissant à nouveau cours à son émotion. Anita pleurait sans retenue, soutenue par un Matthieu profondément

atteint.

Ils n'échangèrent d'abord pas un mot, serrés les uns contre les autres.

Le brigadier Cheffet, un peu gêné, s'éclaircit la gorge.

- Oui, donc Monsieur Buvier, vous me parliez du travail de Monsieur Taverne.

Matthieu abandonna les filles et s'approcha, intéressé:

- Bonjour, je me présente, Matthieu Duboisin! Je suis un ami d'enfance d'Arnaud, c'est comme mon frère. Vous avez des informations?

- Bonjour Monsieur. Ecoutez, je ne suis pas sûr que cela vous concerne. Monsieur Buvier m'expliquait certaines choses.

- Pauline vous a raconté? reprit Matthieu cette fois à l'adresse de Pierre.

- Oui, elle m'a raconté ce qu'elle savait de ses ennuis professionnels.

- En fait, on a passé la nuit de vendredi à en parler avec Arnaud. Je suis journaliste, précisa-t-il au brigadier. Et avec son accord, j'ai rédigé un article expliquant la situation. Je peux vous en faire part. Le brigadier fronça les sourcils. Il comprenait mal ce qui se cachait derrière ce qui lui avait semblé au prime abord, un banal accident de la route. Néanmoins il saisit la feuille que Matthieu venait de sortir de sa sacoche.

Il parcourut le texte, sourcils froncés. Quand il eut terminé, il releva les yeux vers Matthieu et demanda:

- Vous avez mis ça en impression?

- Non, pas encore. J'attendais le feu vert d'Arnaud.

- Eh bien, moi maintenant, je vous déconseille de le faire. Vous portez dans ce document des accusations très graves. Nous allons devoir vérifier tout cela. Je peux le garder, j'imagine que vous avez des copies.

- Oui, bien sûr, Monsieur. Je suis d'accord, les accusations sont très graves. Ne perdez pas de vue, qu'elles ont coûté la vie à cet homme. Effectivement, de gros intérêts sont en jeu, et cet article paraîtra prochainement. On ne les laissera pas faire.

- Dans un premier temps, je vous demande de nous laisser réunir le maximum d'indices et enquêter au sein d' EauViv. Si vous lâchez votre bombe maintenant, nous ne pourrions pas travailler objectivement et l'affaire sera probablement classée.

- Je comprends, mais maintenant que je réalise à quel point Arnaud avait raison de craindre ces gens-là, je doute que vous parveniez à les coincer. Je patienterai quelques jours, mais pas des mois.

- Ecoutez, je vous tiens au courant. J'ai vu vos coordonnées sur votre article. Bonne soirée.

Le brigadier s'éloigna.

Matthieu avait raison. Aucune trace n'établit de lien entre l'accident d'Arnaud et son employeur.

L'enquête confirma simplement une perte de contrôle du véhicule avec sortie de route, due probablement à un obstacle sur la chaussée, quant à la nature de ce dernier, animal, objet, véhicule, personne ? Rien ne permettait de l'identifier. Les accusations mises en avant par l'article s'avèrent invérifiables pour cause de négligence, de dossier égaré, souillé. Le brigadier Cheffet, pourtant plein de bonne volonté, fut démis de cette affaire et remplacé par un brigadier stagiaire qui classa rapidement le dossier.

Matthieu publia alors son article remodelé :

"La cupidité se décline aussi en vert.

Un homme est mort dans l'indifférence générale, Arnaud Taverne, vingt quatre ans et la force de ses convictions. Totalemment dévoué à son travail au sein d'EauViv, il se battait pour que chaque jour, notre eau soit plus claire, plus limpide, plus saine. Il avait trouvé, pensait-il, le poste idéal, en totale adéquation avec ses convictions intimes. Suite à des analyses très pointues, il désignait quelles entreprises de notre industrie, devaient investir dans l'épuration de leurs eaux usées. Bien considéré dans cette activité, même par ceux qui avaient dû consacrer des budgets imprévus à cette tâche, il savait expliquer, argumenter, justifier pour que chacun y trouve son compte.

Il se pensait en terrain de confiance au sein de son équipe, tous animés de sa même foi pour la lutte

environnementale et la protection des emplois locaux.

Il avait tort... Et c'est en s'attaquant à la grosse société Mitass, qu'il s'est cassé les dents. Cette firme, propriétaire de cinq usines sur tout le territoire, s'assoit délibérément sur les lois qui l'astreignent à modifier le rejet de ses eaux usées. Ne reculant devant rien, ils se sont offerts la collaboration d'une partie de la hiérarchie d'Arnaud. Dans un premier temps, il ne s'est rendu compte de rien, ni des échantillons maquillés, ni des analyses falsifiées. Puis de doutes en certitudes, la vérité s'est imposée.

Arnaud n'aura pas eu le temps d'aller plus loin dans son investigation : un mystérieux accident de la route l'a emporté un lundi matin de Septembre.

Espérons que nos hommes de loi pourront établir les culpabilités.

Notre monde va si mal, et pourtant ceux qui se battent pour lui, pour nous, deviennent de nouvelles cibles pour ces hommes avides et sans scrupules. »

VI - UNE MAISON OCCUPEE

L'article ne provoqua qu'un léger émoi. Une catastrophe beaucoup plus grave monopolisa l'attention générale.

A Nairobi, au Kenya, un Airbus nouvelle génération turbinant au mélange combiné d'éthanol et de pétrole, fut l'otage à l'atterrissage, d'une émeute impromptue, massive et particulièrement violente, d'habitants locaux. Les forces de l'ordre n'eurent aucune possibilité d'action, devant le groupe d'individus si déterminé et si furieux. Quelques minutes leur suffirent à massacrer les deux cent cinquante passagers et membres d'équipage.

Ce n'était pas la première fois que les kenyans manifestaient leur opposition à la venue d'occidentaux chez eux. Malgré de nombreux sites touristiques déjà fermés, d'irréductibles chercheurs de sensations persévéraient à venir se perdre en safaris photos ou à chasser la faune sauvage, au mépris des conditions de vie locales et de l'appauvrissement des lieux. Des décennies auparavant, le peuple kenyan et ses voisins considéraient le tourisme comme une manne.

Aujourd'hui, après toutes les difficultés de vie dues au changement climatique, au pillage organisé de leurs ressources minières, ils ressentaient les visites de l'homme blanc telle une intrusion et se sentaient nargués, floués, d'où leur violence exacerbée.

Pauline, éteinte, regardait les informations avec Anita et Matthieu :

- Quelle horreur, s'exclama Anita.
- Ce n'était sans doute pas la meilleure façon d'agir, mais que peuvent faire ces pauvres gens ? murmura Pauline. A leurs yeux, on est responsable en grande partie de leur malheur et on vient en plus les provoquer chez eux, en pillant leurs dernières richesses et en vomissant les nôtres.
- Depuis le temps qu'il y a des mises en garde, on se doutait que ça arriverait, poursuivit Matthieu. Ce monde devient fou.

Pauline éclata en sanglots :

- C'est vrai. Regarde c'est n'importe quoi là bas, chez nous, partout. Tout se casse la figure. Oh Arnaud, tu me manques tellement. Pourquoi a-t-il fallu que tu te battes pour ces gens qui s'en fichent, qui sont trop préoccupés par leurs intérêts individuels, et pour rien en plus..., il est mort pour rien.

Matthieu l'attira gentiment à lui.

- Ne dis pas ça Pauline. Arnaud ne voudrait pas te voir ainsi. Il a sauvé bien des sites, tu le sais. Et Mitass a dû fermer trois usines. Son travail n'est pas resté vain.

- Non, gémit Pauline, il y a des gens qui se retrouvent sans emploi, à cause de lui et qui le haïssent maintenant. Ce n'était pas ça, sa façon de travailler.
- Je sais, je sais,...mais...

Matthieu ne trouvait pas les mots, désarmé et désemparé face à la douleur de Pauline. Un mois et demi s'était écoulé, elle ne reprenait pas le dessus. Elle refusait de se retrouver seule chez elle, avec le poids des souvenirs alors elle passait le plus de temps possible chez ses amis, réintégrant ensuite le domicile paternel.

Un jour Anita suggéra :

- Pauline, tu as grand besoin de te changer les idées. J'ai quelques jours de vacances à prendre et Matthieu part encore une semaine sur Paris. J'aimerais t'emmener avec moi sur la côte. Matthieu a toujours la maison de ses grands-parents là bas. Je crois que de longues promenades au bord de la mer, nous feraient le plus grand bien.

Pauline hésitait, mais devant l'insistance de son amie, elle se laissa convaincre. Février pouvait être un mois très froid, mais si le soleil se montrait, le séjour deviendrait agréable.

Pauline ne se résignait pas à retourner chez elle. Elle avait envoyé son père une ou deux fois lui chercher des affaires, mais pour préparer le voyage, il devenait évident qu'elle devrait y aller par elle-même. Refusant la perspective de se retrouver seule là-bas, elle sollicita Anita pour l'accompagner.

Déjà cinq mois que Pauline ne s'était pas engagée sur le petit chemin menant à la maisonnette. Elle constata à quelle vitesse les herbes avaient tout envahi. Persuadée que son père avait fermé les volets, elle fut surprise de voir la maison ouverte, comme habitée. Après avoir tourné la clé dans la serrure, la porte céda sans difficulté. Retenant sa respiration, elle jeta un regard à Anita qui la suivait, saisit sa main et pénétra.

La stupéfaction figea les deux amies. La maison avait été visitée sans l'ombre d'un doute. Le sol était sale, jonché de débris. Un sac à dos brun traînait dans le couloir des chambres. Anita eut un mouvement de recul, mais Pauline, piquée au vif et agressée dans ce qu'il lui restait d'intimité, avança d'un pas décidé vers la cuisine. En entendant des voix, elle stoppa net et tendit l'oreille. Elle ne comprit pas un mot de ce qui se disait, mais visiblement, on ne les avait pas entendues arriver. Alors qu'Anita faisait des signes désespérés pour rebrousser chemin, Pauline s'engagea dans la cuisine. Elle se retrouva face à trois femmes assises autour de la table, de sa table. Elles se levèrent précipitamment, le visage menaçant. Deux petits enfants jouaient, assis près d'elles, tandis que trois autres couraient dans le séjour attendant. Une femme, d'une quarantaine d'année, pointa le couteau qu'elle utilisait pour éplucher ses légumes. Une autre, plus jeune, appela un nom qui ressemblait à « Miroslav ». Elle remarqua alors la vitre brisée et camouflée par un carton, sur la porte du jardin. Après une poignée de secondes, un homme rappliqua du potager. Il tenait dans une main des poireaux et dans l'autre un canif. Il consulta la femme qui l'avait appelé, puis suivant son regard, fit face aux deux visiteuses. Il aboya, plus qu'il ne parla, dans un mauvais français, avec un épouvantable accent aux intonations slaves :

- Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? Vous partirez maintenant !

Pauline, d'abord interloquée, retrouva rapidement ses idées et s'imposa :

- Pardon, mais VOUS êtes chez moi, et je voudrais savoir de quel droit ! Je vous ordonne donc, à vous, de partir d'ici immédiatement.

L'homme, le visage buriné, ne comptait pas plus d'une trentaine d'années, mais du haut de son mètre quatre vingt, il affichait un aplomb sans faille. Quand il s'avança le poing levé dans un geste agressif, Pauline eut peur mais elle préféra l'affronter. L'homme, un brin désarçonné par sa vaillance, ne désarma pas.

- Ici, maison vide. Nous besoin toit, nous habiter ici, maintenant chez nous.

D'autres visages pointaient, attirés par les éclats de voix. Anita tira le bras de Pauline et chuchota :

- Ecoute, je ne sais pas combien ils sont à vivre ici, mais à mon avis ils ne reculeront pas. Ils n'ont absolument pas l'air d'avoir peur. Viens, on va à la Police, claironna-t-elle, afin d'être entendue.

Son annonce resta sans effets sur les occupants de la maison.

Pauline ajouta :

- Nous revenons tout à l'heure, je vous souhaite d'être partis avant.

Pas une réaction ne se fit.

Elles se sentirent épiées jusqu'à ce que la voiture quitte le sentier. Pauline était abasourdie. Jamais elle n'aurait imaginé pareille chose. Ah si seulement Arnaud était là. D'ailleurs, ça ne serait jamais arrivé et quand bien même, il aurait su comment réagir.

A l'hôtel de Police, une dizaine de kilomètres plus loin, elles avisèrent un homme en uniforme, derrière le guichet.

Ce dernier écouta attentivement la déclaration de Pauline, puis se grattant la tête, visiblement ennuyé :

- J'sais pas bien quoi vous dire moi, ma p'tit'dame. Vous voyez ici, je suis tout seul. Toutes les équipes sont en déplacement. Ca chauffe à peu près partout dans le département : des vols, des agressions, des manifs qui tournent mal... On est débordés alors signez vot' déclaration, mais à mon avis, je préfère vous le dire, il ne se passera rien. On ne pourra pas dépêcher un régiment pour venir évacuer votre maison. Il aurait fallu être plus vigilante avant. Si vous avez une maison, faut l'habiter ou la vendre. Si ça peut vous consoler, vous n'êtes pas la seule. J'ai entendu plusieurs plaintes concernant des roumains, des tchécoslovaques, des espagnols et même des gars d'chez nous, qui pillaient ou envahissaient des locaux. Mais on a mieux à faire actuellement, navré !

Alors que Pauline, consternée de ce qu'elle venait d'entendre, ne trouvait rien à redire, Anita s'emporta :

- Non mais attendez ! Vous nous dîtes en clair que la sécurité et le droit, maintenant, c'est chacun pour soi et faites justice par vous-même, c'est bien ça ? Non mais j'y crois pas et vous servez à quoi alors ? C'est trop fort !

En guise de réponse, le policier haussa les épaules et classa la plainte de Pauline sur une pile de dossiers qui commençait à pencher dangereusement.

Sans laisser le temps à Anita de poursuivre, Pauline l'entraîna à l'extérieur.

Elles restèrent un moment assises dans la voiture sans contact, à réfléchir à la meilleure alternative. Anita calculait combien de copains vigoureux elle pourrait réquisitionner. Pauline, quant à elle, bien loin de ces considérations, avait tout autre chose en tête. Elle sortit son téléphone portable de son sac à main et composa le numéro de son père. Informé en quelques mots, Pierre n'en revenait pas.

Alors Pauline formula :

- En fait Papa, je voulais te demander quelque chose. Accepterais-tu que je revienne définitivement vivre avec toi ? Je ne supporterai plus cette maison, maintenant que j'y suis retournée, j'en suis sûre.

Pierre réfléchit un instant :

- Ecoute, ma chérie, examine bien cette idée, tu me connais, j'ai plein de mauvaises habitudes, je consomme énormément de télé...
- Oui, mais tu sais aussi être le plus enjoué des pères, toujours plein de bons conseils, toujours d'accord pour tout, toujours partant pour faire ci ou ça.
- Arrête, je vais rougir ! Merci ma Pauline, je t'accueillerai à bras ouverts. Pour moi, ta compagnie ne peut qu'apporter bonheur et joie dans ma solitude. Ces derniers mois me l'ont prouvé, même si les circonstances étaient particulièrement affreuses. J'accepte sans retenue de partager la maison avec toi, mais je veux être sûr que le jour où tu auras l'occasion de reprendre ton envol, tu ne le manqueras pas, à cause de moi.
- Je te le promets, papa !
- Bien, maintenant, ma chérie, que comptes-tu faire de ta maison ?
- Je vais leur laisser.

Il y eut un blanc au téléphone, tandis qu'Anita, à côté d'elle, avait sursauté et la dévisageait avec des yeux ronds.

Pauline éclaircit sa pensée :

- De toutes façons, par la force des choses, je ne me vois pas les mettre dehors. Ces pauvres gens ont besoin d'un toit, moi pas, en tout cas, pas celui-ci. Elle n'a pas grande valeur. On n'a pas eu le temps de faire les aménagements qu'on voulait. Alors qu'ils la gardent et moi je m'enlève un souci supplémentaire. Je vais aller récupérer ce que je peux et voilà tout.

Devant l'absence de réaction de son père, Pauline risqua :

- Tu me trouves inconséquente, un peu folle, Papa ?
- Pas du tout ma belle, je te trouve magnifique, tu as cette bonté d'âme qui manque tant à notre société. Veux-tu que je vous accompagne toutes les deux ?
- Non, ce n'est pas nécessaire. Ils ont cherché à nous impressionner, mais ils ne sont pas méchants, je ne pense pas. Tu gardes juste ton téléphone près de toi.

Anita attendit qu'elle eut raccroché et dit :

- Tu as vraiment un mode de pensée unique. Mais tu as raison dans le fond. On est maintenant si nombreux sur cette pauvre terre, que tous les espaces vont être rentabilisés. J'ai entendu parler d'un projet de limiter le nombre de mètres carré par personne et toi tu prends les devants, je t'admire énormément tu sais.

Elle posa un gros baiser affectueux sur la joue maintenant écarlate de son amie. Dans cette bonne action, Pauline se sentait revivre et retrouvait quelque part, un sens à sa vie.

A leur retour, un comité d'accueil les guettait : cinq hommes, debout devant la maison, l'air décidé. Derrière les carreaux, de nombreux visages d'enfants épiaient, tous attentifs à la scène.

S'extrayant de la voiture, Anita sur ses pas, Pauline s'adressa courageusement à l'homme de l'altercation :

- Miroslav, j'ai réfléchi. Je vous abandonne la maison. Je souhaite juste prendre quelques affaires maintenant.

Cette fois, la stupéfaction marqua le visage de l'homme tandis que les quatre autres, tournés vers lui, baragouinaient des questions. D'une main, il les fit taire :

- Toi dirre que tu donnes maison à nous ? Pourrrquoi ?
- Moi, pas besoin, vous besoin, d'accord ?

L'homme se tourna vers les autres et expliqua dans sa langue ce que venait de dire la jeune fille devant eux. Il y eut des exclamations. Pauline observa tout à coup de la reconnaissance dans leurs regards. La porte s'ouvrit à la volée et la même femme qui tout à l'heure la toisait, se précipita vers elle, embrassant ses mains, caressant ses épaules. Une horde d'enfants de tous âges accoururent danser et chanter autour d'elles. Anita ne put retenir une larme d'émotion. Un des hommes entra dans la maison, donna un ordre, puis revint une bouteille dans une main et quelques verres dans l'autre. Anita et Pauline n'en croyaient pas leurs yeux. Elles essayèrent de refuser gentiment, mais les verres à demi remplis d'un liquide ambré forçaient leurs mains. Elles se laissèrent aller à tremper les lèvres, après qu'Anita rapporta tout bas à Pauline :

- Ils ne vont quand même pas nous empoisonner...

Le vin était fort, liquoreux, mais délicieux. Elles remercièrent, puis Pauline, avançant timidement, reformula sa demande. Ne se sentant plus chez elle, elle n'osait pas pénétrer de force.

Après quelques secondes, une femme se manifesta et l'accompagna à l'intérieur. Pauline, surprise, réalisa qu'elle venait, en un instant, de tout nettoyer. Les autres femmes s'affairaient encore dans le salon et à l'étage, à rendre la maison étincelante. Pauline, touchée de l'attention, fit une sorte de tour d'inspection, sachant qu'elle ne reviendrait jamais ici. Méthodiquement, elle explorait chaque placard, chaque tiroir. Elle entassa tous les documents administratifs, débrancha et rangea dans une sacoche, l'ordinateur portable. Elle décrocha ses cadres préférés, embarqua la machine à coudre de sa maman, empila les albums photos. Dans la salle de bain, elle abandonna ce qui restait. Elle vida ses armoires à linge et ses vêtements. Les femmes ne la quittaient pas des yeux en souriant. L'une d'elle, très jeune, s'approcha du lit où Pauline pliait ses habits. Elle caressa l'étoffe d'une robe en velours. Jugeant les fripes qu'elle portait, Pauline lui tendit la tunique. La jeune fille folle de joie la remercia avec effusion. Pauline tria alors avec soin, déposant sur le lit, les tenues qu'elle ne portait plus. En parcourant les costumes et jeans d'Arnaud, son cœur se serra et des larmes lui montèrent

aux yeux. Anita s'approcha la réconforter. Pauline désigna les tiroirs et les étagères en montrant qu'elle céda tout cela. Les femmes, parcourant les vêtements, poussaient des cris de joie. Dans la cuisine, elle prit seulement ses livres de recettes. Quand la voiture fut chargée, elles saluèrent les nouveaux résidents de cette maison qui avait apporté tant de bonheurs dans la vie de couple de Pauline. Un par un, ils tinrent à serrer les mains des deux amies. L'une comme l'autre, très émues, étaient pressées d'en finir. C'est avec un double soulagement que Pauline se rassit aux côtés d'Anita dans sa petite voiture électrique qui recula sans bruit, accompagnée des enfants. Pauline soupira :

- C'est très très bien. Je ne sais pas si j'aurais eu le courage moi-même de faire tout ce tri. J'ai enfin l'impression d'avoir fait quelque chose d'utile et que ma vie n'est pas complètement vaine...
- Comme si tu en doutais.
- Mmmm...en ce moment un peu, répondit Pauline désabusée.
- Allez tu vas voir, ça va te faire du bien, l'air de la mer.

VII - PANDEMIE

Une semaine plus tard, dans le train qui les conduisait sur la côte vendéenne, Pauline sursauta brusquement:

- Et si, il y avait aussi des occupants dans la maison?

Anita sourit:

- Franchement, je demande à voir. Tu vas découvrir un coffre fort. Les grands-parents de Matthieu ont fait installer un système de sécurité digne d'une banque, alors on verra bien, mais ça ne me stresse pas trop.

Sur place, elles louèrent une petite voiture pour un minimum d'autonomie. La maison des grands-parents de Matthieu se dressait à quelques kilomètres de la mer. Elle n'avait plus grande valeur, car avec la montée des eaux, elle appartiendrait bientôt aux prochaines maisons submergées comme tant d'autres avant elle. Érigée dans les années 80, dans un endroit subtilement retiré pour bénéficier d'un accès facile au littoral, elle ne souffrait pas des arrivées massives estivales.

Cinquante ans plus tard, l'avancée de l'océan a totalement redessiné la carte du pays, rayant la plupart des villes côtières autrefois si plaisantes. Malgré les renforts des digues, le maçonnerie des remparts, les inondations destructrices ont eu raison des compagnies d'assurance et provoqué la désertion des habitants, autorisant finalement les eaux à se réapproprier l'espace. Le relogement de ces « sinistrés climatiques » concernait l'intégralité des côtes françaises, les abords des fleuves aussi. Par conséquent plusieurs centaines de milliers de personnes n'avaient d'autre choix que de partir à la recherche d'un territoire. Cette quête de terre s'avérait insoluble. Après avoir misé leur fortune dans leur habitation côtière, subissant le traumatisme du préjudice, il fallait repartir de zéro ailleurs, et ces naufragés devaient encore essayer le refoulement de leurs compatriotes mieux lotis. L'Etat, en quasi cessation de paiement, se trouvait confronté aux dilemmes de ces gens qui réclamaient logements et réparations, mais réparations de quoi ? L'Etat n'était pas responsable, pas plus qu'eux-mêmes. Ces infortunés revendiquaient aussi des terres, mais où les prendre ? Il n'y avait quasiment plus de forêts en France, les terres agricoles fournissaient difficilement de quoi

nourrir la population, les dernières sécheresses l'avaient démontrés et il était hors de question de toucher aux terres réservées à la production du « pétrole vert », l'éthanol qui faisait en partie rouler le pays. Le grondement sourd de la colère des citoyens croissait à tous les niveaux.

Bientôt elles arrivèrent devant les hautes grilles finement ciselées ceinturant la propriété. Un petit boîtier à l'entrée gérait une alarme. Celle-ci déconnectée, une deuxième était dissimulée près de l'entrée.

- Effectivement, tu avais raison, pour entrer là, faut avoir le moral, constata Pauline ébahie.
- Et pourtant, il y a eu encore trois alertes le mois dernier, à ce que m'a dit Matthieu, donc il y en a bien qui essaient.
- Eh bien j'espère, pas cette semaine ! J'ai eu ma dose d'émotions, pensa Pauline à voix haute.
- T'inquiète pas, à l'intérieur on ne craint rien.

C'est avec plaisir qu'Anita et Pauline déposèrent leurs bagages dans l'entrée avant de se rendre au bord de l'eau, respirer un bon bol d'iode, comme elles avaient coutume de dire. Anita s'approcha pour toucher l'eau. Elle aspergea Pauline qui partit en courant et en riant. Elles commencèrent bientôt à s'éclabousser et à se courser comme deux écolières. Qu'il était bon pour Anita d'entendre Pauline rire à nouveau. Elle était transformée, une jolie rougeur aux joues et des yeux pétillants.

Elles s'arrêtèrent enfin :

- Dommage qu'il n'y ait pas un troquet à l'horizon, je rêve d'un bon verre sur une terrasse, regretta Pauline.
- C'est clair. Mais regarde, il n'y a rien nulle part ici, commenta Anita en scrutant l'horizon.
- Tiens ! Si, là-bas, regarde, répondit Pauline en désignant un monticule en béton qui sortait de l'eau à une centaine de mètres devant elles.
- Ah oui, tu as raison, ce doit être l'ancienne mairie. Mais je ne crois pas qu'ils nous servent grand-chose à cette heure-ci, il est déjà 17h45, pouffa Anita.
- C'est drôle quand même ce paysage, murmura Pauline après un silence. La mer est là, brutalement, il n'y a ni sable, ni rocher, juste d'anciennes routes qui s'enfoncent en elle, des bâtiments qui émergent à marée basse et des champs inondés. Elle avance inexorablement, et encore plus à chaque tempête, elle gagne du terrain, mais jusqu'où montera-t-elle ?
- Je pense qu'à ce rythme, d'ici quinze ou vingt ans, la maison aura les pieds dans l'eau. Heureusement, les bateaux se dirigent par satellite, sinon, ils s'échoueraient constamment.
- Oui et ils ont des balises mobiles comme les ports. D'ailleurs c'est vrai qu'il n'y plus aucun port fixe en France, ceux d'antan ont tous disparu.

La semaine s'égrenait paisiblement au fil des promenades au bord de l'océan. Le soleil les accompagnait chaque jour et bien couvertes, elles s'offrirent le luxe de prendre plusieurs déjeuners sur la terrasse extérieure. Le moral retrouvé, Pauline rayonnait. Un soir, un peu grisée, Anita suggéra :

- Et si on allait au resto ? Ca fait tellement longtemps. Je crois que ça nous ferait du bien de voir du monde.

Récalcitrante, puis hésitante, Pauline se laissa convaincre, trop désireuse au fond d'elle-même de lâcher prise. Anita contempla son amie avec bonheur et organisa la soirée, en fonction des endroits que Matthieu lui avait fait découvrir aux alentours. Exceptionnellement, elle userait du pass familial pour pénétrer dans une zone privilégiée, vaste espace boisé en périphérie, et clos de barbelés. Une milice se portait garante de la quiétude du domaine, un fameux « ghetto pour riches », dernier paradis consumériste dans un monde en perdition. Dans un premier temps culpabilisées, les deux amies s'abandonnèrent sans résistance à ce cadre où l'harmonieux se disputait avec le beau, l'extravagant. Quelle ivresse d'oublier l'espace d'un instant cette décadence en ordre de marche, ne plus calculer, ne plus se maîtriser... profiter tout simplement. Elles jetèrent leur dévolu sur un petit bar, très chaleureux qui proposait des punches aux milles parfums et d'excellents jus de fruits. Elles enchaînèrent les plaisirs avec un magnifique plateau de fruits de mer et des desserts voluptueux,

dans un restaurant intime à l'ambiance musicale feutrée. Pour finir, tandis que Pauline demandait grâce, Anita l'entraîna dans un joli cabaret où des artistes donnaient chaque nuit des représentations spontanées. Les deux amies s'esclaffèrent devant les mimiques et les scénettes rocamboliques ou caricaturales qui leur étaient jouées. Elles oublièrent presque tout, le temps d'un soir. Pauline n'en revenait pas. En rentrant, elle apostropha son amie :

- Oh quelle soirée incroyable ! Si j'avais pensé m'amuser comme ça. Merci, vraiment merci Anita, c'était si bon de s'évader pendant quelques heures. Tu m'avais caché que tu connaissais des endroits pareils, et ici en plus.
- Tu es loin de tout savoir sur ma vie d'avant, rétorqua Anita malicieuse.
- Et pourtant avec tout ce temps qu'on passe à discuter, ça m'étonne qu'on n'ait pas encore abordé tous les sujets.

Matthieu devait les rejoindre le vendredi en fin d'après-midi. Il arrivait directement en train, et les deux filles partirent le chercher à la gare. Pauline voulait leur laisser l'intimité de leurs retrouvailles, mais Anita insista pour qu'elle vienne aussi, et ne reste pas seule à se morfondre.

Sur le quai de la gare, elles furent frappées par la pâleur de son visage, et ses yeux creux.

Anita, inquiète, frissonna en se blottissant dans ses bras :

- Ca va mon chéri ? Tu n'as pas l'air bien.
- Oui, mon bébé, ça va, ne t'inquiète pas, j'ai juste eu une dure semaine.

Anita le crut à demi mot.

Elles avaient préparé un petit festin de produits locaux en son honneur, mais en prenant l'apéritif, Matthieu fut prit d'une terrible quinte de toux, qui semblait ne jamais s'arrêter. Pauline et Anita échangèrent un regard alarmé et tandis qu'Anita s'agenouillait près de son fiancé en lui prenant la main, Matthieu se reprit, il s'excusa maladroitement :

- Oh, désolé, je me suis enrôlé. Hé, pas de panique, tout va bien, ça ne vous arrive jamais ce genre de choses ?

Elles hochèrent la tête sans répondre, et la soirée se déroula calmement.

Dans la nuit, Pauline fut réveillée par Anita qui la secouait :

- Pauline! Pauline! Réveille-toi.
- Humm, répondit Pauline encore endormie. Qu'est ce qui se passe?

Elle se redressa d'un bond dans son lit :

- Quelqu'un est entré?
- Non !

Anita ne put retenir un sourire, aussitôt voilé :

- Non, c'est Matt, il ne va pas bien du tout, je ne sais pas quoi faire. Tu veux venir le voir?

Pauline se leva et suivit Anita dans sa chambre. Le pauvre Matthieu gisait dans le lit défait, transpirant à grosses gouttes, à peine conscient. Anita tentait de remettre la couette sur lui.

- Non, commanda Pauline, découvre le plutôt, et on va lui faire couler un bain pas trop chaud; il est brûlant, ajouta-t-elle la main sur son front. On va essayer de faire tomber la fièvre pour commencer.
- Tu crois que les palourdes d'hier soir étaient avariés?
- Non, je pense plutôt qu'il a attrapé un mauvais virus. Ça expliquerait sa vilaine toux. Si c'est un virus, il n'y aura pas grand chose à faire, si ce n'est attendre que ça passe, et fortifier son corps. Connais-tu un médecin par ici?

Anita secoua la tête :

- On était toujours en pleine forme lorsqu'on est venus.

Pauline alla chercher du paracétamol dans son sac. Elle revint avec son téléphone :

- Je vais appeler un service d'urgence, au moins pour avoir un avis.

Anita l'entendit composer un numéro, expliquer la situation, décrire les symptômes. Elle aurait juré avoir vu son amie pâlir.

Pauline revint vers elle un instant plus tard.

- Ils nous conseillent de l'emmener au plus vite à l'hôpital le plus proche pour réaliser des examens.

Anita sursauta:

- Ils t'ont laissé penser que c'était grave?

Pauline prit une profonde respiration:

- Ecoute, on va devoir prendre des précautions, nous aussi. Les symptômes laissent penser qu'il a peut-être le virus grippal influenza A ou la grippe aviaire si tu préfères. L'épidémie a gagné Paris, on y compte déjà énormément de cas, et ça se répand comme une traînée de poudre. Je dois avoir quelques masques dans mon sac, déformation professionnelle, s'excusa Pauline en grimaçant. On va les mettre de suite et se préparer.

Anita la dévisagea, interdite:

- Que je mette un masque pour me protéger de Matt, tu plaisantes?
- Non Anita, je ne plaisante pas. Il ne s'agit pas de te protéger de Matt, mais d'un virus extrêmement dangereux. De plus, Matt aura besoin de toi en forme et pas que tu sois dans le même état, d'accord ?

Elles enfilèrent chacune un masque de coton sur leurs nez et bouches. Elles s'habillèrent rapidement, prirent quelques effets pour Matthieu et tentèrent de le porter. Mais avec son mètre quatre vingt cinq et sa bonne charpente, Matthieu n'était pas facile à soulever. Grâce à son expérience dans les services hospitaliers où il était quotidien de déplacer les malades, Pauline guida Anita et ensemble, elles parvinrent tant bien que mal, essoufflées et en nage, à asseoir Matthieu sur un fauteuil de la voiture.

Anita avait pris une carte régionale et guida Pauline jusqu'à l'hôpital local. Elles furent accueillies fraîchement. Aucun cas n'avait encore été signalé par ici, et même si on savait que cela arriverait, le plus tard aurait été le mieux. On isola Matthieu dans une chambre stérile. Compte tenu de son état de quarantaine, en attendant les résultats des examens en cours, les deux filles n'étaient pas autorisées à rester à ses côtés. Anita s'effondra. Les retrouvailles qu'elle avait tant attendues, viraient au cauchemar. En larmes, elle se confia à Pauline, en sanglotant sur son épaule:

- Oh Pauline, j'avais quelque chose de si important à annoncer à Matt, je voulais qu'il soit le premier à l'entendre.
- Eh bien, attends qu'il se réveille, Anita, ne te laisse pas aller. C'est grave, mais il a besoin de savoir que nous nous battons à ses côtés. Son cas n'est pas désespéré.

Anita la fixa de ses beaux yeux verts et d'une voix ferme:

- C'est vrai, tu es infirmière, ton rôle est aussi de rassurer, mais je ne suis plus une enfant, j'ai le droit de comprendre. Nous avons lu pas mal de choses sur ce virus avec Matthieu. Depuis le temps qu'on prévoit la mutation du gène, plus personne n'y croyait vraiment. Mais Matt, si. Il ne l'a jamais perdu de vue. Comble de l'ironie, il avait insisté pour qu'on s'équipe de masques très performants, ils sont à la maison. Il ne les avait pas quand il en a eu besoin. De mon côté, même si je refuse l'idée qu'il soit affecté, je sais aussi qu'avant de produire un vaccin ou un antidote, il y aura beaucoup de ... de morts.
- Contre un virus, il n'y a pas d'antidote possible, les antibiotiques sont sans effets, précisa Pauline avec douceur. Tout ce qu'il faut, c'est que son organisme soit fort et se batte contre l'ennemi. Les nourrissons, les vieillards, les affaiblis sont en danger. Effectivement il est à parier qu'on soit au devant d'une pandémie. Mais Matt, il est jeune, il est fort, ne t'en fais pas trop.
- Tu sais comme moi qu'il est asthmatique et qu'il est allergique à pas mal de choses, il n'est pas si fort que ça mon Matt, mon bébé,...

Anita se remit à pleurer, avant de lâcher brusquement :

- Je...je...je suis enceinte.

Pauline sursauta:

- Oh, mais de combien?

Avec un pauvre sourire entre ses larmes, Anita annonça :

- Juste cinq semaines. J'ai fait un test avant de partir, j'attendais impatientement ce week-end pour l'annoncer à Matt.

Pauline serra son amie aussi fort qu'elle put, essuya d'un revers de main, les larmes qu'elle voulait dissimuler, puis reprit Anita par les deux bras en la secouant gentiment :

- Alors, pas de blagues, maintenant il faut être forte pour deux. Je suis là, je vais t'aider et Matt va s'en sortir rapidement.

Mais le destin en décida autrement. Après trois jours passés à l'hôpital dans un semi coma, Matthieu ne reprit pas conscience. Ses forces l'abandonnaient d'heures en heures. Les médecins tentèrent tout ce qui était en leurs pouvoirs, mais aucune des substances perfusées ne lui redonna suffisamment d'énergie pour enrayer la maladie. Il s'éteint le lundi soir, seul dans sa chambre, sans avoir rouvert les yeux.

Anita n'avait eu le droit de lui rendre qu'une seule visite, accompagnée de Pauline, emmitouflées dans des combinaisons intégrales, et masquées. Matthieu, parti dans un profond sommeil, n'avait eu aucun mouvement malgré les litanies pathétiques d'Anita.

La pandémie balaya le monde.

Même si le trafic aérien s'était bien réduit cette dernière décennie, beaucoup d'avions décollaient encore de chaque coin de la planète et le virus se propagea sur tous les continents, de manière fulgurante et ce malgré les précautions prises par les gouvernements. On dénombra des millions de morts de par le monde. La promiscuité, accentuée par la montée des eaux, amplifia la contagion. En France, près de quarante millions de personnes contractèrent le virus, deux millions décédèrent. Sur l'ensemble du continent européen, les pertes humaines s'élevèrent à plus de douze millions. En Chine, encore trente sept millions de citoyens. Le continent américain ne fut pas en reste et déplora « seulement » huit millions de morts pour les Etats-Unis, mais près de quarante millions pour le sud du continent. L'Afrique pleura quarante-cinq millions d'êtres, un dixième de sa population. Le nombre de malades hospitalisés ou simplement isolés à travers le monde dépassa le milliard. Faute d'infrastructures non organisées pour une telle hécatombe, et de soins, beaucoup périrent.

L'économie mondiale trembla pendant les mois qui suivirent, le PIB mondial se contractant de dix-huit pour cents. Même si les télécommunications fonctionnaient à peu près, autorisant les contacts par Internet ou le téléphone, beaucoup d'entreprises de par le monde, durent cesser leur activité faute d'employés, décédés, malades ou respectant l'interdiction de se déplacer dans les lieux publics. Des coupures d'électricité provoquèrent d'épouvantables embouteillages dans les villes, associées à des citoyens qui privilégiaient le transport individuel pour limiter leurs risques de contamination. Des intoxications plus ou moins sévères résultèrent des interruptions dans l'acheminement d'eau potable. Une panique envahit la planète entière. La civilisation humaine vacillait.

En avril, tandis que la pandémie reculait en Europe, la vie reprit timidement son cours en pansant ses plaies. Petit à petit, l'activité reprenait mais les conditions de vie s'endurcissaient. La mécanisation, la robotisation du dernier siècle reculaient par la pression graduelle du coût de l'énergie. La société assistait impuissante au retour de la pénibilité au travail tandis que la baisse de la productivité affectait lourdement les salaires. Le pétrole, à la fois rare et cher, évoluait en produit grand luxe, distribué et rationné par les gouvernements. Des campagnes gouvernementales, incitant à la modération, distillaient sur les écrans qu'un litre du précieux « or noir » équivalait à deux semaines de travail, d'efforts humains. La vie sans pétrole s'annonçait ingrate et physique. Il restait cinq millions d'années à attendre avant d'imaginer reformer les mêmes réserves. Heureusement, les sources d'énergies renouvelables comme le soleil existaient mais à quel prix.

Le développement des énergies alternatives n'avait pas été suffisamment rapide. L'effondrement économique lié aux catastrophes à répétition et la baisse des rendements agricoles en avaient

plombé l'essor. Le message, depuis toujours, favorisait l'idée de consommer différemment, mais pas moins. Il fallait donc arriver à produire autant, autrement. C'était insoluble. Si la société avait su se rationner plus tôt, la crise n'aurait pas été si pénible et la transition énergétique, possible. Se raréfiant, la distribution des ressources telles que les minerais, les énergies fossiles, l'eau, la production agricole se concentraient désormais entre les mains de quelques puissances, avec pour conséquence, l'exaspération des populations.

Sur tous les continents, les productions de bien de consommation s'essoufflaient. Le simple fait de devoir réparer des matériels existants de haute technologie tournait au casse tête.

Alors on réorganisait son quotidien au fur et à mesure des pannes. On réapprenait à conserver, entretenir, ménager. Le mot déchet désertait le quotidien des familles.

Le ventre d'Anita s'arrondissait. Cette présence qu'elle sentait en elle, l'aidait à surmonter l'absence de Matthieu. Contrairement à Pauline, elle préféra restée chez elle, refusant l'invitation de Pauline et de son père, de joindre sa solitude à la leur. Toutefois elles se rendaient visite quotidiennement. Pauline, bien que n'étant pas sage femme, s'assurait de la bonne évolution de la grossesse de son amie. Les gestations n'étaient plus très bien suivies. Les échographies, si banales quelques années plus tôt, ne se faisaient maintenant que très occasionnellement. Anita se contentait donc de consulter un obstétricien de l'hôpital où travaillait Pauline. Elle appréhendait de plus en plus l'accouchement. Elle savait que les péridurales n'étaient posées qu'à titre exceptionnel, alors elle suivait avec assiduité les cours d'enfantement.

En octobre 2029, elle mit au monde assez facilement, un beau bébé de trois kilos cent, qu'elle prénomma Thomas. Elle offrit à Pauline d'être la marraine de son fils et de l'aider à l'élever. Pauline, très émue, accepta. Elle s'installa quelques mois chez Anita pour la seconder dans sa nouvelle mission de maman.

Elles semblaient préservées alors que presque partout le chaos s'installait.

L'Afrique se déchirait dans les pires guerres que le continent n'eut jamais connues. Le manque d'eau et de vivres enhardissait les populations affamées, qui envahissaient villes, territoires étrangers, bateaux de fortune. Tout était préférable au « rester sur place », à souffrir de la soif ou de la faim.

Le conflit, engagé depuis 2019 entre le Canada et la Russie pour se disputer les ressources et le passage de l'arctique dû à la fonte de la banquise, s'enlisait et le monde craignait l'usage de l'arme ultime. La liquéfaction des derniers glaciers terrestres connus en Himalaya avait précipité les populations du Tibet, du Népal, et des contrées voisines dans une profonde détresse, un total dénuement. Les habitants mouraient de la soif, de la faim, des maladies. Là bas, comme ailleurs, on pouvait assister à des scènes de violence, guidées par l'affliction.

Partout la forte densité des populations en rapport aux ressources disponibles engendrait des déferlements d'agressivité. A chaque nouvelle tempête, des vagues repoussaient les hommes toujours plus loin, les retranchant dans une contiguïté extrême. Des maladies nouvelles, ou appartenant au passé, se réveillaient et emportaient avec elles, leurs lots de victimes.

Au milieu de tout cela, Pauline, son père, Anita et le petit Thomas organisaient leur survie. Leur environnement avait bien changé en quelques années. Leur campagne n'existait plus vraiment. Les agriculteurs avaient dû réduire leurs parcelles de production suite aux réquisitions gouvernementales qui cherchaient à endiguer le marché noir et éviter l'implosion de la société. De plus, privés des pesticides, devenus hors de prix suite aux flambées pétrolières, les rendements plafonnaient à de faibles niveaux, insuffisants pour subvenir au besoin des populations. Les particuliers, propriétaires de lopin de terre supérieure à deux mille mètres carrés, avaient été tenus de procéder à une division de leur bien en deux voire en trois, sans aucun dédommagement. Et c'est ainsi que des baraquements de fortune voyaient le jour, un peu partout à l'horizon. A chaque épisode de vents violents, ces constructions de fortune s'ébranlaient générant chez leurs habitants

un élan de convoitise des bâtisses en dur sécurisées avec tout le confort. Alors la détresse se traduisait par des scènes d'agressions et de pillages vis-à-vis de ceux qui jouissaient d'un, désormais, privilège celui de posséder un bien décent. La loi du plus fort devenait la règle. L'échelle sociale, les castes ou toute autre forme de hiérarchie structurée tendaient à disparaître pour céder à l'anarchie la plus injuste et malsaine qui soit.

Pierre et Pauline retrouvaient régulièrement des vitres de leur maison brisées. Leur vieux chien disparut mystérieusement. Ils vivaient des fruits et légumes du jardin, quand on ne leur volait pas avant la cueillette. En conséquence, ils les ramassaient avant maturité et les laissaient mûrir derrière une vitre exposée. Ils favorisaient les ronces et l'aubépine autour de leur propriété pour créer un cordon de végétation protecteur, mais ils dormaient l'un et l'autre de moins en moins bien, angoissés d'être en visée d'individus envieux. Eux, qui s'étaient battus pour protéger l'environnement, qui avaient voulu se prémunir de la catastrophe annoncée, qui avaient payé un lourd tribut à la folie humaine, se retrouvaient maintenant victime et cible des démunis.

VIII - THOMAS

Cinq années s'écoulèrent encore dans une atmosphère des plus oppressantes. Les étés brûlaient chaque année un peu plus, les tornades rythmaient les destructions.

Anita ne plaçait pas encore Thomas à l'école, elle préférait le garder près d'elle. Elle veillait sur lui, comme sur la prunelle de ses yeux. Pauline la mettait parfois gentiment en garde contre le risque de le surprotéger dans un monde si difficile, mais l'instinct maternel d'Anita reprenait le dessus.

Le petit garçon ressemblait de plus en plus à Matthieu, il avait ses yeux, son sourire, sa douceur. Le garçonnet possédait une intelligence très vive. Le fait d'assister sa mère dans les tâches quotidiennes lui avait fait acquérir une vraie débrouillardise, qu'Anita était toujours très fière de montrer à Pauline. Thomas s'exprimait très bien. Il remplissait déjà parfaitement son rôle de petit homme de la maison défendant sa mère contre les remarques amusées de Pauline. Sa bienveillance à l'égard des petits voisins en faisait un enfant très apprécié du quartier. Il organisait, inventait des jeux. Il savait déjà presque lire et écrire grâce au temps que sa mère et sa marraine se plaisaient à lui consacrer.

Un jour, il se plaignit de maux de têtes, de nausées, de douleurs articulaires. Il vomit son repas et en posant sa main sur son front, Anita fut secouée de tremblements. Sa température indiquait 39.5°C. Paniquée elle appela Pauline. Les sanglots dans sa voix alertèrent immédiatement l'infirmière. Elle arriva aussi vite que possible au chevet de son petit filleul.

D'emblée, elle voulut rassurer Anita, complètement défaite :

- Ne t'en fais pas comme ça, Anita, ce n'est probablement pas grand-chose. Tu sais les enfants à cet âge sont souvent malades ou enrhumés.
- Je sais..., renifla Anita, mais je n'y peux rien, j'ai déjà vécu ça, et je ne veux pas le perdre, pas lui. Ils ont les mêmes symptômes, n'est-ce pas ?
- Attends, ça ne veut rien dire. Attendons le verdict du médecin. Allez je t'emmène.

Pauline choisit de les conduire à l'hôpital, voir un de ses collègues, Clément, dont elle aimait le contact avec les enfants et appréciait la justesse des diagnostics.

Ce dernier se montra, malgré tout, ennuyé et fit procéder à des examens supplémentaires après avoir détecté des ganglions au niveau de l'aine. Le verdict tomba le soir même, sans appel. Le petit Thomas souffrait de la peste. Les deux amies n'en croyaient pas leurs oreilles. Cette maladie était éradiquée ! Quelques cas ressurgissaient, mais en Asie. Son collègue la détrompa : de nouveaux malades s'étaient déclarés dans le sud de la France.

Mais comment le petit Thomas avait-il pu être infecté ? Anita ressassait inlassablement cette question dans sa tête. Puis elle se rappela que deux jours plus tôt, Thomas lui avait raconté comment, avec ses amis, ils avaient procédé à l'enterrement d'un petit rongeur, un rat noir avait-il précisé. Ils avaient découvert sa dépouille en lisière du terrain et avaient creusé un trou, qu'ils avaient habillé de feuilles. Comme aucun n'osait prendre le petit animal, Thomas, le plus grand, s'était dévoué. Avec d'infinies précautions, il avait couché le petit corps sans vie dans la tombe, avant de rabattre la terre sur lui. Il était fier de rapporter cet acte de bravoure à sa maman, qui un peu dégoûtée, avait veillé à ce qu'il se nettoie particulièrement bien les mains. Elle en avait profité pour lui expliquer qu'une prochaine fois, il était plus sage de ne pas toucher un animal mort ou blessé sans un adulte à proximité : il pouvait lui transmettre une maladie ou s'il n'était pas complètement mort, le blesser sérieusement. L'enfant avait ouvert grand ses yeux bruns en écoutant sa maman, et avait reconnu qu'il n'avait pas pensé à tout ça, qu'il ne le referait plus. Il était trop tard.

Une sourde inquiétude tenaillait le médecin. Tandis qu'Anita restait au chevet du jeune malade, il entraîna Pauline à l'écart :

- Un souci ? demanda Pauline anxieuse, face à Clément, le front barré d'un pli tourmenté.
- Oui, un énorme problème. En soi, on sait guérir la peste, avec des antibiotiques, ça se soigne très bien.
- Ah, tant mieux, fit Pauline soulagée.
- Hum. Tu n'es pas sans savoir la pénurie que nous connaissons concernant les antibiotiques.
- On devait les recevoir cette après-midi...
- Comme tu dis, on devait... Mais j'ai reçu un mail de l'hôpital central et ils doivent faire face à un retard dans leurs interventions, car eux aussi attendaient. Ils n'ont reçu qu'un échantillonnage de la commande. Tous les hôpitaux sont dans le même embarras.
- Donc ça ne sert à rien de le déplacer, c'est partout pareil.
- Exactement, aucune structure par ici ne peut l'aider.
- Que proposes-tu ? C'est un enfant, il y a peut-être des priorités.
- Des personnes sont déjà mortes faute de traitement, il ne sera pas prioritaire, je le crains, mais je vais essayer. Veux-tu parler à ton amie, ou préfères-tu que je le fasse ? proposa posément Clément en la regardant par-dessus ses lunettes d'écaille.

Pauline soupira :

- Je ne sais pas... Si. Je vais le faire, mais pourquoi est-ce si dur, pourquoi sommes-nous si démunis, contraints à des choix impossibles ?

Clément ne répondit rien, il posa une main sur son épaule.

Pauline resta seule un moment, cherchant comment annoncer l'inimaginable à sa meilleure amie.

Anita ne comprenait pas. Elle savait les difficultés des hôpitaux. En pharmacie, on ne trouvait plus que très peu de médicaments, mais il y avait forcément une solution, on ne pouvait pas s'avouer battu comme ça, elle allait l'emmener ailleurs. Pauline l'écoutait. Anita s'arrêta d'elle-même, et se laissa tomber sur sa chaise :

- Mais enfin, pourquoi ? Pourquoi ne peut-on plus se soigner aujourd'hui, alors qu'on connaît presque tous les traitements, c'est toi qui me l'a dit, non ?
- Il manque les matières premières, Anita Les grandes déforestations nous en ont privées. Les

forêts primaires étaient une mine d'or, ce sont celles qu'on a sacrifiées en premier. Et puis, suite à la pénurie d'énergie fossile, les grands massifs forestiers sont massacrés et ce, sur tous les continents. On utilise nos réserves. Les molécules synthétiques nécessitent trop d'énergie à produire alors là aussi, il ne faut rien attendre. Je suis aussi furieuse que toi, Thomas, c'est un peu mon fils aussi, tu le sais, mais on ne peut rien faire.

- Comment ! Tu me demandes de me soumettre à l'idée qu'il va mourir et qu'on va attendre en le regardant, mais je vais aller les chercher à la nage tes médicaments s'il le faut, s'écria Anita des larmes plein les yeux.
- Clément, le docteur, fait une demande exceptionnelle pour tenter d'en obtenir, mais il n'est pas très confiant, c'est vrai.

Anita regarda son amie. Elle exprimait un tel désarroi. Pauline, bouleversée, vint simplement s'asseoir aux côtés de son amie, et lui prit les mains en silence. Ensemble elles pleurèrent un moment. Puis Anita se redressa :

- Je vais voir si Thomas est réveillé, il aura besoin de moi, de nous. Tu viens ? Tu sais, déclara-t-elle en se retournant, un air résigné, je ne lui survivrai pas !

Pauline ne répondit rien, elle souffrait intensément elle aussi. Combien d'êtres chers n'avaient-elle pas pu retenir ? L'absurdité d'un monde qui s'effondrait dans la souffrance. Aucun ne traversait ces années sans dommage ni douleur. Chaque famille avait son lot d'épreuves, ses injustices.

Elles restèrent au chevet deux jours durant. La réponse négative de l'arrivée d'antibiotiques ne les troubla même plus. Le petit Thomas perdait ses forces et il sombra dans l'inconscience d'où il ne ressurgit plus. Il s'éteignit le quatrième jour, alors que de nouveaux cas laissaient présager une épidémie prochaine.

Anita semblait étrangement forte face au désespoir, résignée. Pauline ne fut pas surprise lorsqu'elle découvrit une lettre d'adieu de son amie. Elle lui écrivait simplement : « Merci d'avoir été là, d'avoir été toi. Je n'ai plus de forces, je n'ai pas ton courage, je pars enfin les rejoindre. Adieu. ». Elle n'avait rien fait pour la retenir à la vie, elle se sentait elle-même tellement vidée. Le non-sens de la survie lui semblait de plus en plus évident, mais elle se devait de veiller sur son père, encore quelques temps. Et la vie reprit plus triste que jamais.

2058...

UN PATIENT INATTENDU

Pauline soupire et se redresse. Pierre somnole encore près d'elle, le soleil est déjà bien bas sur la ligne d'horizon. Il est tard, elle doit préparer le dîner. Elle épluche quelques carottes et des pommes de terre du jardin. Grâce à l'ensoleillement exceptionnel de la journée, elle a pu cuire un pain cet après-midi, son père sera content. La fermière a accepté de lui échanger un peu de lait et de beurre,

contre quelques travaux de couture. Avec des œufs durs en plus, c'est presque repas de fête ce soir. Tandis qu'elle s'affaire, son esprit repart auprès d'Arnaud, d'Anita, de Matthieu, du petit Thomas. La peste qui avait emporté le petit garçon, avait tué de nombreuses personnes, restées sans soin. D'autres maladies continuent de causer des ravages, nouvelles, inconnues, portées par des insectes ou des mammifères migrants.

Le bilan mondial en pertes humaines est effarant et ne s'arrête plus. Sous la pression des océans, les migrations et concentrations humaines s'accroissent et ce malgré une population qui a amorcé officiellement son déclin depuis 2048. L'homme lutte pour l'eau potable. Les cultures insuffisantes sont gardées nuits et jours. Le réchauffement anéantit des colonies d'insectes pollinisateurs, leur collaboration fait défaut à la production de fruits. Beaucoup de maillons de la chaîne alimentaire manquent. On ne trouve quasiment plus aucun animal à l'état sauvage. Les gibiers ont tous été chassés et consommés avant d'avoir eu une chance de reproduire leur espèce. Les animaux domestiques, chiens, chats, oiseaux, ... ont disparu des foyers et des coins de rue. Difficiles à nourrir en période de crise, ils ont prouvé leur utilité en sustentant quelques ventres affamés.

Pauline jette un œil par la fenêtre grillagée.

La nature est devenue si triste. Elle aimait le paysage de sa fenêtre, les grands arbres qu'elle contemplait au loin. Tout ça a bien disparu et laisse place à une végétation très basse, quelques buissons. Il ne reste plus aucun arbre, ils ont tous été utilisés, jusqu'au plus petit, pour alimenter les cheminées, ces derniers hivers. Cela fait déjà quelques années que les grands chênes, rescapés des maladies, les peupliers, les marronniers, les sapins, les bouleaux, tout ce qui peuplaient les jardins, ont été sacrifiés pour quelques degrés supplémentaires dans les chaumières. Au dernier hiver, il a fallu s'attaquer aux jeunes pousses pour avoir quelques choses à brûler et maintenant, il ne reste rien, nulle part.

Pierre s'agite enfin et sort de son sommeil.

- Eh bien dis donc, pour une sieste, c'est une sieste mon Papounet ! le taquine Pauline en l'embrassant.
- Tu ne crois pas que tu as passé l'âge de m'appeler « Papounet », franchement ? répond Pierre du tac au tac, en s'étirant.
- Non, pourquoi ? Tu seras toujours mon Papounet, et moi ta petite Pauline.
- C'est vrai que tu es toujours ma petite fille, ma petite princesse, sauf que maintenant, c'est toi qui prends soin de ton vieux papa. A propos, qu'est-ce que tu nous prépares à manger ?
- Tu vas être content, j'ai pu cuire un pain avec ton four solaire, il sent délicieusement bon, et sinon on a des patates, des carottes, des œufs et même du beurre.
- Miam miam. Bon, je vais faire un tour au jardin voir si je trouve quelques pissenlits pour agrémenter.

Sortir faire quelques pas dans le jardinet était devenu un des rares plaisirs de Pierre. Il observait la nature à la recherche de sources d'espoir, tel qu'un « bébé chêne » comme les appelait encore Pauline. Quand il en trouvait, il s'évertuait à le protéger, le bichonner, pour essayer de le sauver. Mais c'était devenu si singulier d'en dénicher. Il ne restait plus beaucoup d'oiseaux pour disperser les graines, et plus de grands chênes pour les produire, il aurait dû se faire une raison. Il avait connu tant de déconvenues. Ses derniers essais remontaient à deux ans : il avait protégé trois bébés chênes. Deux n'avaient pas survécu, le troisième atteignait tout juste un mètre cinquante et avait mystérieusement été arraché une nuit. Il était bien assez désespérant de constater les maux de la nature, mais il devenait exaspérant de subir ceux qui persistaient à l'achever.

Une demie heure plus tard, Pierre remonte dans la cuisine, quelques feuilles de salade à la main.

- As-tu réussi à voir quelque chose à la télé tout à l'heure ? demande-t-il en passant les feuilles sous l'eau.
- Pas longtemps en tout cas. Ils parlaient de la guerre en Italie, on a vu quelques images des

maisons détruites, puis on a perdu la connexion.

- Je vais l'allumer voir si ça fonctionne maintenant.

Pierre se dirige vers le vieux téléviseur et tente l'opération. Il ne se passe d'abord rien, l'écran reste noir.

- Je crains qu'elle ne nous lâche cette vieille télé depuis le temps, maugrée Pierre en triturant la prise.
- En tout cas, les batteries sont chargées avec le soleil qu'on a eu.
- Ah, tiens regarde, voilà que ça marche.

L'écran s'illumine d'un coup mais laisse paraître une image de neige.

- Bon, ça marche, mais il n'y a rien à capter maintenant, décidément, peste le vieil homme.
- Calme-toi. Regarde il est presque vingt heures, s'il y a une programmation, ça ne va pas tarder. Je prépare un plateau télé ?
- Mmm...

Pauline sourit, la patience n'a jamais été le point fort de son père et en vieillissant, ça ne s'est surtout pas arrangé...

Effectivement, quelques minutes plus tard, une image émerge de l'écran. Elle représente un paysage de montagnes : un lac translucide, des sommets enneigés au loin, des forêts de sapins. Il se dégage une sensation de fraîcheur qui ferait presque oublier les tourments du quotidien.

- Tiens hier, c'était un paysage de mer. Ils ont de belles archives, commente Pauline, en déposant sur la vieille table du salon, un plateau avec deux assiettes composées du festin, la miche de pain et des verres.

L'accalmie est de courte durée. Aucun présentateur pour la transition, le téléspectateur bascule directement dans le cauchemar d'un reportage. Celui-ci les emmène cette fois aux Etats-Unis. Là bas, tout a toujours été surdimensionné, les catastrophes climatiques ne font pas exception. Les zones côtières surpeuplées de l'est ont disparu sous un mètre d'eau. A l'ouest, la situation n'est guère plus brillante. La côte pacifique, si prisée, est inondée elle aussi, repoussant les habitants dans les terres hostiles des déserts. La population réchappée, concentrée souffre des épidémies. Des cyclones et tornades se sont succédés ne laissant aucun répit aux habitants. Les hommes, surarmés au nom de leur sécurité s'organisent en groupes, exacerbant les tensions, et provoquant des carnages. Les indigents sont prêts à tout pour leur survie. Devant l'arrivée massive des sudistes, des mesures sélectives et répressives ont été remises au goût du jour, triste réminiscence d'un passé à priori révolu. Mais les vieux démons n'ont jamais vraiment quitté le pays de la liberté et à la moindre crise, le racisme ressurgit plus intense que jamais. Les populations noires, asiatiques, mexicaines et autres le subissent cruellement.

Au nord, le Canada, eldorado dans la tourmente, ne se remet pas du conflit avec l'ancienne URSS. Le pays souffre en plus de nombreuses inondations dues à la fonte des dernières glaces de l'Alaska, de l'immersion des terres plus au sud, enfin des pluies incessantes qui caractérisent désormais le climat du centre de pays. Les récoltes pourrissent sur pied, les prix s'envolent. Ici, comme ailleurs, famine et insécurité emplissent le quotidien.

En Amérique du Sud, les dictatures, les mafias locales ont eu raison des dernières ressources. Là comme ailleurs des populations décimées tentent de survivre. Tels des pions sur l'échiquier du sacrifice des richesses terrestres, leurs forêts primaires si regrettées aujourd'hui, ont souffert de la convoitise, de la cupidité d'une poignée d'hommes et de l'impuissance des autochtones, trop miséreux pour empêcher le désastre.

Dans tous ces pays pauvres, comme en Inde, les paysans ont été abusés. Sur la période 2000-2030, à grand renfort de crédit ils employaient des semences transgéniques. Les récoltes se sont essouffées infectées d'adventices, n'honorant plus leur promesse d'enrayer la faim dans le monde. Les cultivateurs surendettés ont migré ou se sont suicidés, livrant leurs familles à la misère. Les destructions et le changement climatique opérant, des régions arides et curieusement des zones humides lorsque le sol a été déstructuré, se sont formés à l'échelle des pays.

De même, en Afrique, les dunes de sable se sont étendues massivement, repoussant les survivants dans d'étroits couloirs, bordés par la montée des océans. Les populations périclitent dans ce piège sans issue. Au nord du continent, le surpâturage des années 2000 a détruit les formations herbacées et arbustives, charpentes de la terre. Le sol y est irréversiblement inculte, ainsi les bergers ont eux-mêmes, involontairement, précipité leur sort celui de fuir vers les bidonvilles, leur mouvoir.

Les pôles ne sont pas épargnés. La glace, pilier essentiel de la culture locale a abandonnés les autochtones, sans leur laisser le temps d'une adaptation. Une fois de plus le bilan effraye, économie par terre, chômage quasi généralisé, faune et flore ravagées, absence d'état de droit. Avec la crise globale et les réglementations internationales bafouées en matière de protection de l'environnement, la couche d'ozone a amorcé une nouvelle régression massive dès 2020. Plus qu'ailleurs, dans ces zones extrêmes, à l'écosystème fragile, les conséquences désolent. Pour l'homme cela se traduit par des brûlures, des conjonctivites, des cataractes prématurées, des maladies auto-immunes, des cancers et cela dans un contexte d'absence totale de médecine moderne.

Les reportages s'enchaînent aux quatre coins du monde, les images se ressemblent : des êtres en grande souffrance, désespérés, qui attendent une main secourable, mais qui ne pourrait désormais venir que de l'espace ! ...

Les années 2000 ont été marquées par l'avènement de l'idée choquante d'une nécessaire politique de régulation des naissances. Aujourd'hui, sans être jamais appliquée, cette vision progressiste, qui provoquait l'émoi des personnes bien pensantes, en majorité d'obédience catholique ou créationniste, cède la place à l'épuration ethnique au quatre coins du globe. Les grandes puissances ferment les yeux. L'histoire se répète.

Pauline et Pierre dînent en silence. Chacun se demande quel sera le prochain désastre, la prochaine calamité.

Ils vivent en direct la déchéance de l'humanité, orchestrée par l'homme lui-même.

Le petit hôpital de Pauline continue de fonctionner malgré les manques de moyens. Le corps médical apporte secours, réconfort et soins, mais sans médicaments, certaines pathologies banales entraînent la mort.

Un jour, Pauline découvre un nouveau patient dans son service. Un homme, âgé d'une soixantaine d'années, a été admis inconscient. Son organisme ne révèle aucun dommage ou lésion particulière, il semble juste épuisé, à bout de force. La perfusion à son bras l'alimente et lui dispense des compléments énergétiques. L'homme gisait sur le bord d'une route sans aucun papier. On ignore jusqu'à sa nationalité.

Pauline, dans sa chambre, vérifie le goutte à goutte, puis pose sa main sur le front de son patient : pas de température. Alors qu'elle s'apprête à quitter la chambre, elle perçoit un léger tressautement des paupières, s'approche du lit, prend la main de l'homme et lui parle doucement :

- Bonjour. Vous m'entendez ? Vous êtes en sécurité ici. Tout va bien.

Les yeux de l'individu s'ouvrent enfin. Trois jours de sommeil dans cette pièce et enfin, il se réveille.

Un regard hagard et un peu hébété parcourt la pièce avant de revenir se poser sur Pauline. Elle lui sourit :

- Vous allez mieux ?

L'homme ne répond pas, il ne paraît pas entendre ce qu'elle lui demande. Pauline poursuit :

- Vous ne me comprenez pas ? Parlez-vous français ?

Enfin, l'homme acquiesce par un léger hochement de tête.

- Bien. Maintenant que vous allez mieux, je vais vous laisser vous reposer et je repasserai tout à l'heure. Si vous avez besoin de quelque chose, appuyez sur ce bouton et j'arrive de suite, d'accord ?

L'homme ne réagit pas. Pauline repose sa main sur le drap et se dirige vers la porte. Elle a la main sur la poignée lorsqu'elle entend une voix faible:

- Attendez...

Pauline revient près de lui :

- Dîtes-moi, où suis-je ? Qu'est-ce que j'ai ? Depuis combien de temps suis-je là ?
- Eh bien, que de questions ! Vous êtes dans un petit hôpital de campagne, à la Châtaigneraie. Vous avez été trouvé inconscient sur le bord d'une route, à une dizaine de kilomètres d'ici et vous êtes parmi nous depuis trois jours déjà. Nous n'avons décelé aucune maladie, juste à priori une immense fatigue, vous confirmez ?

L'homme incline à nouveau la tête, sans répondre.

- A mon tour de vous poser quelques questions, si vous voulez bien. Nous n'avons trouvé aucun papier d'identité sur vous, alors pour remplacer le vilain numéro qui figure sur vos feuilles de soin, j'aimerais connaître vos noms et date de naissance, vous les connaissez ?
- Oui, ça va.

L'homme esquisse un sourire et son visage s'éclaire maintenant. Pauline ne peut détacher son regard de ses yeux. Elle est soudainement prise par ses souvenirs. Ce regard, elle le connaît, elle l'a déjà croisé, elle en est presque sûre. Pourtant ces traits encore séduisants, ces cheveux gris coupés courts, ce menton volontaire ne lui évoquent rien, juste le regard gris bleu qui la fixe avec bonhomie.

L'homme continue :

- Je m'appelle Enzo, Enzo Charpentier. Je suis né, il y a bien longtemps, un douze avril 1996.

Pauline prend en note, déçue car le nom ne lui évoque absolument rien. Enzo perçoit le trouble chez Pauline :

- C'est mon nom ou mon âge qui vous pose problème ? s'amuse-t-il.
- Non, ni l'un ni l'autre, bafouille Pauline. Pour tout vous dire, j'ai le curieux sentiment de vous avoir déjà rencontré, mais je ne parviens pas à m'en rappeler.

Enzo fronce légèrement les sourcils, se concentre. Il fixe Pauline qui rougit jusqu'aux oreilles et décroète :

- Non...décidément non. Je ne pense pas qu'on se connaisse. Un joli minois comme ça, je m'en souviendrais.

Pauline, écarlate, ne sait que répondre :

- Allons allons, murmure-t-elle embarrassée. Je crois que nous avons passé l'un comme l'autre l'âge de se dire des sornettes.
- Vous avez sans doute raison. Je suis un peu vieux maintenant, pardonnez-moi, soupire l'homme contrit... puis, avec malice, je regrette juste que nous n'ayons pas une bonne trentaine d'années en moins .

Cette fois, Pauline rit de bon coeur, mais elle se reprend rapidement :

- Au moins, vous vous remettez plutôt vite, c'est bien. Je dois vous laisser maintenant, j'ai d'autres patients à voir et vous devez vous reposer. Je repasserai tout à l'heure.
- Ne m'oubliez pas surtout, implore Enzo tandis que Pauline quitte sa chambre.

« Cela ne risque pas », se dit Pauline avec un sourire très large. Elle sent son cœur battre d'une façon qu'elle n'a plus ressentie depuis tant d'années, depuis...depuis... bah, c'est si loin, à quoi bon remuer tout ça ? Elle a appris à vivre au jour le jour, alors il suffit de profiter des bons petits moments comme ils viennent, il y en a si peu.

Les jours suivants, Pauline doit bien admettre qu'elle passe un peu plus de temps, chambre 14, que

son cœur ressent un léger pincement chaque fois qu'elle pense à son occupant, que son esprit est un peu rêveur et que Pierre l'a surprise à plusieurs reprises à chantonner, chose qui ne lui arrivait plus si souvent. Un peu curieux, il se pose des questions, mais toujours discret, il se défend de les formuler et laisse venir Pauline. Il ne peut s'empêcher de fabuler sur les causes de ce nouveau bonheur mystérieux, et il en remercie la providence.

Maintenant, Pauline occupe ses pauses en visite à la chambre 14. Enzo, bien remis, en forme, devrait quitter l'établissement prochainement. Il semble un peu perplexe à cette idée. Et petit à petit, il se raconte à son infirmière.

- Pour tout vous dire, commence-t-il un jour, je suis rentré au pays il y a quelques mois, après des années d'exil... que je me suis infligé tout seul, précise-t-il, sentant l'interrogation de Pauline quant à ses crimes. J'ai eu un grave conflit avec mes parents et sur un coup de tête, j'ai tout plaqué et je suis parti. J'ai souvent regretté Colombine, ma petite sœur et c'est pour elle que je suis enfin revenu. Mais tout a tellement changé ici que je doute de la retrouver maintenant.

Il s'interrompt soudain, conscient du bouleversement qui affecte Pauline. Elle s'est laissée tomber sur le bord du lit et ne peut retenir les larmes qui glissent sur ses joues à peine ridées.

- Qu'ai-je dit ? Je n'ose croire que mon histoire soit si triste, s'inquiète-t-il en se redressant et en prenant le bras de Pauline.

Elle lève alors vers lui son regard ambre, voilé de larmes :

- Je l'ai connue votre sœur, voilà pourquoi vous m'étiez si familier, votre regard et le sien sont identiques. Votre mère se prénomme Agathe, si je ne me trompe pas.

Pour la première fois, c'est Enzo qui se montre affecté et abasourdi, il balbutie :

- Comment est-ce possible ! Oui, ma mère s'appelle Agathe, j'ignore si elle vit toujours. Et Colombine, alors vous savez où je peux la trouver, Pauline ?

Sa voix s'est fait presque suppliante, comme s'il refusait d'avance ce que l'état de Pauline lui laisse entrevoir.

Pauline le regarde intensément, elle a posé sa main sur celle d'Enzo :

- Elle est partie il y a si longtemps. C'était en 2023 ou 2025. Je commençais tout juste à travailler ici. Elle est restée avec nous plusieurs mois avant que la maladie ne l'emporte. Agathe venait la voir, pratiquement tous les jours, votre père aussi. Elle était si courageuse, si jeune, si jolie. Elle m'avait raconté son histoire, votre histoire, comment vous aviez rejeté l'éducation de vos parents, comment vous leur reprochiez sa maladie et tant d'autres choses. Elle était si malheureuse de vous avoir perdu. Je crois qu'elle avait un amour et une admiration sans borne pour vous.

Les doigts d'Enzo se crispent sur le bras de Pauline. Les larmes s'amoncellent au bord de ses yeux :

- Ils avaient tellement d'argent, cet argent que je haïssais... et elle allait mieux, alors je suis parti, j'étais confiant. J'étais sûr que leur argent la sauverait. Il n'a même pas servi à cela, déclare-t-il écoeuré.
- Elle était trop atteinte. Quand elle a rechuté, nous n'avons rien pu faire d'autres que d'atténuer les douleurs et elle est partie en douceur.
- Je...je crois que j'ai un peu besoin d'être seul maintenant, s'il vous plaît.
- Bien sur, murmure Pauline en s'esquivant.

Elle referme la porte doucement derrière elle et pousse un profond soupir. Pauvre Enzo, comment le reconforter ? Elle vient de l'anéantir, de lui faire perdre ses dernières illusions, que va-t-il devenir ?

Ce soir là, rentrée à la maison, elle confie son histoire à Pierre. Celui-ci l'écoute attentivement, il réfléchit :

- Le monde est incroyablement petit ! Et nos vies ne sont souvent que des suites de hasards et de coïncidences. Agathe et Jeanne ont été si proches, puis elles se sont éloignées pour que vous les enfants, vous vous retrouviez. Lorsque j'ai rencontré Enzo la dernière fois, c'était...il y a une vie..., il avait cinq ans. Mais je serais heureux que nous l'accueillions sous

notre toit, provisoirement ou durablement, comme vous en déciderez.

Pauline en croit à peine ses oreilles. Ce père qu'elle aime, qu'elle vénère, vient une fois de plus lui démontrer ses qualités de cœur. Ils ont à peine de quoi se nourrir, se chauffer, mais ils vont partager.

- Papa, murmure-t-elle. Si tu savais à quel point je t'aime et j'apprécie tes décisions, toujours les plus justes. J'avoue être un peu embarrassée de faire une telle proposition à Enzo, et je préférerais que tu lui fasses toi-même, au nom de ton ancienne amitié avec ses parents.
- C'est d'accord ma chérie, je t'accompagnerai à l'hôpital demain.

Enzo refusa tout d'abord l'offre de Pierre, il lui semblait trahir ses principes en logeant chez d'anciens amis de ses parents. Ils discutèrent longuement et finalement sympathisèrent. Enzo se souvint de Jeanne, dont sa mère parlait beaucoup à une époque, et il lui sembla finalement cohérent d'accepter l'invitation tout simplement. De plus, il avait à cœur de rester proche de Pauline, pour qui il nourrissait des sentiments à peine voilés.

Pauline se sentait revivre à l'idée de cette présence.

Pierre était quant à lui, rassuré. Sa route pouvait bifurquer maintenant, il avait rempli sa mission et pouvait partir rejoindre sa Jeanne. Il était si fatigué de cette vie.

FIN Tome I

à suivre Tome II, Le combat d'Enzo